

LE PÉLERIN SLAVE



A
Son Excellence Monsieur Voloman de Bedekovic
Ministre des Royaumes Unis de Croatie Slavonie Dalmatie
ect. ect.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de présenter
à Votre Excellence
un exemplaire de l'ouvrage que
je viens d'écrire sur les Slaves du
sud, et qui porte le titre de:
Pèlerin Slave, le premier ouvrage
en langue française qui ait paru
jusqu'ici en Slavonie.

Ce volume n'est que la première
partie du problème qui doit
embrasser autant que possible
toutes les questions concernant
cette nation, une sorte d'introduction
destinée à préparer le lecteur
aux solutions politiques qui
formeront le fond de l'ouvrage
autour duquel viennent se
grouper des détails particuliers

aux Royaumes-Unis.

Je suis avec le profond respect
Monsieur le Ministre
de Votre Excellence

Le très humble et très obéissant,

Essex.
le 3. Novembre
1870. -

Jean Victor.

A

Son Excellence, Monsieur le Comte
Alfred Potocki,

Ministre - Président du conseil des ministres
et. et.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de présenter
à Votre Excellence un exemplaire
de l'ouvrage, que je viens d'écrire
sur les slaves du sud, et qui
porte le titre de: Pèlerin slave.
le premier ouvrage en langue
française qui ait paru jusqu'ici
en Slavonie. Ce volume n'est
que la première partie du problème
qui doit embrasser autant que
possible toutes les questions
concernant cette nation, une sorte
d'introduction destinée à préparer
les lecteurs aux solutions politiques
qui formeront le fond de l'ouvrage
autour duquel viennent se grouper

des détails particuliers aux
Royaumes-Unis.

Je suis avec le plus profond respect,
Monsieur le Ministre,
de Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant.

Essek.

le 3. Novembre
1870.

Jean Victor

A
L'Académie Sud Slave
des sciences et lettres
d'Agram.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous
présenter ci-joint le premier
volume du Pèlerin Slave
dont vous avez bien voulu
ne pas refuser la dédicace et
que vous avez daigné re-
commander dans les feuilles
nationales.

J'ai l'honneur, Messieurs
de me dire

Votre

très respectueux
serviteur

Essek. le 10. Novembre
1870.

Jean Victor.

Le Pèlerin Slave.

Considérations générales
sur l'histoire ancienne et moderne des Royaumes-Unis

de

Croatie, Slavonie et Dalmatie
et des Confins-militaires,

sur la religion, l'éducation primaire
et les produits et voies de communication de ces pays.

par

Jean Victor.

„БЕЛИКІЙ ЧЕЛОВѢКЪ ГРОМАДА“.

E s s e k.

Imprimerie de Ignaz Mederschitzky.

MDCCLXX.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

DÉDIÉ

Préface

à

L'ACADÉMIE SUD-SLAVE

des sciences et lettres d'Agram

comme témoignage respectueux de mes sentiments les plus distingués.

JEAN VICTOR.

DÉDIE

Avis important.

Avant de publier „le Pèlerin Slave“ je dois invoquer toute l'indulgence des lecteurs pour les fautes qui se glisseront nécessairement dans l'impression de cet ouvrage. La seule excuse que je puisse donner est que ce livre est imprimé en Slavonie par un homme tout dévoué, il est vrai, aux intérêts slaves, mais peu versé dans la langue française. Sa bonne volonté lui fait entreprendre une bien lourde tâche; mais le patriotisme fait excuser beaucoup d'imperfections: qu'il en soit de même pour „le Pèlerin Slave“.

J. V.

BEAN VICTOR

Préface.

Je veux essayer, dans cet ouvrage, de faire connaître à l'humanité civilisée un peuple digne en tous points, de l'intérêt et de l'étude que l'on voue aujourd'hui à tout ce qui est grand et beau.

Les Royaumes-Unis de Slavonie, Croatie et Dalmatie, placés au milieu de l'Europe restent ignorés de leurs voisins, même les plus proches; et c'est à peine si jusqu'à ce jour on les laisse participer aux progrès et au bonheur social. L'indifférence envers ce peuple, qui sait se faire aimer et admirer de ceux qui l'étudient, est une injustice que la société se doit à elle-même de réparer. C'est une question humanitaire de l'arracher à sa position morale actuelle, d'exciter ses grandes qualités intellectuelles dont jusqu'ici on a paralysé les efforts et de réchauffer les coeurs de nos frères slaves, victimes pendant tant de siècles d'un despotisme étranger.

Et d'ailleurs en dehors et à défaut de l'intérêt que les Royaumes-Unis ont le droit de réclamer sur ce point, les antiquités qui s'y trouvent disséminées de tous côtés méritent d'attirer l'attention des savants par leur variété et leur importance. Les temps préhistoriques, les âges de pierre et de bronze, tous y sont représentés. On y trouve des monuments remontant aux temps des invasions des Romains, des Huns, des Turcs et qui certes ne dépareraient pas un musée. Tous ces débris sont des jalons qui nous guident dans l'histoire des gloires et des souffrances de ce peuple.

Enfin, et pour tout dire, cette nation ne saurait manquer de jouer un grand rôle dans l'histoire de l'avenir, puisqu'elle est un des facteurs importants de la solution définitive de la question d'Orient, question qui doit peser lourdement sur la conscience de ceux qui sacrifient le bonheur de ce pays à l'intérêt de leurs nationalités ambitieuses et de leur vicieux système gouvernemental.

928 P



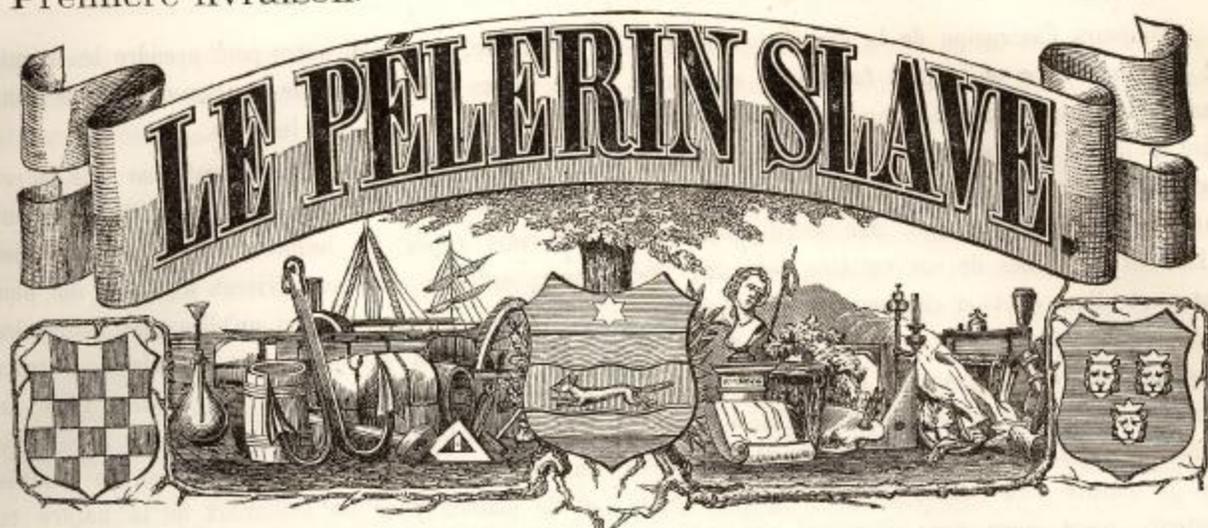
Et pourquoi les Slaves du Sud seraient-ils supplantés par les autres nations, jalouses des richesses de leur sol natal? Est-ce parcequ'ils ont sù, au 19^e siècle, conserver les moeurs et les habitudes de l'époque pastorale? Ou bien est-il permis de traiter tout un peuple de parias, parceque les révolutions n'ont pû jusqu'ici l'éclairer sur sa force, et que, n'ayant qu'une conscience confuse de sa valeur, il se laisse mener sans résistance?

Aussi bien que tout autre peuple, il a droit aux lumières de l'instruction et de la civilisation.

Étudions donc ce pays: préparons, selon nos forces, le jour où les puissants éléments qui sommeillent au coeur de la nation le réveillent pour le pousser à prendre dans le monde la place que lui destinent ses hautes qualités.

Puissé-je pour ma part, contribuer à le faire sortir de son oubli: c'est la plus belle récompense à laquelle j'aspire pour prix de mes travaux et de mes fatigues.

Jean Victor.



Rougitzza.

Le château et ses environs à Orahovac.

La grande plaine qui s'étend de l'embouchure de la Drave à Nachitz présente un tableau pittoresque et imposant. L'œil observateur du touriste ne peut se lasser d'admirer et d'apprécier toutes les qualités de ce terrain si productif. Il s'étonne de ces pâturages verdoyants, de ces champs dorés par le froment, de ces immenses forêts dont les vieux chênes abritent les aigles et les chats sauvages, dont les épais taillis servent de repaire au cerf et au sanglier, au loup et au chevreuil et à des variétés de gibier déjà inconnues dans l'Europe occidentale.

Je suivais le chemin de Nachitz, et tout en admirant cette belle contrée sauvage je m'attristais involontairement en songeant aux pauvres habitants slavoniens gémissant, à l'heure qu'il est, sous un double despotisme d'envahisseurs étrangers qui les empêchent de jouir en paix de tous les bienfaits que la nature, en bonne mère, leur a si largement répartis. Mais que faire? Les rayons de la civilisation n'ont pas encore pénétré assez avant dans ces parages. Ce peuple sommeille, inconscient des mouvements qui agitent le monde, mais dont le bruit approche et hâtera son réveil. Jusque là patience et reprenons notre route.

La plaine finit et je vois s'élever la Kerndja, dernières ramifications des montagnes de la chaîne alpestre. Leur apparition subite nous fait considérer ces élévations comme les anciens rivages d'un immense bassin d'eau douce qui s'unissait jadis par divers embranchements au Mare dulce du Danube mais qui, par la suite, se transforma en marécages boisés qu'on est parvenu aujourd'hui à dessécher complètement.

Je passai Nachitz et pris la route de Ferichantze. Mais déjà, malgré le bon état de la chaussée, je fus obligé de ralentir l'allure des chevaux et une fois arrivé à Ferichantze je m'armai d'un bâton pour continuer ma course à pied et gravir les montagnes. D'ailleurs, si ce mode de voyage n'est pas d'urgence, il est du moins de beaucoup plus agréable et plus intéressant dans ce pays où à chaque pas l'on s'arrête involontairement pour admirer des points de vue toujours plus pittoresques et plus ravissants.

Adieu, vieux chênes de la plaine où vous régniez majestueux sous votre sombre verdure. Ici les marrons doux, les cerisiers et toutes les variétés d'arbres fruitiers vous remplacent et s'échelonnent jusqu'aux sommets des montagnes qui déchirent les nuages dans une atmosphère dont la fraîcheur n'est troublée que par la chaude haleine et l'odeur suave et pénétrante que les zéphirs savent dérober aux milliards de roses qui couvrent les clairières pour les perdre ensuite dans cette charmante solitude.

les ordres des parents. Mon cœur s'émut, car je dois avouer que c'est pour la première fois qu'en Europe j'ai vu ce temple sublime de la vertu et de la moralité dans le cercle d'une aussi nombreuse famille.

Messieurs les *dénationalisateurs*, vous qui voulez ruiner le système de la communauté au lieu de le fortifier et de le perfectionner, ce sont pour vos projets de magjarisme ou de germanisme des forts imprenables. Toute entreprise de violence échouera toujours contre un tel peuple. Vous n'aurez de force que par la douceur et la justice.

Après mille remerciements de la part de mes hôtes pour ma visite, honteux de tant de preuves de bienveillance que je ne savais comment reconnaître, je repris ma route avec un des fils de Panič, le jeune Marco qui, armé de sa houlette et d'unealebasse pleine de vin, me donna la main pour me conduire dans les hautes régions de Rougitza. Toute la maison nous reconduisit jusqu'au sentier pierreux qu'ils appelaient la grande route. Je passai un pont-du-diable suspendu audessus d'un ruisseau qui porte ici le nom de rivière te roule écumant et surmontant tous les obstacles, entre deux rochers d'une profondeur de soixante pieds pour se perdre en une cascade magnifique. J'ai eu l'occasion en Amérique d'apprendre à escalader les rochers et les ponts sauvages, mais j'avoue que j'étais encore très gauche en comparaison de mon jeune Marco : était-ce peut-être que Katitza me regardait ?

Duz-Luk, qui signifie les grandes fortifications, prouve l'ancienne étendue du château de Rougitza, car il faut encore, pour arriver à la ruine, un bon quart d'heure de marche. Le chemin devenait de plus en plus difficile, dans ces sentiers le long des précipices. Nous entendions toujours audessus de nous les ruisseaux qui tantôt se brisent avec fracas contre les pierres et tantôt coulent cachés un instant pour reparaitre écumants et se lancer sur les palettes des petits moulins à blé dont ils font tourner les turbines horizontales.

Chaque nouvelle découverte me charmait davantage et m'arrachait des cris d'admiration qui

amusaient beaucoup mon jeune cicerone ; mais déjà j'étais brisé de fatigue et voulais me reposer quand au détour d'un ravin, nous vîmes venir à nous un personnage grand et maigre avec de longs cheveux blancs et des habits largement plissés. C'était un moine, vieillard séculaire, qui descendait de son monastère de Kaludija pittoresquement suspendu dans les nuages au sommet de la montagne.

Mon jeune Marco s'empressa de lui baiser respectueusement la main, je le saluai d'un simple „Laudetur J.-Ch. — In secula“ me répondit le religieux et entama aussitôt la conversation par une série de questions que je discutai de mon mieux pour satisfaire cet homme vénérable.

Et nous assayant sur un fragement de rocher : „Vous allez donc, mon fils, me dit le respectable moine, visiter ces ruines qui nous regardent du haut de cette montagne ; mais n'est-ce que pour satisfaire votre curiosité ? Ou bien les goûts et les nobles penchants d'un admirateur de la nature vous poussent-ils à parcourir ces restes de la grandeur humaine qui blanchissent au soleil comme les ossements d'un être depuis longtemps perdu dans le désert Des murailles lézardées, des amas de pierres, des fleurs sauvages, des nids d'oiseaux et quelque serpent effrayé à votre approche, c'est là tout ce que vous y trouverez. J'oubliais les nombreuses inscriptions sur les murs qui vous feront gratuitement connaître les noms des visiteurs, des curieux à la poursuite de distractions.“

„Mais l'histoire de ces lieux, m'écriai-je, la connaît-on ? Avez-vous quelques données qui se rapportent au passé du peuple ?“

„Cette fière noblesse qui se dit descendre des châtelains en sait-elle quelque chose ?“

Le vieillard réfléchit un instant. „Mon fils, dit-il, crois-tu donc que ceux qui renient la langue de leurs pères et parlent tantôt hongrois et tantôt allemand, qui méprisent leur terre natale et cherchent la grandeur là précisément où ils ne sauraient la trouver, dans le camp ennemi du peuple, crois-tu que ces renégats, ces parasites des classes travailleuses aient conservé l'histoire du passé ?“

„Ces nobles d'aujourd'hui n'ont plus rien de commun avec les héros des Slaves dont la mémoire passe comme tradition d'une génération à l'autre parmi les enfants du peuple. Ceux-là reposent en paix et avec eux s'est éteinte, hélas! la dernière auréole nobiliaire. Si l'on veut appartenir de droit au peuple, il faut être pour lui héros ou martyr.“

„Il y a déjà plus d'un demi siècle, continua le moine, que mon grandpère, sentant approcher sa dernière heure, m'appela et m'adressa ces mots: Ma vie s'est passée à écouter les paroles des vieillards qui ont conservé le souvenir des triomphes et des vicissitudes que le peuple a traversés dans ses jours de gloire et de misère . . . Mais la plus importante époque est l'histoire de notre berceau, de la belle Rose (Rougitza) d'Orahovatz. Vingt siècles se sont écoulés et le peuple conserve encore son trésor: Le voici.“

„Il fut un temps où le travail et l'honnêteté étaient considérés comme des vertus parmi les hommes, où l'amour, cet emblème de tout sentiment vertueux, régnait aussi haut et grand que les sommets les plus élevés de nos montagnes qui dominant la terre, mais restent cachés à nos yeux et ne se découvrent que quand la grande lumière du monde fait tomber les manteaux ténébreux des nuages pour les faire briller dans tout l'éclat de leur imposante majesté. En ce temps les hommes aimaient à habiter les hauts lieux, car l'élévation de leur âme demandait une place élevée aussi pour leur corps. Ainsi l'homme s'alliait plus intimement avec la nature, il vivait avec elle et respirait un air plus pur, et son oeil planait comme celui de l'aigle sur les plaines qui étendaient à ses pieds leurs immenses tapis de verdure, encadrés dans les rubans argentés des rivières.

Qui pourrait dire combien de nuages ont passé sur nos montagnes, combien de sources ont versé leurs cristaux dans les rivières qui se perdent dans l'infini de l'océan depuis le moment où la „kèi domovine“ la fille du peuple, comme elle se faisait appeler, la belle Rose, la belle Rouga, pleurait et se lamentait sur la grande tour du château en

attendant son père et ses frères partis pour combattre l'ennemi du pays!

Les jours et les nuits se succèdent sans nouvelles de tant d'êtres chéris, les ennuis et le désespoir remplissent son âme désolée, de sinistres pressentiments augmentent encore son inquiétude. Parfois la nature paraît prendre pitié de tant d'angoisses, un bienfaisant sommeil semble vouloir, dans une heure de repos, la rétablir du bouleversement terrible qu'ont causé les chagrins et les veilles. Mais à peine endormie Rouga demande son père, ses frères, Vékoslav, pousse un cri terrible et se réveille.

Les roses bourgeonnent, elles fleuriront bientôt mais pour d'autres, mais pas pour leur reine.

Le peuple entoure le château, de longs cortèges funèbres apportent les restes des sokol's, faucons slaves, qui ont péri dans la guerre.

En vain Rouga demande son père, ses frères, et Vékoslav, son bien-aimé . . . tous sont morts en combattant à la tête de leurs colonnes.

Tous nos princes, nos knez, nos vojvodas sont morts, s'écrie le peuple, mais leur sang vaillant existe encore dans la princesse Rouga. Tu nous gouverneras désormais! et Rose fleurira à jamais pour son peuple qui l'aime.

Mais Rougitza n'accepta pas la volonté du peuple, elle convoqua une Skuptschina, demanda qu'on choisît un prince du pays, pour qu'elle pût elle-même se retirer dans les montagnes et devenant simple bergère, se vouer à Milda, la déesse des pasteurs.

Le peuple ne voulut rien entendre de ce projet: il aimait trop d'enfant des héros, il estimait trop ses vertus, sa sagesse, sa beauté pour la voir se sacrifier ainsi. Non, s'écria-t-on de toutes parts; les Dieux nous ont ravi nos knez, ils doivent nous laisser la dernière branche de ce vieux chêne. Rose fleurira pour nous! Sa beauté sera le plus beau joyau de la nation! ses vertus se répandront dans nos coeurs comme le parfum délicieux des roses que les zéphirs nous apportent.

Les jeunes filles portèrent des guirlandes d'immortelles sur les tombes toutes fraîches des

„junaki vitezi,“ une semaine se passa en pleurs, puis une autre et une troisième, le désordre commençait à alarmer le peuple, les voisins en profitèrent pour envahir les frontières du pays.

Les sauvages Huns s'abreuvaient du sang slave, les perfides Gots et les rusés Marcomans s'introduisaient sous mille prétextes comme des renards et des serpents. Le peuple sentait qu'il n'avait pas de maître pour le gouverner, pas de tête pour le conduire et le protéger.

La Skuptschina vint encore une fois implorer la Rose et cette fois il fut difficile de contraindre le peuple à s'éloigner sans lui avoir fait de promesse.

Pressée de toutes parts, et voyant de quels malheurs elle pouvait être la cause par son indécision, la belle Rouga s'adressa ainsi à l'assemblée.

Très puissants et très respectables seigneurs ! Votre volonté est pour moi une loi sacrée à laquelle je ne saurais me soustraire. J'accepterais bien le pouvoir suprême, car je me sens trop redevable d'amour envers le peuple, pour refuser un pareil sacrifice ! Mais vous faut-il donc une tête couronnée ; le sénat ne doit-il pas, ne sait-il pas régner lui-même ? A la guerre je saurai mourir courageusement comme toute fille slave, mais mon sang seul sauvera-t-il la patrie ?

C'est un homme qu'il vous faut ! Choisissez-le parmi vous. N'allez pas exposer le bien, le bonheur, l'existence de tous pour me faire régner et honorer par là la mémoire de mon père et de mes frères. Réfléchissez et répondez.

La Skuptschina tint conseil, revint et cette

fois le château reprit son air de fête. Les cors sonnèrent et les feux allumés sur les montagnes firent connaître au loin le grand événement de Rougitza. Les chevaliers les plus beaux et les plus vaillants arrivèrent sur de magnifiques coursiers et les plaines jusqu' aux bords de la Drave se remplirent de flots de monde attendant le résultat des tournois. Les luttes offrirent le plus haut intérêt, car le vainqueur obtiendra la main de Rouga et sera le prince des Slaves.

C'est Ulrich, un chevalier Goth qui a remporté la victoire. De sa lance il a désarçonné tous ses adversaires.

Le terrible Ulrich, couronné de fleurs, se présente à la princesse Rose quand un cri „trahison“ se fait entendre dans la foule émue et consternée. C'est par fraude, par ruse qu' Ulrich a vaincu, s'écrie Rouga. Je ne donnerai jamais à mon pays, à mon peuple chéri pour maître un chien de Goth, l'ennemi le plus juré des Slaves.

Puis elle s'élança comme une flèche, arriva à la plus haute tour de son château, se retourne une fois encore vers le peuple qu'elle salue d'un doux regard et se précipite dans le gouffre profond qu'entourent des rochers inaccessibles.

On n'a plus revu la belle Rougitza, mais les roses fleuris-



sent sur la montagne, et chaque plante se colore d'une goutte du sang de la vierge qui préféra mourir plutôt que de donner sa main à un lâche, à un traître, et souiller le sang slave par son union avec un homme méprisable.“

Kologyvar

hier et à présent.

Chidher, l'éternelle jeunesse, dit: Voilà déjà cinq fois et à cinq cents ans d'intervalle que je passe par le même endroit.

La première fois j'y vis une ville. Un homme cueillait des fruits dans le jardin. Je lui demandai depuis quand la ville existait. — De tous temps, fut sa réponse, et elle y restera toujours.

La seconde fois c'était un berger qui gardait ses brebis. — Depuis quand y a-t-il ici un pâturage? — De tous temps, dit-il, et toujours j'y ferai paître mes moutons.

Puis c'était une mer où je vis un pêcheur jeter ses filets. — Et depuis quand le mer a-t-elle envahi ces rivages? — Ce n'a jamais été autrement.

De nouveau j'y passai. Un bûcheron abattait les arbres de la forêt. — Et quand cette forêt a-elle été plantée? — La forêt est un asile éternel. Les arbres s'y renouvellent toujours.

Enfin la dernière fois que je vins à passer, il y avait foule sur la place de la ville bâtie en ces lieux.

Où donc sont la forêt, la mer, la plaine?

On me regardait en riant. Toujours la ville a existée et elle durera toujours.

Dans cinq cents ans je veux repasser par le même chemin.

Mythologie persane. Rücker.



Voilà l'histoire de tous les temps et de tous les lieux. Une chose disparaît et l'autre la remplace. L'homme seul sait, par la tradition, transmettre aux générations qui le suivent, le souvenir précieux du passé pour le conserver jusqu'au dernier jour de l'humanité.

Il se régénère et se développe progressivement par la considération et la comparaison des phases diverses que d'autres ont eues à traverser avant lui, mais qui néanmoins contribuent à former les anneaux toujours unis, toujours plus parfaits de grande chaîne du progrès.

Chaque peuple a son histoire particulière; mais l'intérêt se concentre surtout sur ces déshérités du sort que les ravages et la destruction ont jetés dans les abîmes de l'oubli. L'esprit de l'historien se révolte contre une pareille injustice. Sous l'impression du „horror vacui“, il cherche à sauver les débris du naufrage et par le génie de l'imagination, reconstruit un entier d'après quelques données vagues et incertaines.

Suivant ce principe, noble tâche de historien et du philosophe, loin d'imiter le grand Marius pleurant sur les ruines de Carthage, je ne songeais nullement à arroser de mes larmes les vieux murs de Kologyvar. L'idée me vint de chercher à ressusciter leur glorieux passé et bien que je sache par expérience que toute chose a son temps ici bas et que l'époque triomphante des Zvonimir n'a laissée que de rares vestiges, j'eus l'espoir de reconstruire l'histoire de ces ruines, dont le sort fera pitié peut-être aux contemporains, mais dont le souvenir se conservera du moins parmi les générations futures, grâce aux travaux de la science et de la liberté.

Armé de la plume pour lutter contre l'anéantissement de l'oubli j'essaye, pauvre pèlerin slave, être aujourd'hui inconnu dans le monde, faible atôme qui n'existe qu'un instant, d'évoquer le passé de tout un peuple, j'ose réveiller le nouveau-né slave, qui s'endort à chaque instant dans son patriotisme.

Prends garde, pauvre enfant slave, tu es bien jeune et bien faible encore!

Déshérité de tout, il ne te reste que ton cœur, le noble cœur de tes vieux pères pour résister aux ennemis qui te guettent. Des légions de bêtes fauves te disputeront ton gîte, ton nom, ton sang, ton âme même; ils iront jusqu'à profaner les cendres de tes pères dans leurs tombeaux et voudront éteindre dans ta mémoire jusqu'au souvenir de tes ancêtres.

Tu dors sans te douter que l'hydre menaçante s'approche pour t'enlacer dans les replis de ses anneaux vénimeux.

Depuis dix siècles tu ne sais que souffrir. Réveille-toi pour montrer au monde ce que peut un peuple animé de l'héroïsme de l'indépendance, de l'amour de la liberté, qui brise ses chaînes pour reprendre et soutenir dignement le difficile fardeau de la glorieuse époque de ses triomphes.

„O poor peasant! what is the reason that my tears flow,
And that my heart beats when I think of thee?
Ah! I pity thee, poor Slavonian!

Poor people, I pity thy destiny:
Thou hast only one kind of heroism — that
of slavery.“

This patience, and similar prophecies, contribute to strengthen the comon opinion that this people is doomed to eternal oppression, that they will always bear it quietly, and thus remain the passive tools of despotism in the old world.

Ces paroles bien tristes, mais vraies jusqu'à présent, que le plus grand panslaviste moderne Adam Gurowski a dites naguère en Amérique au sujet des peuples slaves, nous montrent clairement quelles difficultés il reste à surmonter pour sauver ceux qui, comme dit Pascal, „ . . . n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser: c'est tout se qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux.“

Les derniers rayons du soleil s'éteignaient à l'horizon; les ténèbres descendaient sur la terre, j'entendais déjà le cri de quelques hiboux chassant dans l'ombre, les chauves-souris sillonnaient l'air en tous sens de leur vol rapide, quelques oiseaux aquatiques se dirigeaient vers la grande rivière, quand je m'aventurai dans une forêt de joncs, de broussailles et d'herbes sauvages sur un terrain noir et tourbeux; j'avançais avec peine au milieu de ces herbes grimpeuses, liantes et rampantes de toute espèce qui s'enchevêtraient autour des jambes et enlacent parfois le corps entier comme le serpent de la statue de Laocoon. Accident habituel de pèlerin: j'ai de nouveau perdu ma route.

Ajoutez à cela l'obscurité dans ce labyrinthe de broussailles et vous aurez une idée assez exacte ma position peu enviable. Les feux follets, qui tantôt me fuyaient, tantôt s'approchaient de moi et la fraîcheur du soir me donnèrent des frissons, car quoique je n'aie jamais eu peur dans ma vie, je tremble pourtant souvent malgré moi d'ennui et d'effroi peut-être.

Enfin, l'étoile du soir, brillante comme un rubis apparut au firmament et me permit de m'orienter un tant soit peu; bientôt après la lune se leva souriante et me montra à une petite distance

les ruines du vieux château sur les murs duquel des arbres ont eu le temps de grandir à plusieurs reprises sans doute. C'était le but de mon voyage et mon gîte pour cette nuit que je cherchais depuis plusieurs heures d'une route monotone et fatigante.

Salut Kologyvar! Je monte sur les ramparts de cette ancienne fortification; j'escalade les murailles et du point culminant je jouis au clair de lune d'un coup d'oeil illimité en me laissant aller à des rêveries sans fin dans cette parfaite solitude.

J'avais devant les yeux le tableau grandiose de l'extérieur de Kologyvar, dont le nom Kolo signifie un rond dans la langue du pays, une immense tour ronde, à demi écroulée, de quatre cent pieds de diamètre sur cinquante à peine de hauteur et bâtie en briques à la façon des tours de Sungulihan du Caucase dans le Daghestan, non loin de Baku. Les plantes grimpeuses montent le long des murailles et leurs branches souples et noires donnent à l'ensemble un aspect extrêmement fantasque et sauvage. Le peuple, dans son imagination juste et naturelle, nomme encore aujourd'hui cet endroit la tour aux serpents et lui attribue la légende d'un serpent couronné qui s'y montre la veille de la St. Jean.

Et de fait, cette tour placée comme une île au milieu des immenses marécages remplis de roseaux était, il y a quelques années à peine, réputée imprenable à cause des légions de serpents qui y avaient élu domicile.

Les marais, desséchés aujourd'hui, sont peu et mal cultivés et servent le plus et le mieux de pâturage à de nombreux troupeaux de boeufs perdus au milieu des joncs et des hautes herbes qui rappellent, à s'y méprendre, par leur puissante végétation, l'aspect de la prairie américaine.

Kologyvar est un point peu élevé, mais qui a dû être de tout temps une élévation naturelle du terrain dans les lacs marécageux qui s'étendaient de la Karachitza à la Drave; la plaine est d'ailleurs si uniforme qu'elle ressemble bien encore à présent au bassin d'une eau stagnante.

Un brouillard s'éleva et effaça à mes yeux les derniers points que j'apercevais à l'horizon. Les nuages qui passaient audessus de ma tête me

privaient à tout instant de mon flambeau céleste, et je me trouvais peu à peu plongé dans la plus parfaite obscurité. Enveloppé dans ma bunda, je me couchai sur un tas d'herbes mortes et un bienfaisant sommeil ne tarda pas à me faire oublier mes fatigues.

De l'endroit le plus sombre j'entends une porte de fer grillée grincer sur ses gonds rouillés. Un nuage entoure le château, et des guerriers sortent par centaines et avec grand bruit du fond des abîmes. Ils sont tous couverts d'armures resplendissantes, l'or et l'acier étincellent sur leur fougeux coursiers.

Leurs statures gigantesques, leurs armes terribles et leur marche lente et silencieuse répandent l'effroi sur leur passage.

Ils passent jusqu'au dernier. Leurs cohortes s'évanouissent, mais la grille ne se ferme pas encore et je vois sortir du fond de ce gouffre un homme aux habits d'esclave ou de serf. Il tire à lui une charrue, y attèle une paire de boeufs et se tournant du côté où les guerriers ont disparu il s'écrie :

Ils luttent, ils se battent, leurs têtes tombent dans les batailles terribles, pas un seul ne reviendra, pas un seul n'est revenu.

Au travail, mes fidèles animaux ! arrosons de nos sueurs les sillons ! nourrissons les femmes et les enfants et que ces derniers deviennent de nouveaux vitez qui nous donneront la prospérité promise.

Le laboureur s'avance avec ses boeufs et disparaît dans la plaine.

Puis la grille se referma.

Après de longs moments d'un silence de mort la porte se rouvrit et je vis sortir de la même enceinte de longs régiments de soldats ceints du turban, le croissant en tête.

Ils traînent après eux des jeunes gens, des femmes, des enfants chargés de chaînes, et le terrible mot „jassyr“ est leur destination, leur avenir, leur tombe. Les prisonniers portent leurs fers avec courage, noblesse, résignation, dernier héroïsme des martyrs.

Ce cortège aussi s'effaça et je ne vis plus que des chiens affamés, des loups et des oiseaux de proie se disputant les cadavres qui gisaient en désordre sur la terre. Une fumée noire s'élève

et se transforme en un fantôme terrible et hideux qui laissait flotter son drapeau sanglant sur le pays. C'était la peste, je l'ai bien reconnue.

Et tout retombe dans le néant. Seul l'esclave, le laboureur, amaigri par la famine, affaibli par les fléaux, saisit de nouveau la charrue, attèle ses boeufs et s'écrie :

Labourons les chemins par où ils ont passé, pour qu'il n'en reste plus de trace : travaillons et nourrissons ceux qui ont pu survivre et attendons les nouveaux vitez, qui cette fois assureront pour toujours la paix au peuple.

La charrue sillonna la terre. Le blé jaunissait dans les champs, les troupeaux couraient sur les côtes, dans les vallons, et les villages se baignaient gaiement au soleil dans un océan de lumière.

Dans quelques points sauvages et solitaires, les ruines d'anciens châteaux tombaient en poussière.

Puis un nuage survint et tout s'effaça peu à peu.

Je m'éveille et me lève vivement impressionné du tableau qui s'était déroulé devant moi.

Mais la fin de mon rêve . . . Où est-il, le paysan, le sauveur de la nation ? En vain je le cherchais, je ne vis que deux groupes d'hommes, armés d'outils agricoles qui venaient vers les ruines.

Le chef de la première bande me parut un homme très à l'aise ; il était bien mis, portait un costume hongrois d'une coupe moderne, mais parlait l'allemand et commandait ses gens dans cette dernière langue, quoiqu'ils ne parussent pas le comprendre beaucoup ; car c'étaient de vrais magyars. Ils allaient aux champs abattre le maïs. Ils passèrent fièrement à côté de moi, se moquant visiblement de ce que je dessinais de vieilles murailles quand il y a tant de maisons neuves bien plus dignes de l'attention et du crayon d'un hongrois.

Il instant après vint à passer le second groupe. Ceux-ci s'approchèrent de moi. C'étaient des paysans slaves ou šokaes, commandés par un juif et un allemand. Les deux chefs m'abordèrent poliment, et j'appris que le premier était un marchand de forêts et l'autre un fermier du voisinage. Moins fiers que les nobles magyars ils entrèrent en conversation et s'étonnèrent de ce que je pou-

vais m'intéresser à ce „Vieh-Volk“ slave, bon tout au plus à la servitude et à la domesticité, à ces brutes créés uniquement pour servir de pâture au commerce juif et à l'intelligence industrielle allemande. Ces messieurs parlaient du reste très sensément et en vrais démocrates, de tous les pays, mais le „Vieh-Volk“ slave resta pour eux une exception à la règle.

Mon dessin achevé, je fus obligé de lever la séance et mes visiteurs continuèrent leur route avec leurs gens.

Quelle triste destinée pour ce pays! et jusques à quand une classe parasite pourra-t-elle exploiter ainsi un peuple, qui n'achète, à la sueur de son front, que la misère et le mépris de ses oppresseurs.

Sous l'impression d'une tristesse que je ne pouvais maîtriser, je jetai un dernier coup d'oeil sur ces ruines pleines d'un passé mystérieux et impénétrable.

Chidler seul pourrait dire combien de générations différentes ont passé par ces lieux, quels changements s'y sont opérés, quels événements le sort leur avait assigné.

Les fouilles de ces ruines pourraient offrir une riche matière à des recherches scientifiques concernant l'histoire et l'éthnographie.

Comme Kologyvar était un ancien flot, je suppose qu'on retrouverait dans ses couches les plus profondes des restes de l'âge de pierre ou même des époques antérieures.

Les eaux qui inondèrent la contrée entière n'étaient qu'un embranchement du *mare dulce*, et les plantes marécageuses ont enrichi ce terrain qui présente dans toute son étendue une matière organique transformée en humus sous l'action du temps et des circonstances.

Comme tous les endroits de ce genre, Kologyvar a aussi la réputation de cacher des trésors enfouis, comme l'affirment les âmes simples et crédules, dans les souterrains profonds de la tour par le baron de Trenck, l'ancien propriétaire de cette partie du pays. Mais l'histoire nous apprend que le baron de Trenck a été ruiné, et cette raison

naturelle rend toute supposition à cet égard inadmissible.

Les intéressants fossiles d'un Molydon ou d'un Mégatherium qui se trouvent chez le propriétaire actuel des ruines ainsi que six plaques en or de l'époque anti-ferrique et qui paraissent avoir servi d'ornement de coursiers, sont les seules antiquités qu'on y ait découvertes jusqu'à nos jours; mais il est à présumer que des fouilles soigneuses et bien dirigées nous fourniraient un grand nombre de trésors pré-historiques de ce genre.

Puisse cet espoir éveiller l'attention des savants du pays!

En parlant de Kologyvar, nous ne pouvons passer sous silence Čepin, localité se rapprochant d'une petite ville, malgré sa population généralement agricole. Čepin, avec ses 3000 habitants est le chef-lieu de plusieurs communes et présente tous les types de nationalités vivant dans le pays. Serbes ou Raza, Sokac ou les véritables habitants de la Slavonie, Hongrois, Allemands, Slovaques, Ziganes, Juifs, tous vivent ici confondus, malgré la différence de costumes, de langues, de religions.

L'ensemble des propriétés de Čepin peut être considéré comme une des plus belles fortunes foncières du pays. Leur étendue est de plusieurs lieues carrées, et donne au seigneur la qualité ou la dignité de magnat ou de lord slavonien.

Au siècle passé, cette fortune faisait partie des propriétés de François de Trenck qui termina si malheureusement sa carrière politique et dont le courage et l'énergie se brisèrent sans résultat pour le pays et pour l'humanité contre le rocher du Jésuitisme. On ne saurait d'ailleurs condamner Trenck, ni le placer au rang des héros; car tous les documents des écrivains de son siècle cherchent visiblement à traîner dans la boue tout ce qui ne savait pas plaire aux Jésuites; et l'on admire le patriotisme, la force et la persévérance de volonté de fer.

On conserve encore comme une curiosité dans le parc du propriétaire actuel de Čepin la maison que Trenck a habitée.

Quel triste trophée d'une grandeur déçue, méconnue, condamnée et martyrisée à tant de reprises! Le toit qui l'abrita quelques instants dans les

orages de sa vie, servit de risée au cynisme des parvenus qui jouirent en paix de ses dépouilles en récompense de leurs dénonciations, Trenck, nature déchainée, terrible, d'un courage et d'un génie sans pareil à son époque fut une de ces victimes qui ne purent supporter le poids des chaînes dont le Jésuitisme, sous le règne de Marie-Thérèse, cherchait à écraser les esprits et les coeurs. Il périt, mais le pays n'oubliera jamais le souvenir de sa bravoure.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de donner les détails de la vie de Franjo et de Miroslav Trenck, de ces deux grands Slavoniens dont le premier naquit en Sicile pour servir d'instrument passif aux passions d'une grande reine qui l'abandonna quand il eut joué son rôle, et

Elle s'attribue de même l'origine des Zrinji et celle des Frangispan descendants incontestables de Dante Alighieri et plus tard citoyens dalmates. D'autres familles encore ont vu disparaître leurs noms slaves dans les ténèbres du magyarisme ou dans la fange germano-autrichienne. Mais pour résoudre cette question, il faudrait pénétrer dans les mystères du gouvernement d'alors, de la cour, du clergé même: problème trop scabreux et trop délicat. Admettons que je n'ai rien dit et passons sur cette funeste époque où s'éteignirent les restes de la véritable noblesse du pays dont les biens servirent de récompense aux fidèles serviteurs des conquérants étrangers. Admirons plutôt la glorieuse victoire du germanisme, de tout temps bien servi



le laissa périr sous la guillotine de Robespierre, et l'autre dans l'ancienne Pologne du Nord pour moisir dans les cachots du Spielberg: je ne veux que mentionner les prétentions de la Hongrie à l'égard de ces deux hommes auxquels elle reproche d'avoir été de mauvais magyars.

par le magyarisme: mais n'oublions pas dans notre conclusion que pour le présent le paysan avec ses boeufs dont le travail nourrit le monde, prétend avoir aussi une nationalité je l'ai vu dans mon rêve.

La Slavonie ancienne.

L est une science à l'étude de laquelle tout homme, pour peu qu'il ait quelque sentiment de sa dignité personnelle, ne manque de s'intéresser vivement: c'est l'ensemble des lois naturelles de l'existence, du développement et du perfectionnement progressif de l'humanité primitive dont il est le descendant.

Cette question, si grande et si difficile, a éveillée surtout le noble élan des génies de notre siècle, en les engageant à entreprendre des recherches dans un monde presque inconnu jusqu'à nos jours.

La témérité de ces poursuites n'est pas cependant une légèreté de la part de nos savants contemporains auxquels on reproche de se laisser emporter souvent au-delà des limites de la vraisemblance; ils savent se retrouver au milieu des innombrables hypothèses auxquelles cette science donne le jour et reconnaître la vérité qui restait ensevelie au fond de l'abîme du passé.

Ils ont bien conscience, il est vrai, de l'énormité de leur entreprise; mais ils n'hésitent pas devant un problème qui demandera peut-être des siècles entiers pour arriver à sa parfaite solution. Leurs défaites, loin de les décourager, les excitent et les poussent à attaquer par tous les points accessibles à la raison humaine, l'ennemi de la lumière et de la vérité: la destruction couverte du manteau d'un impénétrable oubli.

Que de fois le grand Humboldt s'est vu arrêté par des difficultés insurmontables pour un seul homme, et cependant que de précieuses découvertes ne lui devons-nous pas? Il a créé avec Cuvier et quelques autres les laborieuses phalanges des paléontologues contemporains qui travaillent à s'éclairer mutuellement dans le labyrinthe de leurs recherches.

Verbum instruit et exemplum.

Cette parole nous arrache à notre indifférence, nous guide et nous soutient dans la voie du devoir envers nous-mêmes et envers les générations futures auxquelles nous laissons la science, seul bien im-

périssable qu'il est en notre pouvoir de léguer à la postérité.

Chacun doit donc contribuer selon ses forces au développement de la science: ceux qui s'y refusent ou qui même s'y opposent en invoquant des préjugés de religion sont des monstres que l'humanité se doit à elle-même de couvrir de mépris et de ridicule avant de s'en délivrer tout à fait.

Personne n'a le droit de se croire incapable d'être utile en alléguant des connaissances insuffisantes dans cette vaste science. Le bon sens et le bon vouloir sont et seront de tout temps les piliers sur lesquels le monde savant cherche à appuyer ses travaux; il s'enrichit par l'expérience, et les données justes et consciencieuses, quelque minimes qu'elles soient, sont pourtant un pas en avant, une pierre de plus apportée à l'édification de monument.

J'ose donc croire que mes lecteurs s'intéresseront à la description des fouilles que j'ai faites à Samatovce et des antiquités que j'y ai découvertes. Le caractère de ces antiquités viendra à l'appui de certaines assertions sur les siècles passés et jettera quelques lumières sur l'histoire primitive et la valeur préhistorique des pays sud-slaves.

Comme mes études ont porté particulièrement sur la Slavonie et que d'ailleurs les Royaumes-Unis ont dans l'antiquité une seule et même histoire, les considérations générales des chapitres suivants, en parlant de la Slavonie, se rapporteront naturellement aux Trois-Royaumes. Je me réserve de faire remarquer dans la suite les différences existant aujourd'hui entre ces trois parties et d'établir un parallèle de leurs relations particulières avec les autres pays de la Couronne d'Autriche.

Mais avant de commencer la description des fouilles de Samatovce qu'on me permette de dire un mot de l'importance de la Slavonie du temps des Romains.

C'était alors une contrée riche, peuplée et florissante. Essek (Osiek) l'ancienne Mursa, était une ville qui comptait jusqu'à un million d'habitants avant sa destruction lors de l'invasion des Huns. Les bords de la Drave présentent beaucoup d'antiquités des plus intéressantes en monnaies, médailles, céramiques et sarcophages. C'est d'ici que les Ro-

mains, formant leurs légions firent des incursions dans la Pannonie, les Provinces Danubiennes, la Thrace, la Dacie; d'ici ils gouvernaient les Slaves, sans cependant parvenir à leur faire perdre les caractères distinctifs de leur nation.

Justinien (Upravda) et Bélisaire (Velicar) furent d'origine slavonne ainsi que tant d'autres de ces noms immortels dans l'histoire du monde.

Des statues dignes du musée du Louvre, des tombeaux et des monuments de tout genre traînent par tout le pays et présentent l'aspect d'un triste herculanum, avec cette différence que ce n'est plus la force destructive de la cendre volcanique, mais le feu et le glaive d'Attila et de ses enfants barbares qui y ont effacé le lustre du passé et jeté les habitans indigènes dans une infériorité dont tant de siècles n'ont pu suffire à les relever.

Je me réserve de parler plus au long de tout le pays à l'époque de la domination romaine. J'en viens à l'exposé des pays sud-slaves depuis les temps anciens jusqu'aux Romains, et dans cette tâche intéressante l'étude du tertre de Samatovce m'a été d'un très puissant secours.

Depuis la Baltique jusqu'à la mer Adriatique et le Pont-Euxin, nous rencontrons des tertres qui tantôt sont d'une origine naturelle et plus ou moins agrandis par la main de l'homme, tantôt sont l'oeuvre même des anciens habitans de l'époque des pilotis et de celle de l'âge de pierre.

Je puis sous ce rapport reproduire l'opinion de M^r Beauvois sur les antiquités de la Norvège qui ont un grand rapport avec notre sujet.

„Quels furent les aborigènes de ce pays? Nous pouvons répondre que pour le Nord, ce furent les ancêtres des Lapons et des Kvaenes, pour le Sud les descendants du Mannus, dont parle Tacite. 1)“ (L'âge de pierre. pag. 28. Paris. Challemeil aîné 1869.)

M. Nicolaysen dans son *Repertoire* archéologique a distribué la population de la Norvège d'alors comme celle d'aujourd'hui; le versant occidental de la péninsule scandinave était occupé par deux ra-

ces: la race Ouralo-Finnoise et la race Indo-Européenne.“ (pag. 37.)

Plus loin, continue M. Eugène Beauvois dans l'âge de bronze:

„ — La nouvelle race qui vint s'établir à côté, si ce n'est au milieu des Manns, appartenait à la branche orientale des Celtes, qui au lieu de suivre les Gaulois dans leurs migrations vers l'Occident était restée sur les rives du Pont-Euxin. La famille des Celtes orientaux se divisait en plusieurs nations: les Cimmériens, les Énètes ou Vénètes de la Paphlagonie, les Scires, les Bastarnes ou Peucines, les Sidons, les Ambrons, les Atmones et les Gothines.

La nationalité celtique des Bastarnes et des Gothines est expressément attestée par des écrivains anciens; celle des Sidons, des Ombrons et des Atmones a été démontrée par Schafarik dans les Antiquités slaves. (Slavische Alterthümer Mossig v. Aehrenfeld. b. H. Wuttke. Leipzig. 1843.)

— Pour nous donner encore une idée plus exacte sur ces peuples je me permets de reproduire l'opinion de Gurowski:

„Antiquity, in conveying to us the recollection of times which can be called ante-historical, pretends not to give with any precision their chronologic epoch, a thing impossible in itself. The epoch in which the Amazons shook Asia, confounded by Orosius and his followers with the exclusive existence of the Amazons of Themiscyra, might belong to that period, the memory of which reached Herodotus as an echo of long by-gone times, in which the Cimmerians of the *Pontus*, expelled from their seats by the Scythians, and fleeing before them, arrived in Media and Asia Minor.

Melpomenec: „Scythas Arraxe transmisso in Cimmeriam abiisse.“

Clio: „Cimmerii a Scythis nomadibus ejecti.“

Les Scires primitifs, que nous trouvons toujours alliés aux peuples originairement celtiques et qui notamment prirent part avec les Galates au siège d'Olbia étaient vraisemblablement de même race.

D'autre part, il y a les meilleures raisons de croire que les Cimmériens étaient également des

1) Germani celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriae et annalium genus est, Tuisconem deum, Terra editum, et filium Mannum, originem gentis conditoresque. Manno tres filios assignant equorum nominibus: proximi Oceano Ingaevones, medii Herminones, caeteri Istaevones.

Celtes, car Possidonius, Strabon (Geog. VII, 2), Diodore de Sicile (Bibl. V, 32), Plutarque (Marius), Polyen (XIII, 10) et Etienne de Byzance admettent l'identité des Cimmériens avec les Cimbres (2). Or ceux-ci sont appelés Celtes par Appien (Bell. civ. I, 29; II, 2; Hlyr., 4.); Celto-Scythes, par Plutarque (Marius 11); Galates, par Diodore de Sicile (Bibl. V 32) enfin Gaulois, par Cicéron (De orat., II, 66; De prov. consul., 13), par Saluste (Jug. 114.), Tite-Live, Sextus Rufus, Eutrope et par d'autres écrivains.

Selon quelques auteurs reproduits par Plutarque une partie des Cimmériens, qui fut la plus anciennement connue des Grecs, partie peu considérable du reste, contraints par les Scythes à fuir ou à se battre, passèrent de la Mœotide en Asie, sous la conduite de Lygdamis.

Mais la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse des Cimmériens habitait, aux extrémités de la terre près de la mer extérieure, un pays ombragé et boisé, complètement privé de soleil, à cause de la profondeur et de l'épaisseur des forêts qui s'étendent jusqu'en deça des monts Hercyniens.....

C'est de là que partirent pour l'Italie ces barbares que l'on appela, non sans raison, d'abord Cimmériens, ensuite Cimbres (Marius, 11—12).

En méditant ce passage, on voit que les écrivains en question regardaient la famille cimmérienne comme établie non loin des monts Hercyniens (Carpathes et montagnes de la Bohême), depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique.

Quant aux Enètes de la Paphlagonie, nous avons déjà essayé de démontrer qu'ils étaient frères des Cimmériens. Leur pays, situé vis-à-vis de la Chersonèse cimmérienne, n'en était éloigné que de 25 myriamètres, et il avait bien pu recevoir une colonie celtique à travers le Pont-Euxin qui se rétrécit sensiblement à cet endroit; ou peut-être les Enètes étaient-ils issus des Cimmériens qui, selon Strabon (geogr. I, 2; III.) avaient envahi l'Asie Mineure avant Homère ou de son temps.

Et en effet il est à remarquer que les Cimmériens, fuyant devant les Scythes, au VII. siècle,

allèrent s'établir au milieu des Enètes notamment dans la Péninsule où s'élève la ville de Sinope. Cet indice ne serait toutefois guère concluant s'il n'était appuyé sur des arguments historiques et philologiques que nous allons exposer.

Quelques anciens affirmaient qu'un peuple voisin de la Cappadoce avait suivi les Cimmériens dans leurs migrations. Il s'agissait vraisemblablement des Enètes, et Strabon l'entendait bien ainsi, puisque c'est en parlant d'eux qu'il rapporte cette tradition dont il ne se fait pourtant pas garant (Geogr. XII, 3). Il constate que de son temps, il ne restait plus d'Enètes en Paphlagonie, et il explique ce fait par des migrations.

Qu'étaient devenus ces Enètes?

Où s'étaient-ils établis?

Vraisemblablement dans les pays où l'on trouve des peuples de même nom, c'est-à-dire sur le versant septentrional des Alpes, en Vindelicie ¹⁾ sur les rives de la Piave et de la Brenta ²⁾, sur celles du Niémen et de la Vindau ³⁾, dans le canton de Vendil, au nord du Lûmfjord (Jutland ⁴⁾, dans le Vendsherred, en Fionie ⁵⁾ dans le Vingulmark en Norvège ⁶⁾, sur les bords de Vilaine en Armorique ⁷⁾, enfin dans la partie septen-

¹⁾ Mannert (Germ., p. 126) croit que les Vindéliciens étaient les Vendes du Lech ou Lech; une de leurs tribus portait en effet le nom de Vennons (Strabon, IV. 6.)

Obs. Les habitants des rives du Lech dont il est question sont précisément ceux qui apportèrent le nom de Lech de Leg ou Lechii, Lesgii du Caucase, des Andes du Daghestan. Il en sera question plus longuement au Chapitre de l'origine Slave. (l'auteur).

²⁾ Vénètes (dans Tite-Live Pomponius-Milo, Velleius-Paterculus, Plin., Quinte-Curce); Enètes (Hérodote, Seylax et Paul Diacre); Hénètes (Strabon); Ouénètes (Polybe et Procope.)

³⁾ Vénédes (Plin.), Vénètes (Tacite); Ouénètes (Ptolomée), Venades (Table Peutingerienne); Vinides (Jornandès).

⁴⁾ Wendilla (dans l'historien Saxo grammaticus), Wendle, Voene-Syssel (en vieux danois) aujourd'hui Vend-Syssel.

⁵⁾ En vieux danois Waendae — steth — hoereth, mot-à-mot: canton de la plaine des Vendes.

⁶⁾ Viniles (Paul Diacre), Viniviloth (Jornandès).

⁷⁾ Vénètes (César et Plin.) Ouénètes (Strabon, Ptolomée, Dio-Cassius). Vannes leur cité s'appelle en breton Wenet ou Gwenet; Belle-Isle, située en face de la côte qu'ils occupaient portait autrefois le nom de Vindilis (Ile des Vindiles); enfin le nom de Vindana-portus, Douarnenez, qui était le principal port de leurs voisins, les Ostimiens ou Osismes, indique que ceux-ci étaient de la famille des Vénètes comme leurs homonymes de la Baltique les Ostes ou Aestyens, l'étaient de celle des Vénédes, et les Estions de celle des Vindéliciens.

trionale du pays de Galles¹⁾. Les habitants de ces contrées portaient tous un nom qui, sous des formes variées, rappelait celui des aborigènes de la Paphlagonie²⁾.

J'ai cru nécessaire au développement successif de mon ouvrage de donner ces citations si consciencieuses dont l'oeuvre de M^r Beauvois a enrichi la science.

Elles nous serviront par la suite de bases importantes dans les opinions sur les temps pré-historiques des Slaves; comme complément et à l'appui de ce sujet, je crois indispensable de présenter encore la relation historique d'un génie éteint aujourd'hui pour les Slaves, mais dont les oeuvres et les opinions serviront à la résurrection de cette famille de l'humanité, ensevelie sous les ruines que l'Eglise et les principes despotiques entassent sur elle depuis des siècles.

Je parle du C^{te} Adam de Gurowski qui s'est fait un nom en Europe comme savant et politique, puis passa en Amérique, fut professeur et membre au cabinet de Washington jusqu'à sa mort en 1865. Je me permets de donner en traduction l'opinion de ce grand citoyen américain sur l'origine des Slaves.

L'origine des peuples habitant le continent européen et leur distribution primitive ont donné lieu à de nombreuses hypothèses successivement abandonnées. Les discuter sort du cadre de cet ouvrage, bien que je me propose de systématiser et de coordonner les différentes recherches faites à ce sujet.

Il est évident qu'on ne saurait établir d'une manière positive l'époque de leur apparition, pas plus qu'on ne connaît exactement la source historique des nations premières, car certaines époques ou périodes historiques ont leur éponyme.

Il leur est toujours supposé un long espace de temps ténébreux, un monde pour ainsi dire pré-existant, lié étroitement et sans secousse à celui qui lui succéda.

La race slave remonte au berceau commun de toutes les races historiques. Si le Pentateuque peut être accepté comme renseignement à l'égard de la dispersion des familles humaines sur la terre, les Slaves appartiennent à la descendance de Riphaat par Gomer, petit-fils de Japhet, de même que les Celtes descendent d'Ascanas, les Germains de Throgorme. Le son Rh, vibrant dès la plus ancienne antiquité dans les régions occupées par les Slaves, semble appuyer l'hypothèse biblique. Ce Rha est le nom du fleuve Wolga, et le même son se trouve dans les anciens noms des montagnes au Nord du Danube, à l'embouchure du Palus-Méotide et du Don, comme le Каменной поясъ, toujours rangé près de la Малая земля.

Si l'Arménie fut le point d'où les races émigrèrent à l'époque phalégique, ceux qui se tournèrent vers le Nord ou l'Ouest entrèrent probablement les premiers dans les détroits du Caucase, d'où ils continuèrent leurs migrations. Dans cette contrée l'éthnologie dessine leurs routes: d'après quelques légendes et mythes anciens, comme par exemple celui d'Asi, le protoplaste des Germains se dirige à l'est; et les mythes et légendes sont rarement sans quelques bases de vérité.

Les Slaves, dans leur route vers l'Europe semblent avoir passé au Nord et au Sud de l'Euxin, laissant partout sous diverses dénominations des traces évidentes de leur passage. Ainsi le nom de Lych et de Termodontes des tribus enclavées parmi les peuples du Nord du Danube, habitant la rive droite du Don et dont parle Hérodote; audessus d'elles les Cymbres Meotis, au sud les Eniochi, *Enètes* nommés par les anciens écrivains *gens antiquissima*, enfin les *Paphlagoniens* qui domptèrent le cheval et se servirent les premiers du mulet (Strabon).

D'autres historiens encore reconnaissent les Paphlagoniens comme les ancêtres des Slaves, et les font descendre de la tribu des Myriandins, qui suivant la tradition, refusa de se joindre aux Scythes, lors de l'invasion de Darius. Enfin, suivant les paroles de la Genèse, les Slaves, avec les Celtes et les Germains ont dû former les trois familles primitives de l'Europe.

¹⁾ Provincia Guenet (Neunius), Venodotia (Giraldus Cambrensis), Gwynes en langue galloise ou Cymryque.

²⁾ Énètes (Homère et Strabon), Hénètes (Tite-Live et Plin^e l'ancien) Venetes (Pomponius-Milo).

Les recherches récentes de Péthnologie présentent et établissent une autre filiation.

L'intime parenté de la langue Slave avec le Zend et le Sanscrit place les Slaves entre les principaux membres de la famille Indo-européenne.

Ethnologiquement, les six migrations eurent lieu en Europe dans l'ordre suivant:

les Grecs, les Latins, les Celtes, les Germains, les Samogitiens ou Lithuaniens. Les Slaves ont fait l'arrière-garde des tribus abandonnant Hindoo-Kosh et Parapomisis, leur foyer de l'Ouest et finirent par se disperser et s'étendre beaucoup plus que ceux qui les précédèrent dans leurs migrations.

Les savants Denina et Adelung semblent supposer que les Slaves sont les aborigènes des pays entre l'Atlantique et le Wolga.

Dans les temps les plus reculés, ces parages portèrent le nom général de Scythie; mais les Scythes, même ceux du temps d'Hérodote et de l'âge classique, semblent n'avoir jamais, après tout, représenté de race distincte ou de tribu particulière, mais plutôt une confédération d'une grande variété d'habitants du Nord de l'Europe: probablement de Slaves, de Germains, de Gèthes, de Goths et enfin de quelques familles finnoises ou de contrebandiers asiatiques.

Ce fait se trouve retracé avec beaucoup d'analogie dans Ptolémée et d'autres historiens classiques, quand ils parlent de la dégénération de ces peuples; ainsi Ptolémée, dans sa géographie, semble faire descendre les Sarmathes des Scythes.

Si l'opinion de Denina est compétente, les Slaves auraient un droit de priorité sur les Celtes et les Germains qui les subjuguèrent par la suite pour les dépouiller et recevoir d'eux l'usage de la charrue, une particularité de la race slave.¹⁾

Jornandès, Procope et d'autres auteurs du même temps et de l'époque bysantine, parlant des premiers moments historiques des Slaves, mentionnent les Antes et les Venètes, comme formant avec eux une même famille. On ne saurait trop comment expliquer ce fait. Car César parle des

¹⁾ Les Enioches ou Enètes envisageaient la grande Ourse comme une charrue dessinée sur le ciel.

Vénètes et des Antes comme existant depuis plus de cinq siècles déjà en Armorique ou Bretagne française, dont la langue offre des analogies frappantes avec l'idiôme slave; et l'influence slave se remarque nettement à certaines époques dans les pays compris entre le Weser et la Vendélicie.

Quelles que soient les hypothèses admises concernant les Slaves et leur pays et sans chercher à s'appuyer sur la Bible ou les théories indo-européennes, il est certain que les Slaves font partie des familles autochtones de l'Europe, et le pays des Slaves se dessine entre la Save, la Drave, la Vistule, le Danube, le Pont-Euxin et le Wolga jusqu'aux montagnes de Waldaï.

La Slavonie, renfermée entre la Drave et la Save et adossée à l'Ouest aux Alpes Styriennes et Croates, descend en pente douce pour finir sa figure allongée entre ces deux rivières et le Danube. Les frontières actuelles de la Slavonie sont bien différentes des anciennes, qu'on ne saurait retracer sans incommoder des voisins, aujourd'hui nos maîtres, qui descendent d'envahisseurs sauvages et de vagabonds asiatiques de la race finnoise ou touraine.

La Slavonie, moins élevée que la Styrie, l'Illyrie et la Bosnie fut, plutôt que ces autres contrées, habitée par les dolichocéphales, c'est-à-dire par la même race que le prototype des Slaves qui ne saurait être confondu avec les brachiocéphales ou type finnois. La Drave et la Save ne servirent jamais de barrières, mais bien au contraire de voies de communication entre les peuples primitifs.

M. M. Dally, Vogt, Hœckel font descendre l'homme du singe, soit: acceptons l'opinion accréditée d'après laquelle la race humaine se forma par degrés en passant par l'intermédiaire du développement des singes les plus parfaits: mais combien de siècles a-t-il fallu pour opérer cette loi de transformation? Voilà où les données chronologiques font défaut; voilà où les historiens s'arrêtent et nous laissent la tâche difficile de résoudre ce problème par les hypothèses.

Nous avons dit et admis que l'homme primitif a passé et s'est arrêté en Slavonie; il en fut expulsé par les révolutions des eaux, les tremblements de terre, les ouragans et autres phénomènes météorologiques; mais il est à remarquer qu'une des races les plus anciennes, la race finnoise n'a jamais séjourné ici, préférant à ce pays les Pyrénées et les montagnes du Nord. On peut même admettre que ces autochtones des pays slaves sont en Europe les habitants primitifs dont l'ancienneté dépasse celle de la race finnoise, hypothèse qui s'appuie sur la présence de la pierre polie et le manque total de métaux. (Mais M^r Pruner-Bey n'ira-t-il pas de nouveau soutenir que ce manque de métaux vient de la cause très simple qu'on aurait oublié d'en mettre dans les endroits où se firent les fouilles?)

Enfin, nulle trace évidente de tombeaux.

Fouilles de Samatovce.

L'aspect général du tertre de Samatovce est celui d'une élévation ronde qui contient environ 12 Jochs d'Autriche¹⁾ d'étendue; le point culminant de cette colline, isolée au milieu d'une grande plaine, est de 42½ pieds de hauteur; et il est à remarquer que cette hauteur a dû varier selon les circonstances et les destinations que la butte a eues à différentes époques.

Les fossés qui entourent en forme de parallélogramme le pied de ce monticule donnent un tableau suffisamment distinct de la couche primitive et des transformations suivantes, ce qui m'a conduit à conclure que ce monument est l'oeuvre de la main de l'homme et une oeuvre refaite à plusieurs reprises.

Mais avant de commencer la descriptions des couches de la greblie ou tertre, donnons une idée du terrain d'alentour.

J'ai dit à plusieurs reprises que la contrée avait été inondée à certaines époques. La surface de la plaine depuis la chaîne de la Kernđja jusqu'à l'embouchure de la Drave est donc d'une formation alluviale.

¹⁾ Environ 9 hectares.

Sans entrer dans des détails sur l'oréographie des montagnes du pays, qui renferment des traces distinctes d'ichtyolithes, de lapidifications plus ou moins marquées, de restants de différentes matières organiques et surtout de phosphates calcaires passés en pétrification, je veux m'occuper de l'oryctognosie et toucher la question des fossiles et des céramiques pour rapporter ce qu'il me fut possible d'en étudier dans la courte excursion que j'ai faite dans la plaine.

De douze à quinze mètres de profondeur se trouve une première couche de grès et de sable fin d'un blanc grisâtre semblable à celui qui remplit le lit de la Drave et de la Karachitza, puis jusqu'à la surface il n'y a que du limon et des couches de terre glaise que l'eau a déposées successivement.

Dans la première couche, qui a toute la physionomie géologique particulière au terrain de transition on rencontre partout des matières bithumeuses, quelques débris de madrépores et de mollusques brachiopodes et quelques phylites de peu de caractère; puis audessus de ce terrain sédimentaire, on voit des traces distinctes d'herbes, de plantes et de troncs d'arbres dont quelques restes sont admirablement bien conservés. On ne saurait méconnaître ces caractères distinctifs du terrain bouillier. De là il est à présumer que cette plaine a été inondée à une époque très ancienne; mais l'on ne saurait dire pendant combien de siècles les eaux firent sentir ici l'influence de leur action.

Toujours est-il que cette époque est contemporaine sinon postérieure à celle du renne; la végétation l'indique assez clairement.

L'on se demande donc quelles sont les premières données sur l'existence de l'homme dans cette contrée.

Après la grande inondation de l'époque alluviale, des tribus de la race finnoise, qui semble être la plus ancienne, ont dû envahir ces parages s'arrêtant en passant sur les élévations qu'elles trouvaient ou construisaient le long des rivières, seules voies de communication d'alors. Les traces de troncs d'arbres ou de pilotis réduits à l'état d'une houille pulvérulante dans la couche sablonneuse indiquent

d'ailleurs que ce n'étaient ni de grandes bâtisses ni des constructions de castors.

Le tertre de Samatovce mérite sous ce rapport d'attirer particulièrement l'attention par sa position très favorable à la pêche et à la chasse, qui furent les premières occupations de ces colons primitifs.

Sur les planches ci-jointes, j'offre au lecteur les objets retirés de mes fouilles et concernant principalement l'âge de pierre :

Des armes et des outils en silex, des pierres à moules, des aiguilles, des couteaux et des armes en os, puis des os fendus dont l'intérieur très distinctement nettoyé prouve que la moëlle en a été retirée; mais qu'il est triste de penser qu'entre ces ossements, restes de repas sans doute, on distingue parfaitement ceux de l'homme.

Qu'on me permette ici une petite digression.

Dans les fouilles faites à Erdöd on a trouvé la tête d'un homme que je ne puis hésiter à placer dans la classe des brachycéphales, plus rapprochée du type du singe que de l'homme de la race dolichocéphale ou du type indo caucasien.

Comme le prouve Retzius pour la région de la Baltique dans sa doctrine ethnogénique (et malgré l'hésitation que met à accepter cette doctrine le respectable savant, M^r le Prof. Broca, secrétaire de la société d'anthropologie de Batavia) les autochtones durent traverser ce pays, qui par sa position même comme endroit de passage autorise parfaitement cette supposition.

Nous avons cité quelques opinions de M^r Beauvois et si nous voulions encore reproduire la description des antiquités de l'âge de pierre en Norvège nous n'aurions que peu de chose à dire sur les tertres de Samatovce, car ces derniers portent un caractère identique à ceux de la Norvège.

Mais comme les migrations des peuples n'eurent pas lieu toutes en même temps, nous ne saurions affirmer si les autochtones de la Norvège et du Danemarck furent antérieurs ou postérieurs à ceux de la Slavonie. Sous ce rapport, l'avenir nous éclairera peut-être un jour, à moins que M^r Simonin ne daigne préciser mieux l'époque de l'homme

primitif de ces contrées inconnues aux ethnographes, anthropologues et paléontologues.

La Russie occidentale et la Pologne, l'Allemagne d'aujourd'hui ou l'ancienne patrie des Veneds jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, la Sibirie même nous offre ce caractère de tertres avec des traces identiques concernant les autochtones ou populations d'origine inconnue, c'est-à-dire dont il ne peut être démontré que l'origine soit étrangère au sol même qu'elles habitaient.

Il ne faut pas cependant nous méprendre sur les tertres, et les envisager comme pareils et de la même époque. Ces buttes changeaient de forme, de dimensions et de figure selon l'idée des peuples qui les possédaient ou les construisaient.

Le tertre de Samatovce ne présente après la couche sédimentaire et celle du limon qu'un amas de fossiles dont une partie s'est transformée en humus, l'autre partie restant caractérisée dans ses fossiles. L'usage de la pierre comme seul instrument de travail s'est conservé très longtemps; car nous en avons les indices encore à l'époque de la migration des peuples.

La Russie occidentale et la Pologne furent habitées par des peuples aryens qui y laissèrent leurs kurhans, mogila, holmes, groble pleins de céramiques fort intéressantes.

Cependant dans aucun de ceux que j'ai eu l'occasion d'étudier je ne me souviens d'avoir vu des os fendus et des couteaux en silex pareils à ceux que j'ai trouvés à Samatovce. Ces raisons me font croire que les Cimmériens qui émigrèrent en Norvège ont dû avant d'y arriver passer par la Slavonie.

Cette solution est la transition naturelle de l'époque des brachycéphales (probablement finnois, comme les Esquimaux, Basques et races touraniennes) à celle des Cimmériens ou Dolichocéphales qui nous conduit aux Paphlagoniens ou race indo-caucasienne dont descend le Slave.

C'est aux mois de Septembre et Octobre 1869 que je vis le tertre de Samatovce. Il est entouré d'un fossé de deux pieds de profondeur sur trois de largeur. Ce fossé insignifiant part du pied de la colline: j'y fis mes premières fouilles, et j'y

découverts de nombreux fossiles. Continuant à le déblayer je mis à jour des voûtes sonnantes en terre cuite et pleines de céramiques, de cendres, de charbon même et de débris de toute espèce, entre autres des cornes parfaitement pétrifiées de boucs et de cerfs, des os de grandes dimensions d'animaux difficiles à constater et enfin la mâchoire d'un homme. Ce sont, sans nul doute, les restes des autochtones et de leurs repas.

Les matières ligneuses réduites en un humus brun noirâtre nous amènent à l'idée d'habitations : mais ici l'autochtone n'avait pas à disputer son logis à l'ours de la caverne, à la hyène et aux autres animaux féroces au milieu desquels il vivait dans les pays de montagnes. Ici la contrée paraît avoir été moins dangeureuse ; car l'homme, se confiant à des troncs d'arbres, se laissait aller au courant des eaux et évitait ainsi la poursuite des bêtes forestières ; tout au plus avait-il à se mettre en garde contre quelques espèces d'Isauriens qui devaient le relancer même sur les eaux.

L'aiguille très primitive (planche II. a et b) ne pouvait servir qu'à la confection de vêtements de peaux. Elle dut être travaillée avec un couteau en silex (planche I. a). On voit aussi sur la même planche des os à demi préparés pour le même usage.

Les habitants autochtones construisaient leurs tombeaux et procédaient à l'inhumation de la même façon que nous le voyons chez les peuples aryens. La petite brochure СТАРИНА РУССКОЙ ЗЕМЛИ т. I. 1867. Москва, nous montre des Mogilly des Ossètes, Arméniens, Kourdes, Persans et Indiens ; les peuples de cette époque se servaient de quatre morceaux de bois fichés en terre et supportant une sorte de table sur laquelle le mort était déposé, enveloppé de peaux et d'écorces d'arbres. On ne saurait préciser la méthode de l'embaumement en ce temps. Toujours est-il que les corps étaient préservés de la putréfaction d'une façon durable.

Ce genre de tombe présentant néanmoins trop d'inconvénient, l'homme déposa par la suite les mânes sur la terre et les recouvrit de branches et de terre ; cet usage s'est même conservé dans

les habitudes de tous les peuples slaves qui couvrent de branches l'endroit où un homme est tué ou enseveli.

Enfin on commença à creuser la terre et à former des tombeaux souterrains. Mais avant d'arriver à cette méthode rationnelle d'inhumation, on mettait aussi souvent le cadavre dans un petit canot façonné dans un tronc d'arbre, pour le confier aux flots de la rivière qui ne tardait pas à engloutir le tout.

Dans le tertre de Samatovce les tombeaux sont d'une époque plus récente que celle des autochtones ; ces tombes portent les unes le caractère cimmérien, paphlagonien et slave, tandis que les autres nous font remonter aux époques mixtes des Gèthes, des Vandales ou Huns et des Romains.

Les pétrifications, les ossements, les silex servant d'instruments, et un amas de matières décomposées, sont à Samatovce les objets qui se rapportent à l'antiquité la plus éloignée. Les amphiboles suivantes nous font passer à l'époque de bronze. Mais arrêtons-nous d'abord à l'âge de pierre qui mérite toute notre attention.

La pierre.

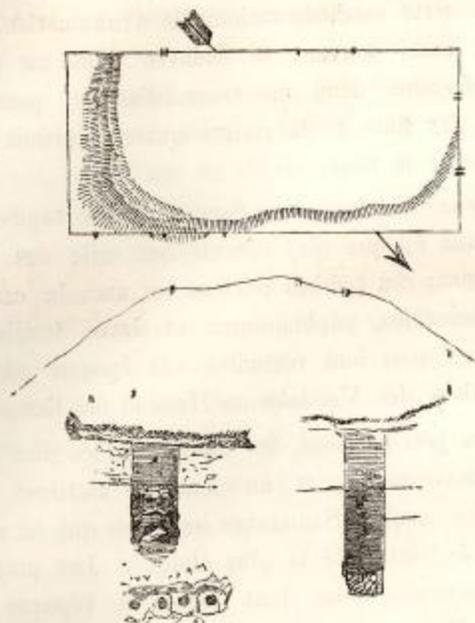
Nous avons déjà dit dans le courant de notre ouvrage que la construction et l'occupation *par l'homme* du tertre de Samatovce ont eu lieu à des époques très différentes dans leurs caractères, et séparées par des intervalles de temps dont on ne saurait préciser la durée.

Aujourd'hui c'est une vigne entourée d'un champ qui fait partie d'une ferme des propriétés seigneuriales de Valpo.

Les gens âgés du pays se souviennent encore d'avoir vu grandir sur le tertre de Samatovce des chênes immenses qui l'ombrageaient. Un marécage entourait alors la colline et en faisait une île très appréciée des amateurs de la chasse aux sarcelles et aux canards sauvages qui peuplaient cet endroit.

Il n'y a guère qu'une dizaine d'années que la charrue a passée par là pour défoncer la surface du tertre à une profondeur de 40 centimètres. Les fossés et les angles des fortifications ro-

maines que les chênes protégeaient depuis tant de siècles commencèrent à s'effacer et les élévations entamées s'affaissèrent à la fonte des neiges et par l'action des pluies dans les fossés qui ne conservent à présent que des traces légères de leurs formes primitives.



Plan des fouilles de Samatovec.

Le plan d'après lequel furent construites les fortifications nous conduit à penser que les Romains osèrent les premiers violer la sainteté du dernier séjour des morts, pour en faire une citadelle de première importance: car sa position entre la Karatschitza et la Drave fut pour eux un point stratégique de la plus haute portée militaire.

Les tusculum et villa romaines de Murza (Essegg) s'étendaient jusqu'ici. Ce point fut donc fortement défendu, ce qui n'empêcha pas cependant plus tard les Huns de détruire de fond en comble cette place-forte dont les débris avec le temps furent dispersés dans le monde, et où l'on retrouve à peine quelques fraguements de céramiques garanties tant bien que mal contre les intempéries des saisons froides et humides. Les chênes couvrent l'endroit, les marais le rendent solitaire et ce ne fut qu'à la suite de la construction du canal Csepin-Valpo, qui effectua le dessèchement de ce sol, que l'agriculture s'empara de ce point pour effacer dans les sillons de ses charrues les dernières transformations du tertre effectuées par les Romains.

Et pourquoi s'en plaindre? Aujourd'hui il s'est de nouveau rapproché de sa forme primitive, c'est-à-dire d'un *holm*, *mogila*, *kurhan*, ou tertre slave, conservant dans ses entrailles les précieuses traces de l'antiquité, qui sont les trésors de la science.

Nous constatons l'âge de pierre dans les fouilles opérées sur les plus profondes couches.

Aucune trace de monument, point de briques ou de poteries, rien que la pierre et l'os ensevelis dans le limon, et entremêlés de fossiles pétrifiés et de plantes dont les traces sont presque effacées par l'action du temps.

Les objets que ces fouilles nous présentent sont:

a) Des couteaux en silex exactement pareils

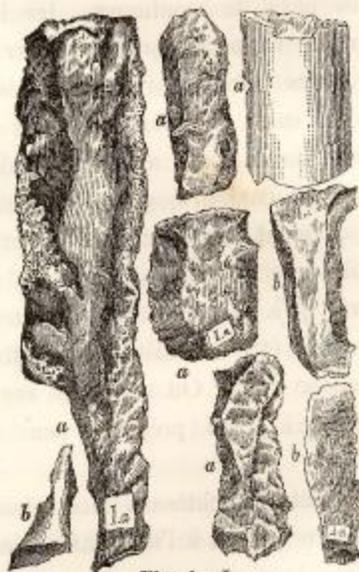


Planche I.

à ceux que M^r Simonin reproduit dans son œuvre: Les pierres, esquisses minéralogiques. (Paris, Hachette 1869);



Planche II.

b) des outils en silex les uns tranchants, les autres courbés, servant à des usages différents;

c) deux magnifiques ciseaux en silex admirablement travaillés;

d) des aiguilles à coudre en os (planche II. a. b. c.) parfaitement conservées;

e) des os préparés et d'autres à l'état brut mais devant servir à faire des aiguilles; (planche II. d. à i.)

f) des couteaux ou genre d'armes en os

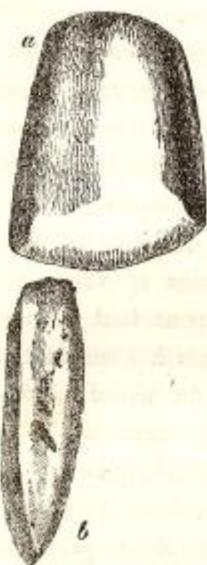


Planche III.

g) des débris de haches et de maillets en pierre;

h) une mâchoire d'homme avec des dents parfaitement conservées,

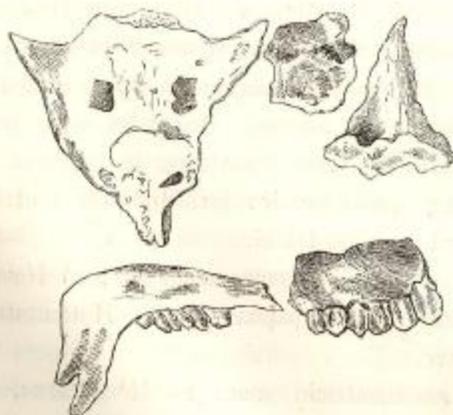


Planche IV.

i) une pétrification de mâchoire.

k) un fragment de mâchoire humaine avec des dents.

l) des tibias à moitié brisés, nettoyés intérieurement, mais qu'on ne saurait avec exactitude classer parmi les formes triangulaire ou aplatie;



Planche V.

m) les défenses d'un animal de la race porcine. ¹⁾

Les tertres de Samatovce sont antérieurs à ceux que l'on rencontre dans le Nord et dans les pays de l'Atlantique.

L'évidence de cette opinion se base sur les raisons suivantes:

1. La migration des peuples qui envahirent l'Europe eut lieu dans la direction du Levant vers le Nord et le Couchant.

2. Dans la description des tertres que M^r. Beauvois a découverts en Norwège, il est question, il est vrai, de pierre, mais de pierre mêlée au fer, tandis qu'ici nous ne pouvons constater que la présence seule de la pierre.

3. Dans ces mêmes fouilles, M^r. Beauvois parle de tombeaux et de monuments, et ici nous n'avons que du bois décomposé en humus; aucune trace de construction de ce genre; pas de charbon ni de cendres. Donc l'usage du feu fut inconnu à ces autochtones.

4. Au bord de la Karatschitza, à une distance d'à peine quelques centaines de mètres de

¹⁾ J'ai lieu de croire que des recherches plus profondes dans le tertre de Samatovce nous offriraient des chances certaines de trouver des spécimens plus complets que ceux que je viens de déterrer en crânes, tibias, fémurs, etc. qui laisseraient constater avec plus de précision encore la présence et la race de ces autochtones dont les restes semblent avoir beaucoup d'analogie avec les ossements des Eyzies (Epoque des Mammoths. Mémoire de Mr. P. Broca. Paris. 1868).

notre tertre, on voit encore des traces de pilotis, que j'ai tout droit d'admettre comme derniers vestiges d'une résidence permanente de l'homme primitif; et l'époque des pilotis touchait à l'époque quartenaire.

Donc ces autochtones sont antérieurs à ceux dont parle M^r Beauvois :

Une dernière mais très importante remarque à ce sujet. Si j'ai pu, par quelques coups de bêche, obtenir une si grande quantité d'objets de l'âge de pierre, quelles richesses une phalange savante ne trouverait-elle pas ici pour la guider sûrement dans la définition du passé! La tâche est grande et demande pour sa solution des forces que je suis loin d'avoir en moi. J'engage donc très sincèrement M. M. les archéologues et paléontologues slaves à la continuation des fouilles de la première époque de notre histoire et j'ai la certitude qu'ils y feront d'autres découvertes importantes d'anthropologie. Pour moi, je suis heureux d'avoir pu annoncer le premier la découverte de ce grand fait historique : mais je me suis abstenu de tout dérangement intérieur, respectant comme une chose sacrée ce livre de la nature qui demandera peut-être aux savants des années d'un travail concentré pour l'exploiter consciencieusement.

Pour étudier l'âge de pierre, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil général sur l'ensemble, et chercher à nous appuyer sur les relations savantes de quelques auteurs contemporains, et nous nous efforcerons autant que possible à rendre marquante l'époque de l'homme préhistorique en Slavonie pour pouvoir ensuite procéder avec plus de précision à la déduction de l'époque de bronze où le Slave apparaîtra plus distinctement.

Involontairement nous nous écrions, en songeant à l'histoire :

Qu'est ce que la vie de l'homme? Un instant qui fait partie de la vie d'une nation, d'un peuple, et la vie des peuples n'est qu'une petite partie de l'ensemble de la vie de l'humanité!

Nous ne saurions avoir jamais une histoire complète de l'humanité, puisque nous n'avons pas les détails de tous les instants d'un peuple ou d'un individu; puis les notions confuses de l'ancien tes-

tament et les opinions détachées, vagues et souvent contradictoires des anciens historiens ne nous offrent que de faibles points d'appui dans nos recherches. Seule, la paléontologie peut nous guider dans l'examen des monuments du passé dispersés sur la surface terrestre et ensevelis dans les matières calcaires, dans les limons et les graviers, ou même dans les dernières formations du charbon de terre bitumeux.

Cette recherche de l'entier dans ses détails, voilà l'échelle qu'il reste à gravir avec toutes les précautions possibles non seulement à l'archéologue et à l'historien, mais aussi à tous les paléontologues et anthropologues.

Je ne voudrais pas offrir à mes lecteurs des données incertaines et vagues; mais je sais bien aussi qu'on ne peut tout prouver, et alors, sans laisser libre cours à l'imagination il faut pourtant sinon deviner, du moins tirer indirectement une conclusion par la comparaison avec d'autres faits analogues et positifs qui servent de données à la science moderne.

Commençons donc par accepter les théories suivantes d'antropologie d'illustres savants allemands qui s'accordent parfaitement avec les opinions sur le même sujet de M. M. Büchner et Vogt.

Ce sont les *Wissenschaftliche Vorträge*. (Rud. Virchow et Fr. v. Holtzendorff III. Serie Berlin 1868. Zwei Vorträge) du D^r Ernst Haeckel.

Dans ces discours profonds et pleins d'érudition, M. Haeckel partage l'espèce humaine en dix catégories dont les principales sont les Anthropoïdes, et les Homines; la dernière divisée en deux classes savoir: les Homines ulotrichi et les Homines lissotrichi.

Les ulotrichi comprennent les: a) Homo primigenius, b) H. papua, c) H. Hottentottus, d) H. Afer.

Les lissotrichi sont: a) H. Alfurus, b) H. Polynesianus, c) H. arcticus, d) H. Mongolicus, e) H. americanus et enfin f) le Homo caucasicus.

Cette distribution de races, appuyée par les dernières explorations scientifiques autour du monde, nous conduira à la considération de l'origine slave,

de ses croisements ou dégénération et même à l'empêchement de son développement par des stagnations résultant de guerres, de migrations et d'autres changements extraordinaires.

Homo caucasicus, ou la race iranienne ou des Ariens est la plus belle du monde, grâce au climat bienfaisant qu'elle habitait et grâce aussi aux croisements primitifs qui firent d'elle le plus parfait des types humains.

La supposition, d'après laquelle la race caucasienne serait sortie du néant indépendamment des autres peuples étant inadmissible, le type indien ou caucasien dut se former à l'aide des autres caractères ou types intermédiaires.

D'après M^r Haeckel, ce type se développa en Asie d'une branche de la race polynésienne (malaise) ou d'une branche mongolienne; cependant la première supposition me paraît plus probable.

Mais ces branches elles-mêmes, quelle origine ont-elles?

Cherchons à l'expliquer.

D'après les observations faites sur les oscillations de la terre nous devons admettre que là où se trouvent à présent les plus grandes profondeurs des océans indien, pacifique et atlantique, il y avait jadis des terres habitables, peuplées de différentes espèces organiques dont les vestiges sont visibles encore dans les endroits moins profonds et sous l'action des marées descendantes.

Ce phénomène qui exhaussa les bassins primitifs pour les reformer ailleurs et changea les formes géographiques des mers et des continents, nous donne la solution du problème des différents autochtones de la surface terrestre. Et en effet, le résultat immédiat des oscillations du globe fut la dispersion des races habitant le même point, ou l'isolement de quelques unes d'entre elles par suite de la formation imprévue des îles et leur scission d'avec le reste de la même famille.

Il est vrai qu'on ne saurait définir au juste l'endroit primitif du développement de l'homme.

Nous n'avons à cet égard que des données très incertaines. Mais prenant comme point de départ quelques endroits où sous des auspices favorables de température les anthropoïdes arrivèrent à l'état

de l'homme complet ou véritable, il est évident que les diversités de climat, d'aliments, de besoins, insensibles peut-être sur le moment mais incontestables dans leur action latente et sous l'influence d'une nature si riche elle-même dans la variété de ses productions, conduisirent l'homme à des différences analogues à celles que nous constatons encore aujourd'hui parmi les Simes de l'Amérique et ceux de l'Asie.

M^r Alfred Wallace nous donne cette idée:

„Dans son état primordial et avant le développement de ses forces intellectuelles l'homme, qui habitait sans doute déjà les continents brûlants du tropique aux temps de l'Éocène et du Miocène, (Première et moyenne subdivision de la grande époque tertiaire) l'homme était soumis comme l'animal à la loi de la sélection naturelle. Mais il se déroba à l'action de cette loi au fur et à mesure que par elle son esprit, son cerveau, ses vertus sociales se développèrent davantage.“

Dans l'ensemble du monde organique nous trouvons que le progrès le plus rapide est celui des vertébrés et plus particulièrement des mammifères. Et ici c'est l'homme qui devance encore les autres espèces, et tandis que les singes diminuent et disparaissent, lui remplit de mieux en mieux la destination de l'existence.

Enfin entre les hommes eux-mêmes il y a des familles qui s'arrêtent ne pouvant rivaliser avec la race indo-caucasienne. Ainsi les naturels de la Nouvelle-Hollande se perdront peu à peu comme disparaîtront les races finnoises et autres qui cependant ne sont pas si éloignées de nous.

Un sentiment d'humanité défend l'extermination violente d'un type humain même cafre ou buschman, bien que l'essai en ait été tenté par deux nations qu'on dit les plus civilisées et qui, il n'y a pas longtemps encore, s'acharnaient contre les Indiens et les Hottentots. Le progrès rend si vite l'Indien et le Nègre l'égal du blanc, que les hommes finiront certainement dans un avenir plus ou moins long par être tous de la même couleur, et que les types de l'ancien monde ne vivront plus que dans l'histoire du passé.

Pour ce qui regarde les habitants du tertre de Samatovec ils ne furent ni finnois, ni d'aucune autre race pré-historique: ils ont donc le droit d'être mis au rang des *Primates* (Linné) ou *autochthones européens*.

Ces autochthones, dont la taille très élevée est accusée par les mâchoires et les tibias, qui dans leur partie supérieure, à la hauteur à peine de la ligne poplitée ont jusqu'à 75 millimètres de diamètre n'appartiennent pas évidemment à cette petite race rabougrie qui, généralement bracicéphale, a dû peupler l'Europe centrale.

Les autochthones de Samatovec n'arrivèrent point de l'Asie, mais reçurent les premiers Slaves pour former avec eux un type séparé et distinct des autres types de Paplagoniens, Enétès, Cimmériens, qui tantôt alliés et croisés avec les Scythes tantôt avec les Selves, se répandirent vers l'occident.

C'est à regret que nous abandonnons, faute de données, ce long espace de temps qui va de l'époque des mammouths aux temps des premières migrations de la race indo-caucasienne.

Au moment où nous constatons avec certitude les autochthones, on ne peut plus les accuser d'anthropophagie, car les ossements trouvés ne le prouvent pas suffisamment pour pouvoir, cette fois, se rapporter à l'importante assertion de M^r Vogt sur les autres autochthones de l'Europe. La découverte de l'aiguille nous donne la preuve de la confection d'habits, que ces hommes mirent pour se garantir du froid à moins toutefois qu'ils ne s'habillassent par pudeur; toujours est-il qu'un peuple qui sait tirer parti d'un instrument aussi simple était intelligent et sur la voie du progrès.

Les os brisés s'expliquent par le besoin d'une matière forte et élastique dont l'homme tirait un si grand avantage dans la fabrication de ses outils et de ses armes.

Le sentiment répulsif de la mort ne devait pas effrayer ces enfants de la nature puisqu'ils adoptaient pour leurs usages journaliers ces os qu'ils nettoyaient eux-mêmes ou laissaient dépouiller par les animaux carnassiers.

Et cette hypothèse s'explique en ce qu'on ne

put jusqu'ici trouver de squelette auquel il ne manquât les petits os. Espérons que les découvertes futures nous prouveront le contraire: mais jusqu'ici je ne vois d'admissible que l'opinion que j'avance.

Après avoir émis ces quelques notions sur les autochthones de la Slavonie sans pouvoir néanmoins préciser comment ils apparurent, se développèrent, s'allièrent et se fondirent dans la famille des premiers Slaves, passons à la seconde partie, ou l'époque de la migration et de l'établissement des races caucasiennes dans la Slavonie, et les céramiques trouvées aux environs du tertre de Samatovec nous donneront la clef du développement de cette thèse.

Mais d'abord, nous devons faire remarquer à nos lecteurs cette circonstance importante que les migrations de tous les peuples de l'Orient vers l'Occident de l'Europe, s'effectuèrent entre les Karpathes et le Danube; aussi le point entre la Drave et la Save fut-il moins inquiété par les premières migrations que la Dacie, la Bohême, la Saxe et la Poméranie jusqu'à l'embouchure de l'Elbe.

Céramiques.

Le limon des couches primaires, qui recouvre les fossiles et les ossements des autochthones, ainsi que l'humus qui sert à exhausser le tertre de Samatovec, furent pris à l'entour du tertre même et démontrent que ce monument est l'oeuvre de la main de l'homme, arrangeant à son gré une élévation primitive et naturelle peut-être assez insignifiante.

À l'appui de cette opinion nous ferons observer que les plaines jadis submergées et desséchées à plusieurs reprises se sont visiblement élevées le long de la rive droite de la Drave et pour arriver au niveau du lit sablonneux de la rivière, il faut percer une couche de terre glaise, de limon, de tourbes et d'un terrain composé d'une masse compacte de matières organiques d'une profondeur de 12 à 15 mètres.

Les fossiles des environs du tertre de Samatovec sont à une profondeur comparativement beaucoup moins grande; c'était donc évidemment un îlot qui servit de pied-à-terre aux autochthones

et offrit les mêmes avantages à leurs successeurs slaves.

Nous ne savons rien concernant le moment de la première rencontre des autochtones de Samatovce avec les premières familles de la migration asiatique ou plutôt caucasienne. Nous ne pouvons qu'en marquer les différentes phases par les caractères progressivement plus parfaits des céramiques qui, par leurs formes extérieures, leurs qualités et leur grandeur nous offrent une étude sur l'état de civilisation, les moeurs et les cérémonies des payens slaves.

En déblayant le fossé qui entoure le tertre et lui donne à sa base une forme parallélogrammique, je pus étudier le terrain avec la plus grande attention. Ainsi à une distance de 114 mètres de mes premières fouilles opérées à l'endroit le plus bas du tertre où j'ai découvert l'âge de pierre, je vis une sorte de voûte en terre cuite à demi écroulée, n'ayant au premier abord aucune forme distincte, et composée d'une certaine quantité de morceaux brisés. Tous ces fraguements de brique primitive semblent avoir été fabriqués de la manière la plus simple que la nature offre à l'homme. Ce sont de grands plats que l'action du feu a rendus solides.

Cet ensemble formait la voûte ou le couvercle

dans la planche VI. sont d'une dureté et d'une résistance surprenantes.

L'intérieur du tombeau renferme beaucoup de céramiques, des terrines, des assiettes, des amphores, des urnes et des vases remplis de cendres et de charbon, mais tous très aplatis et se rapprochant, par leur forme, de nos soucoupes. Ils sont ronds et préparés avec une glaise grisâtre très grossière et beaucoup moins dure que les étrusques. Enfin des pierres à moule et des cariatides, mais le tout malheureusement brisé.

Toute la tombe est affaissée dans le limon et dans la terre glaise qui renferme quelques pétrifications pareilles aux stalactites et une infinité de cornes, d'os et d'autres restes aussi plus ou moins pétrifiés.

La profondeur du premier tombeau découvert est de 4 à 5 mètres audessous de la surface du sol. Les autres sont moins enfouis selon l'élévation progressive du tertre. Ils sont tous d'une largeur de $\frac{3}{4}$ de mètre sur $1\frac{1}{2}$ m. de longueur et $2\frac{1}{2}$ de profondeur; tous par conséquent de la même construction, de la même forme et de la même grandeur.

Une remarque particulière que j'ai faite est une sorte de drainage en terre cuite audessous de

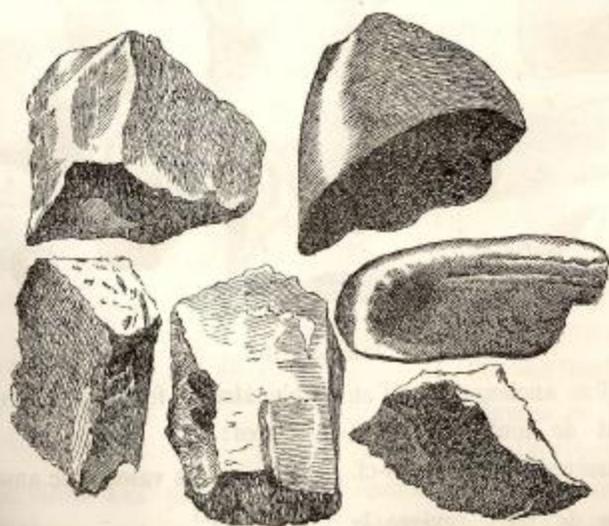


Planche VI.

du tombeau. Il devait avoir une grande solidité car les fraguements dont je reproduis le dessin

chaque tombeau, destiné à le garantir des suites de l'humidité.

Revenons aux fouilles du premier tombeau découvert le 24. Septembre 1869.

Dans ces grandes urnes, dont quelques unes



Planche VII.

ont jusqu'à 50 centimètres de diamètre supérieur et un demi centimètre d'épaisseur il y a, ai-je dit, des cendres: mais je n'ai pu trouver ni armes ni aucun autre objet quel qu'il fût, à part du bois pétrifié et des débris d'os probablement les restes d'une fête d'enterrement.

Les lignes des contours de ces céramiques sont incertaines et le goût grossier de l'ensemble donne l'idée d'une antiquité très profonde quoique déjà postérieure aux autochtones qui ne laissèrent point de preuves de l'usage du feu.

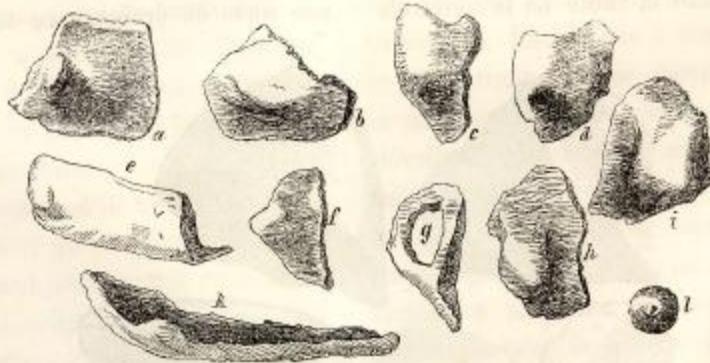


Planche VIII.

Ces poteries sont les plus anciennes que l'on connaisse, et ce sont autant de données pour la distinction des nations qui passèrent par ce pays-ci.

L'idée qu'avait l'homme de faire revivre la mémoire de ses ancêtres par la conservation de leurs cendres, l'intérêt et le soin particulier qu'il prit à cet égard, nous font déjà supposer un cer-

tain degré de perfection morale qui a dû manquer aux autochtones. Donc cette nation a dû quitter aussi l'Asie, mais de bonne heure; car ces produits de poterie sont on ne peut plus primitifs et plus simples.

Les autres débris étant entremêlés et de différents âges, je dus passer à la seconde fouille où la quantité et les différentes formes fixèrent mon attention.

Cette seconde fouille nous présente un tombeau pareil au premier, mais dont la voûte est plus solide, plus étendue et plus massive; on distingue même encore les trous où furent les poutres, et les côtés pleins de bois réduit en une poudre noire et très fine conservent encore les traces de la porte qui fermait l'enceinte.

Audessous nous remarquons encore dans les fondements les tuyaux en terre cuite (planche VIII. e, l) qui servaient à éloigner toute humidité, et cette circonstance dut influencer puissamment sur la conservation des céramiques qui nous livrent les spécimens suivants:

- 1) Des fraguements de vases de la catégorie du premier tombeau; (planche VIII.)
- 2) Des vases en terre cuite rougeâtre et

bleuâtre de forme grossière sans ornements, et entre autres:

- a) des vases avec anses, sans couvercle (planche VIII. g.)
- b) des amphores avec anses
- c) des vaiselles grandes et basses servant à différents usages.

Cette seconde fouille nous offre déjà un progrès et un développement plus marqué dans l'art de la poterie, mais les ornements manquent encore; enfin nulle trace d'inscriptions.

La diversité des proportions et du dessin, ainsi que la composition de la masse, préparée de plusieurs matières, démontrent évidemment que les auteurs de ces produits ont cherché à se perfectionner, ce qui est la preuve d'une prospérité relative.

et le massif, et l'on semble déjà arriver à un certain degré d'élégance.

La quatrième fouille est très intéressante surtout en ce qu'elle porte distinctement le type d'originalité slave.

a) Des vases avec des inscriptions.

b) Des céramiques, urnes, amphores et vases plats, et soucoupes lacrymales.



VASE SLAVE. Planche IX. Vase Gaulois.

A plusieurs débris pareils aux précédents se joignent dans la troisième fouille des restes de céramiques dont les contours sont plus parfaits et où les ornements apparaissent sur les vases en une bordure uniforme à l'ouverture.

a) Des vases très épais, ayant une ressem-

e) Des objets en terre cuite dont la signification et la destinée sont problématiques.

d) Des amphores pareilles à celles qui se trouvent au cabinet géologique de Varsovie, et découvertes dans les provinces situées sur la rive droite de la Vistule.

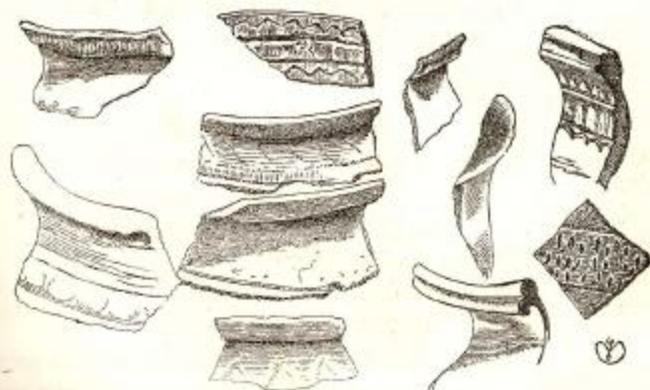


Planche X.

blance très marquée avec les vases de Bibracte (Fouilles de Bibracte, en France, par le V^{te} Abbeville. Illustr. franç. 1869).

b) Des amphores pareilles aux poteries modernes, avec des ornements.

c) Des poteries rouges et rouges et bleues.

Ces restes prouvent la lutte entre le beau



Planche XI.

f) Des lacrymatoires.

Les figures de la planche XI. nous donnent une idée de l'écriture primitive slave; c'était quelque chose de plus simple encore et de plus problématique à déchiffrer que les runes de Gotha expliqués par M^r Wolan de Wolanski, savant archéologue polonais de Bydgoszez (Bromberg), dont nous reproduisons ici en traduction un extrait de

l'allemand pour pouvoir, par cette comparaison, donner à ce sujet, une opinion plus certaine et plus compétente.

Nous donnons (planche IX. a) le dessin et l'explication d'un vase identique à ceux de Gotha, Meiningen, Göttingen et Berlin dont la description est reproduite dans les feuilles du général Minutoli (Nro. 28 et 29—1835).

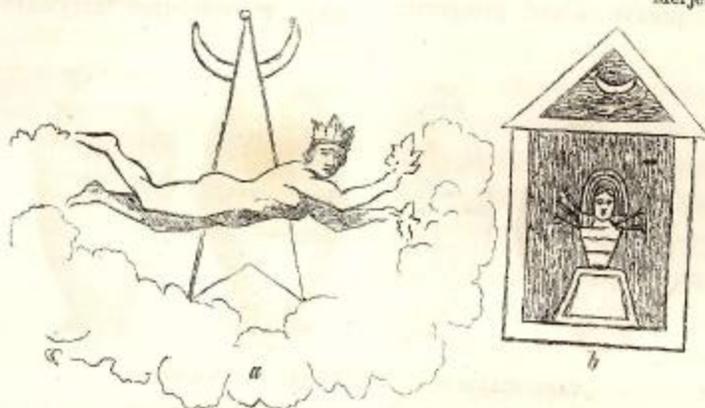


Planche XII.

Ce vase est bien de la même forme que ceux que nous donnons dans la planche X.; seulement les nôtres n'ont pas d'inscriptions. Nous avons néanmoins la certitude que l'intérieur du tertre doit en contenir de complets en ce genre.

Sur un des côtés du vase se trouve la figure planante sur les nuages de la peste ou du principe destructeur (Planche XII. a). Elle est représentée par une vierge dont la tête est en flammes, et qui tient dans les deux mains des feuilles d'une plante vénéneuse dont elle semble répandre l'effet sur le monde. La scène se passe dans la nuit, au clair de lune, coupée au milieu par une pyramide, l'emblème de la mémoire ou de la souvenance. Les proportions de la figure sont très-belles, ce qui conduit à présumer que le goût artistique était déjà développé à cette époque. Le regard de la déesse, ses sourcils froncés, sa bouche menaçante ont quelque chose de terrible et d'implacable.

Cette tradition symbolique, je l'ai retrouvée à plusieurs reprises chez les peuples du Niémen et de la Vistule; je viens de la découvrir dans les légendes de Kologyvar (V. le chap. II.) Si elle a pu survivre dans le souvenir des peuples, rien de plus naturel que de la voir aussi dans les restes plastiques des céramiques et des monuments.

Le complément du dessin est aussi très intéressant.

C'est un temple (planche XII. b) où sur un sarcophage ou tombeau se trouve une tête coiffée à l'égyptienne. Des chaumes brisés et des tiges coupées, emblèmes de la mort, rayonnent des deux côtés.

L'inscription tragico-philosophique est exemplaire et sublime.

M P < ↑ ↗ Λ
m r je t c a
Merjetica

Π Β < Υ Μ Ϛ Ε
p w je y m c e
powjeim cie

∨ ↑ S Π Ψ Δ <
u t s p y d je
utise, pydje

Ϛ > Μ Ϛ Ρ
c i m y r
ci mir

Merjetica (déesse de la mort)

avec son soufle te } calmera,
avec son haleine te } rendra silencieux,
la paix te viendra } assoupirara,

Le manque de la lettre *r* ou *rha* est une preuve de la plus haute antiquité de la langue. De mot *pydje* (te viendra) est écrit sans *r*; jusqu'à présent nous avons toujours vu la lettre *r* dans venir, *priide*, *prijde*.

Dans les écritures slaves, même les plus anciennes, il n'est jamais arrivé qu'il serait écrit, au lieu de *pri*, *pre* = *pi*, *pe*, avec élision de la lettre *r*.

On ne retrouve l'omission de cette lettre *r* que sur l'obélisque slave de Xanthus, le monument le plus ancien que l'on connaisse, qui date d'environ 700 ans avant J.-Ch., du temps de Lyxus Harpagus et du roi phénicien Thobal, fils de Baal, et qui chante en runes hexamétriques slaves d'une grande pureté le massacre

des Lech dans leur ancienne résidence, la vieille Lykia ou Lechia.

Dans ces runes on remarque plusieurs fois l'omission de *r*: par exemple: *Sieba pekrasa* au lieu de *Sieba prekrasa* (*praepulchra*) signifie la plus belle sieba.

La cinquième et dernière fouille fut la plus riche de toutes en fait de poteries, et d'objets de bronze et de fer.

La lettre f. indique sur le plan l'endroit de nos découvertes. C'est le point le plus élevé du tertre, et le tombeau se trouvait à deux pieds seulement de profondeur, ce qui s'explique facilement par suite du dessèchement du terrain; puis les eaux à l'époque des pluies ont dû laver le sommet du monticule et entraîner les terres; enfin en temps sec le vent fit le reste.

une lampe sacrée, soit plutôt une urne ou un lacrymatoire.

Nous devons faire observer à nos lecteurs que ces dernières poteries sont faites d'une très belle masse noire qui, dans certains spécimens a conservée tout l'éclat du lustre qu'elle devait avoir au moment de l'achèvement de l'objet par le fabricant.

Les fouilles suivantes mirent à jour des céramiques slaves et romaines, semblables à celles de la planche X. En ce qui concerne ces dernières, je n'envisage comme romaines que celles que j'ai trouvées en dehors des tombeaux vu que ces tombeaux sont slaves et selon toute probabilité de la dernière époque de l'occupation du tertre.

Ces sépultures ensevelies audessous de la terre n'eurent aucunement à souffrir des envahisseurs

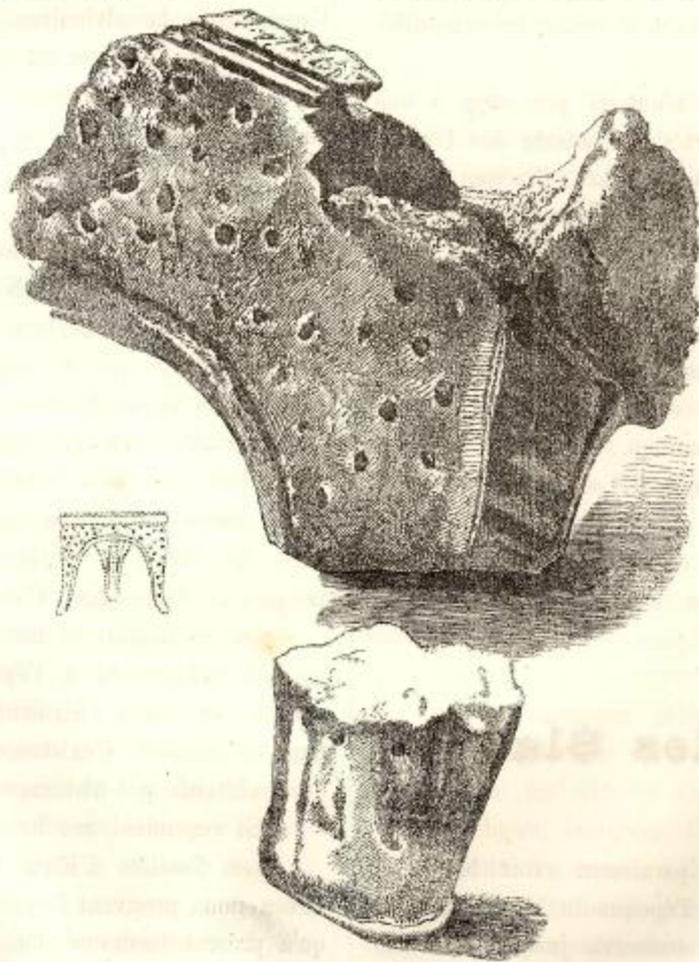


Planche XIII.

La planche XIII. représente une cariatide, reste d'un trépid sur lequel devait reposer soit

successifs qui ne devaient guère se soucier de ce qui concernait l'intérieur du tertre.

Dans ces céramiques nous reconnaissons sans peine l'art étrusque. Mais de qui les Slaves apprirent-ils cet art? Assurément pas des Romains, puisque l'époque de l'existence même des Slaves est trop antérieure à la fondation de Rome pour pouvoir supposer alors des relations entre ces deux peuples. Ils en sont donc redevables aux Grecs. Et en effet, la mythologie grecque, parlant des relations des Slaves avec cette nation à une vingtaine de siècles avant l'ère chrétienne leur prête l'art de faire des vases analogues à ceux de nos tertres.

Les étrusques, chez les Romains, eurent des noms qui prouvaient leurs destinations. Ainsi *vasa votiva* servait aux cérémonies des prêtres, *vasa fune- raria* était remplie de cendres. Ce sont ceux que nous avons constatés. À ces derniers appartiennent les lacrymatoires et les amphores qui renfermaient les huiles servant à brûler les dépouilles mortelles des défunts.

Mais les Romains n'ont-ils pas reçu à une époque très-éloignée l'art de la poterie des Grecs? Et malgré qu'on nomme cet art *étrusque* il est prouvé qu'il fut grec ancien et florissait depuis plus de 2000 ans dans les *villes libres* de l'Italie méridionale, qu'on a nommée la Grande Grèce; ces céramiques furent façonnées par les mains artistiques d'après les modèles grecs; aussi est-il bien plus juste de donner à cet art de poterie le nom de *campanaises* ou *nolanaises*. C'est l'opinion aussi d'auteurs tels que Fischbein, d'Haucarville, Winckelmann, Hamilton.

Sous l'auspice de tels noms, nous pouvons avec confiance résoudre cette question dans le même sens.

Origine des Slaves.

Les autochtones paraissent avoir habité la Slavonie depuis l'époque du Mammouth, et cette famille se conserva jusqu'à l'arrivée des premiers Slaves qui les remplacèrent, mais à un moment qui se perd encore dans les ténèbres de l'antiquité, puisqu'on découvre des traces de leur

passage dans les débris de certaines antiquités qui leur ont survécu et dont les caractères semblent antérieurs à l'époque de bronze, considérée comme le commencement du mouvement de ce peuple vers le Nord.

Les rapports du Sanscrit avec la langue primitive slave et la conservation de leur type d'originalité les rangent dans la seconde catégorie des peuples européens. On ne saurait admettre que les Germains les aient précédés dans ce pays; car il faudrait alors supposer à ceux-ci une culture supérieure à celle des Slaves, ce qui serait contradictoire avec l'histoire et les monuments qui nous sont restés.

Les Germains étaient encore un peuple sauvage et sans développement intellectuel, quand les Slaves introduisirent de l'Asie dans ces contrées l'agriculture, la sylviculture, l'élevage des bestiaux et les premiers éléments du commerce.

Une autre preuve de la priorité des Slaves sur les Germains peut se tirer des tertres même antérieurs à l'époque des *Mann's* ou *Allomans*, *German's*, *Normann's*.

Ces tertres sont pareils à ceux de l'Est, des bords de la Vistule, du Niémen, mais ils durent être construits avant ces derniers par la raison toute naturelle que les migrations eurent lieu du levant vers le couchant, du Midi vers le Nord.

Certains auteurs supposent que les Slaves descendent des races tudesques; mais les opinions sont contradictoires à ce sujet. D'après eux les pays hors des Balkans devaient donc avoir été jadis peuplés de Germains? C'est simplement illogique.

On ne saurait se fier beaucoup aux rapports sur les déluges ni à l'époque où ces révolutions eurent lieu; aussi l'historien est-il embarrassé pour fixer les moments d'existence plus ou moins ancienne des habitants pré-historiques.

Et cependant ces habitants ont existé.

Les fossiles d'Eiries découverts par le prof. Broca nous prouvent l'existence d'autochtones jusqu'à présent inconnus. On doit espérer que les recherches et les découvertes nous donneront par la suite quelques nouvelles données de plus sous ce rapport. Nous voyons dans l'âge de pierre des traces

incontestables de l'existence des peuples autochtones; mais les relations bibliques ne nous renseignent que sur l'âge de bronze. Qu'est donc devenu l'homme de l'âge de pierre? Aurait-il disparu complètement de l'Europe? Non, puisque nous avons encore des types anté-diluviens dans les races finnoise, chinoise etc, et nous reconnaissons encore dans certains peuples d'aujourd'hui des prototypes qui trahissent visiblement l'un des genres caractéristiques qui ont présidés aux croisements des races.

Sans pouvoir préciser le moment de la disparition des autochtones de la Slavonie et l'apparition des premiers Slaves, nous pouvons admettre que ce pays fut d'abord peuplé par des tribus de Paphlagoniens, qui chassèrent les Cimmériens vers le Nord, à celles-ci vinrent se mêler les Scythes ou Scolothés, mais qui ne firent que passer par le pays; après eux vinrent les Sarmates ou Sauromates; ces deux peuples, les Cimmériens, qui fondèrent les races celtiques et les Paphlagoniens, furent donc les pères des Slaves.

Mais des Paphlagoniens descendent aussi les Illyriens; donc ces derniers ont la même origine que les Slaves et leur fusion avec les Croates ou Chorvates au 6^{ème} siècle de l'ère chrétienne est un fait très naturel, tel qu'on en rencontre beaucoup dans l'histoire.

Malgré l'invasion de la Grèce par les Galles, leur point de résidence permanente resta toujours entre les Alpes Rhétiques et Noriques, l'Issonzo (Sonzo) et les Appennins, et vers les bords du Rhône et du Rhin.

Ainsi les Gèthes, les Goths et d'autres peuples passaient et repassaient dans ces contrées, mais les Huns seuls et les Romains y laissèrent des traces de leur séjour, les premiers par leurs destructions et leurs ravages, les Romains par des monuments, des canaux, des fortifications et tous les travaux d'utilité qui faisaient la gloire de leur nom et de leur nation.

Les recherches de l'origine des races et des peuples s'échelonnent jusqu'aux migrations primitives qui ont divisé la grande famille de l'humanité, fondée par les petits-fils de Noé qui formè-

rent des familles, des groupes et des tribus. Telle fut l'origine des races qui peuplèrent le monde entier désigné comme l'habitation et le patrimoine de l'homme.

En étudiant les traditions, et spécialement celles des familles qui prirent possession de l'Europe des rivages de l'Euxin et de l'Archipel Hellénique jusqu'à l'Atlantique et des colonnes d'Hercule aux mers glaciales, on voit que toutes remontent à un berceau commun et primitif, vers le levant, aux hauteurs que l'éthnographie des nations place en Asie autour du mont Ararat et des chaînes du Caucase.

Ce que Moïse enseigne dans son livre semble jusqu'à un certain point confirmé par les traditions des peuples les plus anciens et par la science de nos temps. Les publications de Ritter, le chef-d'oeuvre de ce géographe irréfutable, et celles de l'immortel Goerres, admettent le fait de la contraction des familles primitives dans les montagnes du Caucase, avant leur dispersément par tout le globe. C'est de ces hauteurs qu'ils descendirent les uns après les autres, s'étendant dans toutes les directions, comme un torrent qui tombe des montagnes pour couvrir et fructifier les plaines.

Aujourd'hui même on retrouve encore au Caucase et en Arménie les noms des protoplastes, pour la plupart de la famille de Japhet.

Si l'on vient à systématiser et à coordonner les recherches dans ces régions éloignées destinées à quelques familles comme leur patrie particulière et définitive, on voit les tribus quitter le Caucase dans toutes les directions. Une partie de ces émigrés dut s'arrêter sans doute sur les bords de la mer Noire.

Après ce premier pèlerinage il faut bien reconnaître l'importance de la migration des Eniochi, Enètes, que les auteurs classiques font remonter à la plus haute antiquité. Ces Enètes ou Venètes parcoururent lentement l'Europe s'arrêtant dans différents endroits qu'ils peuplèrent et d'où ils envoyèrent des colonies dans toutes les directions.

La Paphlagonie semble avoir été un de leurs séjours les prolongés. Les témoignages des anciens sont très explicites à ce sujet.

Le père de l'histoire, dont l'autorité fut reniée un moment par le scepticisme du siècle dernier, Hérodote, parlant des Enètes italiens (Venètes) nous dit qu'ils arrivèrent de l'Asie. Dans son livre Terpsichore, il dit :

„Enetos qui sunt in Adria — se colonos Medorum dicere — qui quo pacto coloni Medorum fuerint ejusdem non quo cogitare, sed fiat quod libet in longo tempore.“

Flavius Josephus, dans ses Antiquités, mentionne les Enètes comme les plus anciens habitants indigènes de la Paphlagonie; d'après cette assertion positive, les Enètes étaient aussi anciennement nommés Riphatos, ou les descendants de Riphat que l'Écriture sainte dit être le fils de Gomer.

Le témoignage d'Homère vient de même à l'appui de ce que j'avance.

„Paphlagonorum hanc ibant, ductore Pylomene, turmae
Ex Henetis mulas quae terra enutit agrestas.“

Se reposant sur ce témoignage du poète, Strabon assure que ce furent les Enètes qui gardèrent et passèrent à la postérité l'art d'élever les meilleurs chevaux et celui de procréer les mulets.

„Etiam apud Graecos pullorum Venetorum fama innotuerit, idque genus longo tempore in praetio fuerint.“ Dans un autre endroit: „Veneti imitatione priscorum qui procreandis mulis equos alebant.“ Strabon rassemble toutes les traditions sur le séjour des Enètes en Paphlagonie, quoique de son temps il ne fût plus question d'eux. Il essaye de justifier cette anomalie apparente. „Primarum Paphlagoniam gentem fuisse Enetos, e qua fuerit Pylomenes, quem et plurimi ad bellum fuerunt secuti, qui eversa Troja, amisso duce in Thraciam, abierint vagantique deinde in Venetiam parverint, sunt qui Antenorum et filios ejus socios ejus protectionis fuisse perhibent, et ad intimum Adriae sinus recessum consedisse.“ Plus loin: „Alii Venetorum Paphlagonum quosdam e bello Trojano cum Antenore eo locorum evasisse tradunt — Probabile est, ergo hac de causa Enetos defecisse ut in Paphlagonia nulli repariantur.“

Toujours est-il que ces Enètes furent une race

d'éleveurs de chevaux et par conséquent une race de cavaliers.

Près d'eux, au Sud de la mer Noire, les anciennes traditions font tourner notre attention vers les *Amazones*.

Les moeurs des Amazones, leur genre de vie belliqueux, leur animosité contre les hommes, l'habitude qu'elles avaient prise de se faire mutiler un des seins pour pouvoir mieux se servir de l'arc, tous ces détails sont généralement connus.

Mais le but de nos recherches étant d'assurer autant que possible leur origine, de découvrir avec quelles races elles furent apparentées et de démontrer leur intime relation avec l'origine des Slaves, je ne puis m'empêcher de donner sur elles quelques explications détaillées. Leur nom d'ailleurs est passé en proverbe dans le monde entier, et leur histoire offrira, je l'espère, quelque intérêt à mes lecteurs.

Les Amazones ne restèrent pas étrangères à la grande lutte des Enètes dont le résultat, dans la période suivante, fut la division de ce peuple en Européens et en Asiates. Observons en passant que le nom d'Asie fut vicieusement appliqué à cette contrée du temps du siège de Troie.

Strabon, dont l'autorité dans ces matières, est la plus décisive parmi les historiens du monde classique parle de l'Asie dans les termes suivants :

„Neque Europam neque Asiam nominabant Homero vivente, nec dum divisus erat in tres continentes orbis terrarum, continentibus reliquis non dum divisus, ne Tanaidis quidem opus habuit mentione.“

Les Amazones concoururent à la défense de Troie. Homère les énumère avec les autres nations rassemblées dans la ville aux cent portes. Leur reine, Penthesilea y combattait, et elle dut probablement suivre Pylomenes et ses Paphlagoniens.

Le vers :

„Divi in locis monumentum nempe Myrinae“, est une allusion aux Amazones. Myrina fut aussi une de leurs reines et fonda une ville de son nom en Eolie.

La région des Amazones située au Sud du Pont-Euxin, était contigue à l'ouest à la Paphlagonie

et à la très ancienne contrée de Polyménie, où, dans la dernière période, Pompée créa la ville de Pompyopolis, qui ne survécut que peu de temps à son fondateur. Ainsi, de ce côté, leurs voisins étaient les Enioches, Enètes, Vénètes séparés des Amazones par la rivière Halys. Leur pays, à elles, était compris dans l'ancienne Pharonée, entre les rivières du Lycus au Sud, de l'Iris et du Thermodon, et les plaines de Themiscyre avec les monts chaldéens et des Amazones pour frontières à l'Est.

Apollonius, le commentateur de l'Argonautica, raconte que les Amazones bâtirent et habitèrent trois villes situées sur les bords du Thermodon, dans le voisinage des champs de Doias et des épaisses forêts ackmoniennes. Une de ces villes fut Lycastia, sur les bords de Lycastos ou Lycos, Lych (la racine originaire du nom de Lech;) la seconde était Themiscyra, près des bouches de la rivière Thermodon; la troisième enfin Chalybdia, près du mont Hénétos, habitée par la suite par les Alybes, nommés aussi quelquefois Chalybiens, qui au lieu d'argent possédèrent le fer. Cette ville, Chalybia, est la même que Alobe, Alopa, ou Aloa, nommée dans la fable la ville argentée, et qui fut ensuite transformée en une ville de fer ou château-fort.

Ainsi les Amazones de cette contrée se divisaient en trois branches: l'une, dont nous venons de parler, près du Thermodon, l'autre touchant à la contrée nommée depuis Kuldîr, et voisine des Chaldéens avec qui ces femmes eurent des entrevues périodiques par rapport à la multiplication. Enfin, la troisième branche s'étendait au couchant le long des bords de Lychus et avoisinait la Paphlagonie.

Cette région était habitée par les Amazones dans une antiquité tellement éloignée, que toutes les lumières de l'histoire ne suffisent pas à dissiper les ténèbres qui couvrent l'époque de leur établissement. Le souvenir de leur reine Antiope se trouve aussi relaté dans les guerres des Héraclides, qui firent périr cette femme guerroyante dont les exploits sont chantés par le grand poète du monde mythologique.

Mais la fable de l'existence des Amazones dans la nuit des temps ne fut pas bornée à cette seule région.

L'antiquité nous parle d'elles aussi dans d'autres contrées, ainsi près du Tanaïs et dans la brûlante Lybie. Il est difficile, je dirai même impossible, de préciser la période et les causes qui déterminèrent l'irruption des Amazones dans ces pays, ainsi que leur développement et leur extension dans l'Asie-Mineure.

Diodore de Sicile croit que les Amazones de l'Asie-Mineure ne sont qu'une des colonnes de celles de Themiscyre auxquelles, d'après la description qu'il en donne, elles ressemblent sous tous les rapports.

Au moment où l'intelligence commença à se développer au moyen-âge, Orosius d'origine gotho-espagnole, le pupille et l'ami de St. Augustin, un des pères de l'Eglise et le créateur de la *Philosophie de l'histoire* fondée sur l'intervention de la Providence dans les affaires humaines, essaya de systématiser les différentes traditions concernant les Amazones. Il entreprit d'établir entre elles une chaîne de filiation et une succession dynastique continue. Mais il confondit toutes les légendes et intervertit les lieux. Les plaçant toutes dans un seul et même moule, il fit des Amazones les descendantes d'une famille scythe, qui se dirigeant vers le Nord, arriva près du Thermodon, guidée par Plyros et Scolophytos.

Les Amazones, qui quittèrent l'Asie furent donc confondues par Orosius et ses disciples avec celles de Themiscyre et l'époque de leur départ d'Orient appartient encore à la période qu'Hérodote appelle un écho de moments depuis longtemps écoulés, où les Cimmériens du Pontus, chassés par les Scythes de leurs domiciles et fuyant devant eux, arrivèrent en Médie et en Asie Mineure.

Les Amazones s'unirent probablement par la suite aux Cimmériens, leurs voisins. Elles parcoururent avec eux et d'autres races le Sud de la mer Noire et durent à ces peuples la continuité de leur existence.

Les Cimmériens de leur côté se mêlèrent aux Enioches-Riphatides, et les Amazones du Nord à celles de Themiscyre, comme le prouvent les noms de différentes villes et de certaines rivières. Car en général, les montagnes, les fleuves, les vallées

servent de points d'appui à l'historien par l'origine de leurs noms; et c'est ainsi que les Amazones par les villes qu'elles fondèrent, donnent des preuves incontestables de leurs invasions: ainsi Maza, Mazec en Bithinie, Cyme, nommé aussi Amazonium et Myrine en Eolie, Myralée, Pygelle et tant d'autres dont Ephèse, brûlée par les Cimmériens et les Amazones, semble avoir été le centre.

Enfin celles qui s'unirent aux Scythes et auxquelles Hérodote attribue la défaite de Cyrus, vécurent au Nord du Caucase, dans le pays entre l'ancien Tanais et le Rha, Araxes ou Volga. Au Sud de cette région des Amazones coulait la rivière Imytyus; elles poussèrent vers le Nord jusqu'à la région où Appianus et Ptolémée placent la *Mithridatica regio*. À l'Occident le pays était fermé par une chaîne de montagnes assez élevées que les anciens nommèrent Hypiennes (chevalines) et plus tard *Gordiennes* ainsi que par les monts Riphéens.

Ces Amazones descendaient de la même souche que celles de Themiscyra.

Le Pentateuque donne à Noé trois fils, et l'éthnographie de quelques races semble coïncider avec la tradition. Il fut très facile aux descendants de Riphath, fils de Gomer et petit-fils de Japhet, de se séparer en trois branches primitives. En parlant des Enètes nous avons dit qu'une de ces branches, sortie des montagnes, se dirigea vers le Sud; une autre branche dut choisir les pentes du Nord: de cette dernière descendent les Cimmériens du Pontus. De même aussi les Amazones du Tanais appartiennent à la branche du Nord des enfants de Riphath.

Se reposant sur l'autorité d'Hérodote, beaucoup d'auteurs considèrent les Amazones comme les *mères des Sarmates*.

La tradition nous apprend que le jeune fils d'un roi Scythe séduisit par surprise une Amazone, fit la conquête de leur reine, et fut imité et suivi par plusieurs de ses jeunes compagnons; et ce fut là l'origine des Sarmates. L'existence des Sarmates est constatée dans le premier siècle de l'ère chrétienne; leur origine demande néanmoins à être mise en évidence sans avoir recours aux

mythes de la plus haute antiquité. Ils parurent en inconnus en Europe et disparurent de même au cinquième ou sixième siècle sans laisser de postérité historique.

L'histoire mentionne pour la première fois les Sarmates à l'occident des monts Hippiens qui formèrent les frontières des Amazones. Ainsi l'apparition des Sarmates, de beaucoup postérieure à la disparition des Amazones, dut avoir eu lieu dans le voisinage du pays occupé par ces femmes. Ces deux circonstances prises ensemble, forment la source de l'origine fabuleuse dont ils descendent. Mais les écrivains des temps de l'empire romain, en parlant des Sarmates, donnent des descriptions de leurs usages et parlent spécialement des mœurs de leurs femmes qui ont une ressemblance frappante avec le genre de vie des Amazones.

Nicolaus Damascenus, l'ami du roi Hérode, dit des Sarmates: „Uxoribus in omnibus obtemperant tanquam dominabus (*δεσποναίς*): regina dominante. — Virginæ non prius nuptias concedunt quam hostem aliquem interfecerit.“

Voilà tout ce que l'histoire dit de l'origine de ce peuple.

L'attestation de Strabon qui raconte la disparition des Enètes de l'Asie-Mineure, après la guerre de Troie, mérite aussi d'être remarquée. Goerres, un des hommes les plus érudits de notre siècle († 1855) fait coïncider la disparition des Amazones d'Asie avec celle des Enètes.

Ces derniers s'en vinrent chercher un établissement définitif dans un autre pays. Leur séjour en Asie semble n'avoir été qu'un relai prolongé dans le cours de leurs migrations primitives, imitant en cela l'oiseau de passage, qui ne construit son nid qu'après avoir atteint la région où la nature lui est propre. De même les Enètes continuèrent leur course jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le pays où par les décrets de la Providence ils ont fini par s'établir pour toujours.

Il se montrent donc en Europe, en Italie suivant les auteurs classiques. Nous avons vu l'opinion de Strabon, mais il n'est pas le seul à prouver ce fait. Dans les fragments de Caton on trouve, — „Venetis cunctis origo Phaetontea est.“

Polibe dit : „Loca vero mari Adriatico vicina antiquum ex Paphlagonie genus colit. Hi Veneti appellati.“ Pline, aussi bien que Ptolomée, en comptant les anciennes nations et celles qui lui furent contemporaines, prouve l'origine des Paphlagoniens, des Enètes ou Vénètes. Tite-Live commence son livre en parlant des peuples prédécesseurs des Romains dans le pays de *Italia*: „Antenorum cum multitudine Henetum qui seditione a Paphlagonia pulisivenisse in intimum maris Adriatici sinum.

Avant cette colonisation dans la contrée des Italiotes, cette branche des Enètes continua ses migrations par la Thrace et le Hyemus, vers leur habitation définitive. C'était au sud-ouest de l'Europe, sur les rives du Danube et des deux côtés des Karpathes. De là ils s'étendirent le long de l'Elbe jusqu'à la Baltique, et vers le couchant probablement en Vendélicie. Dans les derniers siècles de l'empire romain, les Enètes ou Vénètes, alors unis avec d'autres branches de la même origine, firent leur entrée dans l'histoire, portant le nom général de la race entière. Pline, Ptolomée, Amm. Marcellinus et d'autres, indiquent et désignent comme séjour des différentes tribus de la branche des Enètes les pays depuis *l'Illyrie* jusqu'à la Baltique. Toutes ces tribus prirent et conservèrent définitivement le nom de *Slaves*. Après la chute de l'empire romain, et quand se fut éteint le monde classique et ses écrivains, les chroniqueurs appartenant aux premiers siècles du moyen-âge, les historiographes bysantins, enfin les érudits du quinzième et seizième siècle, reconnaissent les Enètes et Vénètes comme étant des Slaves.

L'évêque Jornandès un historien Goth, parlant des habitants du nord-ouest de l'Europe, les nomme Vinidi-Veneti. „Ab una stirpe exorti tria nunc nomina reddidere; id est: Veneti-Antes-Slavi.“ Procope Constantin Porphyrogène et d'autres, constatent le même fait.

De toutes ces assertions il faut donc conclure que les habitants des rives de l'Elbe sont les descendants des anciens Enètes ou Vénètes, et qu'ils appartiennent à la race slave. Il est donc indiscutable que les Enètes et les autres tribus

de la même branche dont parlent Pline et Ptolémée, sont les Slaves du cinquième et sixième siècle.

Ils furent reconnus comme tels par des écrivains des époques suivantes, ainsi par Roger Bacon, le géant de l'intelligence du moyen-âge, par la chronique de Helmodius et enfin par Philippe Melancthon, qui dit: „Nam Heneti gens Asiatica, lingua, moribus, et vitæ institutis different a Sarmatis, id est a Tataris. Ergo Germanos Heneti proximi viverunt, quanquam nunc Heneti utramque ripam Vistulae tenent, sed passim in ultimis finibus Germanis fuisse admixtos Henetos apparet appellationibus.“

Quand ces différentes familles des Enètes prirent leurs dénominations des termes et des qualifications classiques, mais toujours avec la même racine, on commence à découvrir des noms slaves dans les endroits même où les nations de Pline et de Ptolémée ont eues leur séjour. Ainsi le nom de Tschechia (Bohême). Aussitôt que les Tschechs eurent pris racine dans ce pays, on voit apparaître parmi eux les Amazones avec leur caractère distinctif, comme le prouvent les légendes tscheches, qui leur conservent toutes les extravagances des violentes passions dont elles étaient douées dans l'antiquité.

De tous les descendants de Japhet, et de toutes les nations qui sortirent du Caucase et de l'Arménie pour peupler l'Europe depuis l'Hellespont jusqu'à Gadès (Cadix) et jusqu'aux contrées des Bretons celtiques, on ne retrouve que chez les Tschechs dans l'Est de l'Europe l'existence mythique des Amazones.

Les légendes de ce peuple, conservées verbalement par les historiens nationaux nous apprennent que Wlasta, selon les uns la fille du prince Crac, Cracus, d'après d'autres la pupille de la reine Libusse, qui épousa un laboureur nommé Premysl (intelligence) se mit elle-même à la tête des femmes et fonda un état d'Amazones. Wlasta, wlast, signifie le pouvoir; elle érigea une ville, ou peut-être un château, dont le nom était Devium, Devia, Devicograd. (Deva,—Devica,—Дева, une vierge,— fille; grad, градъ, ville,—château, château—fort

castellum.) Cette femme fit la guerre aux hommes tuant les enfants mâles et mutilant un sein aux petites filles.

Plusieurs auteurs veulent reconnaître dans cette description les Amazones mythologiques de l'antiquité.

Dans les légendes de l'enfance de la Pologne on retrouve de même le gouvernement d'une femme. Ce fut Wanda, qui succéda à son père Cracus, le fondateur de la ville de Cracovie.

Cette légende passa très probablement en Pologne de la Tschechie avec le dominateur Cracus.

Et ne serait-ce peut-être pas aux Amazones que beaucoup de femmes polonaises d'aujourd'hui sont encore redevables de ce sang vif et fier qui coule dans leurs veines et qui les distingue des autres nations ?

Nous avons dit déjà qu'une des branches des descendants de Riphath fils de Gomer, se dirigea vers le Nord. Cherchant leur patrie prédestinée, ils errèrent le long des fleuves et des montagnes. Ils suivirent le courant de l'ancienne rivière Nardanus ou Hypanis, aujourd'hui Kuban, traversèrent la Méotie, s'étendirent entre le Borysthène, le Dnieper, et le Tana ou Don, laissant sur leur passage des colonies et des tribus. Puis descendant le bassin du Borysthène, ils entrèrent dans celui de la Dwina, aux environs du lac Ilmen et des sources du Rha ou Volga.

Les montagnes nommées Woldaj, généralement classées par l'antiquité parmi les montagnes Riphéennes, semblent avoir été le terme des pérégrinations de ces peuples. Il prirent possession de cette contrée comme de leur patrie définitive. Ils s'y fixèrent avec leurs troupeaux saints et y firent revivre leurs mystères traditionnels et religieux. C'est dans ce pays que l'antiquité place le Hyperboréen mythique, si estimé d'Hérodote et de tous les classiques, de Pline, Pausanias, Apollonius, Pomponius et d'autres.

Ammianus Marcellinus les nomme Arymphaenos, dénomination qu'acceptèrent les historiens suivants comme Roger Bacon, le vieux géographe anonyme de Ravenne, dans ses heures ethnographiques, et plus tard Martinus Zellerius et d'autres géographes du quinzième et seizième siècle.

La tradition des Amazones dans cette nouvelle patrie des Riphathides donne plus d'étoffe encore aux légendes. Sur les hauteurs du Woldaj et autour du lac Ilmen les femmes s'opposèrent aux hommes, fondèrent et gouvernèrent des villes. Là fut placée la *terra feminarum* des chroniqueurs du Nord au dixième et onzième siècle. D'après une de ces légendes, l'ancienne ville de Novgorod (nouvelle-ville) près du lac Ilmen, qui dans les premiers temps de la chrétienté devait ressembler à un Paris du Nord avec des institutions républicaines, fut fondée par des femmes au retour d'une expédition belliqueuse sur les rives du Danube.

Le chroniqueur Adamus Bremensis raconte ce qui suit, au sujet de cette terra feminarum, (le pays féminin): „Circa littora maris Balthici ferunt esse Amazones quod nunc terra feminarum dicitur Sunt etiam qui referrunt impregnari a preteruentibus negotiaribus vel ab eis quos inter se habent captivos generant Cynocephalos qui caput in pectore habentes in Russia saepe videantur captivos.“ Dans un autre endroit il dit: „Filius regis (Danois ou Normans) nomine Amund a patre missus ut dilaterat imperium quum in patriam feminarum venisset quos nos Amazones vocamus, veneno quod ille fontibus immiscerunt tum ipse quam ejus exercitus perire.“

Ici s'arrête dans les légendes et les souvenirs l'histoire fabuleuse des Amazones en Europe. Plusieurs siècles plus tard un des chefs espagnols de l'Amérique du Sud dit avoir trouvé, en remontant le cours d'un des grands fleuves du Nouveau-Monde, une population de femmes armées qui firent à ses troupes une résistance pleine de désespoir. Cette circonstance lui fit donner leur nom au fleuve.

Mais aucun de ses successeurs n'a confirmé ce fait si remarquable et qui se passait à une époque aussi rapprochée et sur laquelle nous possédons les plus minutieux détails.

On a donc le droit de douter de la réalité des Amazones nouvellement découvertes; c'étaient probablement des femmes armées qui, en l'absence de leurs maris, défendirent leurs foyers contre

l'invasion espagnole. Dans un pays où l'imagination exaltée de ces conquérants croyait voir à chaque pas des choses extraordinaires, le fait le plus simple prenait les proportions du merveilleux. Il en aura été de même de ces Amazones.

Que le chef espagnol ait donné ce nom à ces femmes guerrières on pourrait à la rigueur l'expliquer, car il est probable qu'à cette époque de même qu'aujourd'hui, les femmes qui s'adonnaient aux exercices corporels habituels aux hommes, étaient nommées des Amazones. Il est vrai qu'à ce titre on trouverait partout des Amazones.

Les femmes carthagoises, celles de Saguntum, les montagnardes des cantons primitifs de la Suisse, combattant sur les bords du lac Luzerne contre l'invasion des Francs commandés par Brune, et celles de Saragosse, aussi bien que les femmes grecques mériteraient le nom d'Amazones.

Toutefois ces femmes armées, versant leur sang et bravant la mort pour leurs intérêts les plus sacrés ne sont pas des Amazones dans le jugement historique du monde.

Ainsi en résumé, les Amazones n'ont pas formé dans l'antiquité une race distincte; bien au contraire, elles ont dû subir beaucoup de changements et eurent des dénominations différentes selon les branches auxquelles elles s'attachèrent.

Toute probabilité porte à croire que ces branches descendaient de Riphath par Gomer petit-fils de Japhet et si les assertions historiques de la Genèse sont admissibles, ce furent les ancêtres des Slaves. On ne saurait donc nier la parenté intime des Amazones et des Slaves par les liens du sang, ce qui est spécialement prouvé par leur apparition dans les légendes des habitants slaves de l'Elbe de même que des récifs occidentaux de la Baltique.

Observations sur l'histoire

des Slaves par rapport à la Croatie, Slavonie, Dalmatie et aux Confins-Militaires.

Si nous arrêtons nos regards sur la carte géographique du globe, nous sommes frappés de l'étendue qu'occupent les races et les nations slaves, qui s'étendent depuis le pas de Behring jusqu'à Tornéo, du Japon et de la Chine, en touchant aux Indes et à l'Asie-Mineure jusqu'à la Péninsule Hellénique et à la Baltique, enfin des bouches de l'Elbe jusqu'aux frontières de l'Etat Vénitien.

Cette étendue peuplée de plus de 150 millions d'habitants et qui couvre la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, nous offre un tableau imposant et trop significatif pour l'avenir de l'humanité pour ne pas le considérer avec la plus vive attention.

La plus grande partie de ce peuple slave, environ 90 millions d'âmes, est indépendante et forte sous le nom glorieux de Russie, le reste du peuple slave gémit sous le terrorisme raffiné de la germanisation et du sauvage despotisme des Turcs.

Mais comme la nature n'a donnée à tout ce grand corps qu'une âme, un cœur et un caractère, la position de la partie opprimée de ce peuple doit nécessairement être et sera changée dans un avenir plus ou moins prochain.

La tendance vers la liberté, vers l'indépendance, n'est-elle pas le droit le plus légal de l'homme?

Les Slaves indépendants ou Russes accomplissent la plus belle œuvre de l'humanité en abolissant l'esclavage et portant la civilisation dans les régions des Tamerlan et des Ghengiskan. Ainsi, grâce encore aux Slaves, l'Europe peut se dire aujourd'hui radicalement sauvée de toute invasion mongole.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de nous approfondir sur la Russie que nous con-

naïssons tous, surtout par les progrès immenses de ces derniers temps, dont les résultats furent l'émanicipation des serfs, la modération de la noblesse, et le développement de l'éducation nationale et populaire, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce.

Le gouvernement applique les lois avec rigueur et cependant avec toute son énergie mais juste sévérité le chef suprême de l'Etat est le père adoré de son peuple. On peut et avec raison, appliquer à la Russie, cette parole d'Homère :

Heureux le peuple qui ne connaît qu'un maître !

Parlons des Slaves opprimés du Nord qui se divisaient en Poméranien, Prusi ou Borussi, Cassoubes, Hallotes, Polonais, Silésiens, Carons, Lettons et Lithuaniens, et de l'influence que la pression de la cour de Rome exerça sur ces nations.

Le christianisme produisit dans la Prusse des résultats tout différents de ceux qui ont marqué l'établissement de la foi chez les autres peuples. Au lieu de modifier seulement les idées prééxistantes et de perfectionner en les laissant subsister, les institutions et les usages compatibles avec les principes nouveaux, il a fait disparaître tous les caractères distinctifs du peuple prussien dont la langue même finit par périr.

Les Grecs et les Romains n'avaient que des idées fort vagues touchant les côtes de la Baltique. Il n'est même pas démontré avec certitude que les hardis navigateurs de la Phénicie et de la cité de Massalie (Marseille) aient pénétré dans cette mer pour y chercher l'ambre jaune plus précieux que l'or. Il paraît cependant qu'environ 326 ans av. J.-Ch. le Massaliote Pytheas poussa jusqu'à la côte prussienne qu'il dit habitée par quelques tribus guthones, dans le voisinage de la Sambie, le véritable pays des indigènes et de l'île d'Abatus, que Diodore de Sicile nomme Basileia, et d'autres Raunonia ou Osiericta, ou le Rikaito-Romou, sanctuaire impénétrable aux étrangers.

Les aborigènes de ces pays étaient les Slaves Sudènes et Stavanes, les Vénèdes, les Igyllions et même les Actiens ou Esthoviens, bien que ces derniers fussent finnois.

Les Germains, comme nous le voyons dans la suite de l'histoire, ne furent que des envahisseurs chassés à plusieurs reprises.

Le terrible Hermanric, à la tête de ses hordes de Goths ravagea et subjugea un moment la Prusse; mais l'invasion des Huns mit fin à son empire et la Prusse se trouva délivrée de ses lois.

Au milieu du 6^{ème} siècle l'arrivée des Lechs ou Polaniens, des Masiviens, des Poméranien, des Wiltzes ou Lusitzes et d'autres peuples slaves venus des bords du Danube, donna à ce pays un caractère plus nettement dessiné.

Parmi les villes qui s'élevèrent à cette époque nous citerons Brennibor ou Bronibor (Brandebourg), Szezecin ou Stecin (Stettin), Veneta et Julin dans l'île d'Usedom, engloutie depuis 900 ans, par suite d'oscillations, par les vagues de la Baltique.

Mais c'est du 8^{ème} siècle que date le commencement des malheurs des nations slaves; battues plusieurs fois par Charlemagne, elles eurent encore à soutenir des luttes malheureuses contre les Germains et principalement contre les Wendes entre l'Elbe et la Poene, et n'obtinrent la paix qu'à la suite de leur conversion au christianisme.

La mort de Charlemagne et le démembrement de ses états firent annuler ces traités.

Les Wendes, les Wiltzes, Lusitzes et Heweliens des bords du Hawel furent de nouveau subjugués lorsqu' Henri l'Oiseleur reconstitua l'empire. Sa colère tomba surtout sur les Heweliens, alliés des Sorbes ou Serbes et leur capitale Bronibor (Brandebourg), leur plus considérable forteresse, fut prise d'assaut vers 926.

L'établissement d'une organisation militaire et la réélection de margraves avides d'or et de sang slave, portèrent un coup terrible à ces nations agricoles et paisibles.

Othon le Grand suivit les traces d'Henri et par sa politique influente sur les Slaves, depuis l'Oder jusqu'aux Carpathes, au Bug et au Stir, il jeta les premières bases sur lesquelles Rome, qui déjà alors accordait, comme toujours depuis, ses sympathies de préférence aux anti-Slaves, construi-

sit par la suite l'édifice de son système inhumain et ambitieux.

Sous le règne d'Othon, le général Gero fit périr trente princes wendes, et se défit des autres par des trahisons et des lâchetés. Puis Othon fonda le christianisme romain, établissant des évêchés à Hawelbor, Magdebor et Brennibor.

Ici s'efface l'histoire politique des Wendes avec l'héroïsme de leur dernier roi Stoimef, qui après un combat sanglant, trouva la mort dans les épaisses forêts où il s'était réfugié.

L'oeuvre de la conversion au christianisme servit de prétexte aux Allemands pour subjuguier les Slaves et ruiner leur prospérité. La séduction des princes polonais par Othon et ses successeurs les aida dans l'établissement de la religion chrétienne en Prusse et en Poméranie. Le clergé romain et surtout les Bénédictins se chargèrent de l'oeuvre de la civilisation, travaillant avec la plus grande persévérance à la destruction des nationalités slaves qu'ils divisaient pour les éteindre peu-à-peu.

L'ordre teutonique nous fournit la continuation de la sanglante page de l'histoire du développement du christianisme chez les Slaves. Les Jésuites, avec leur apôtre Posserina, qui sut empêcher l'union des Russes avec les Polonais, couronnèrent cet oeuvre de la conversion.

Nos lecteurs trouveront dans la suite de l'histoire depuis le 8^{ème} siècle jusqu'à nos jours le complément de cette opinion. Seulement nous remarquerons encore que c'est dans l'Eglise pontificale romaine qu'il faut chercher l'origine et le berceau du principe aristocratique qui pesa sur le moyen-âge, principe tout-à-fait contraire au caractère slave porté vers la liberté, et propre au contraire au peuple germanique adorant la *Knechtschaft* et la *Herrschaft*, qui s'explique parfaitement par son aveugle soumission à la cour de Rome.

La Prusse d'aujourd'hui, tendant à la fondation d'un empire germanique, reste fidèle à ce mot d'un grand homme qui a dit d'elle qu' « elle possède l'art de caresser par les paroles et d'assassiner par les faits. »

De même que l'Autriche, la Prusse offre un mélange des peuples les plus divers, n'ayant ni le même culte, ni la même langue : ici des Germains, là des Poméraniciens, des Slaves, des Lithuaniens, les uns protestants, les autres catholiques ou grecs ; ceux-ci luthériens, ceux-là calvinistes. Son avenir ne peut se décider définitivement qu'après la solution de la question slave.

Libérale envers les Allemands, injuste et despotique sans bornes dans ses cruautés envers les Slaves, il manque à la Prusse cette équité intérieure indispensable à l'équilibre des situations gouvernementales et à la répression de l'anarchie.

Les Allemands au surplus peuvent se lasser du despotisme royal : mais ils ne sauraient se décider à accepter la supériorité morale qu'ils sont forcés de reconnaître aux Slaves, ce qui mettrait en danger la question de leur existence parasite devenue leur *altera natura*.

Les Slaves du Sud, les protoplastes de leurs frères du Nord ont aussi une histoire bien plus ancienne que ces derniers ; cependant l'histoire politique ne commence réellement à se faire jour qu'avec le développement du christianisme, qui envahit vers les mêmes siècles tous les Slaves en général.

Nous venons de donner quelques détails sur les Slaves du Nord que l'influence et la pression de Charlemagne et de la papauté décidèrent à embrasser la religion chrétienne, dite de Jésus et de ses apôtres.

Les Slaves du Sud et notamment les Croates, les Slavoniens et les Dalmates subirent le même sort du baptême qui les livra à la merci de leurs maîtres spirituels.

Dès les premiers moments du christianisme ces Slaves avaient déjà entendu parler de la religion chrétienne. Le plus ancien archévêché de la Slavonie remonte au 4^{ème} siècle. C'est celui de Srem (Mitrovitz). De lui dépendaient les évêchés de Cibac (Vinkovatz), Mur (Osiek), Sigidun (Biograd), Sisak, Optui et autres, en Illyrie celui de Solun, en Mezzi Matinopolitaine, en Dalmatie Solin. Les Croates furent convertis par Ivan, missionnaire envoyé du pape ; et les relations des Serbes avec

les Allemands les conduisirent aussi de bonne heure dans le giron de l'Eglise de Rome; seuls les Bulgares s'obstinèrent jusqu'au 8^e siècle dans les pratiques de leur idolâtrie.

Cirile et Méthode parcoururent ces contrées après la mort de Charlemagne (962.). Ils y trouvèrent établis deux princes, Rastic de la Moravie et Kocel roi de Pannonie. Rastic mettait sa gloire non seulement à donner de la force et de la puissance à son empire, mais il s'efforça aussi de rendre la Moravie plus civilisée qu'elle n'était.

Il crut arriver plus directement à son but en introduisant le christianisme dans ses états; c'est dans cette intention qu'en 962 il était entré en relations avec l'empereur d'Orient Michael III., et avait sollicité l'envoi de précepteurs et de missionnaires chrétiens pour la Moravie. L'empereur convoqua une diète pour satisfaire aux désirs de Rastic et fit choix des frères Soluniens Constantin et Méthode, qui s'étaient déjà rendus célèbres par la conversion des Sarrazins et des Kozares sur les bords du Pont-Euxin et qui dès leur enfance s'étaient adonnés à l'étude particulière des différents idiômes slaves. Constantin depuis s'était acquis à Carigrad (Constantinople) la réputation de „savant audessus de tous les savants“. Méthode avait été oublié dans un couvent comme simple moine.

L'empereur manda donc devant lui Constantin, et lui confia la conversion des Moraves; mais comme ce peuple n'avait encore aucune culture littéraire, le nouveau missionnaire fut obligé de composer une écriture pour l'étude de l'Evangile, écriture qu'il nomma *asbuki*.¹⁾

Il s'adjoignit son frère Méthode et tous deux entrèrent en Moravie (863) appuyés dans leur mission par deux régiments du prince Rastic. Le pape Nicolas I. leur donna les saintes reliques de Clément, ancien pape chassé par Trajan et qui mourut en Chersonnèse, martyr de sa foi. Ils reçurent encore beaucoup de livres, tous écrits en langue slave. En Pannonie ils furent reçus avec beaucoup d'égards par le prince Kocel qui leur

confia l'éducation de cinquante jeunes gens distingués dont ils firent des apôtres de la religion chrétienne.

La nouvelle de la mort du pape Nicolas I. les surprit péniblement dans leur mission et ils ne virent qu'avec crainte l'avènement d'Adrien II. au trône pontifical. Le nouveau pape cependant, reconnaissant l'importance de la propagande de Constantin, lui accorda la dignité de métropolitain de toute la Moravie et lui donna le nom de Cirille. Mais sa séparation d'avec son frère Méthode et l'éloignement dans lequel il était obligé de vivre par suite de la nouvelle dignité, affectionnèrent si fortement Cirille qu'il mourut le 14. *veljača* (février) 869, à Rome à l'âge de 42 ans.

Avec la mort de Cirille tout le poids de la mission tomba sur Méthode. On ne sait au juste quand celui-ci fut nommé évêque. Mais étant en Pannonie il lui fut impossible de rentrer en Moravie, malgré les sollicitations de Rastic; car cette province était en proie aux horreurs de la plus terrible guerre.

En 870 Méthode se rendit à Rome et chargea le prince Kocel de solliciter pour lui auprès du pape Adrien II. la dignité de métropolitain de l'entière Pannonie, de la Serbie, de la Moravie et de la Carinthie, ce qui lui fut accordé. Mais à son retour il trouva soulevé contre lui presque tout le clergé, les seigneurs du pays et le peuple des Nemacs (Allemands). L'évêque Paul fut délégué par le pape pour apaiser les esprits. Méthode, cédant à la prépondérance germanique ouvertement appuyée par le pape, se retira en Moravie en 873, et le prince Kocel mourut bientôt après par les soins peut-être de l'évêque Paul. A la suite d'intrigues soulevées par les Allemands, le métropolitain fut cité en 880 devant la cour du St. Siège qui convoqua un concile pour juger *l'hérésie de Méthode*, qui prêchait l'Evangile en Slave et s'obstinait à la conservation de cette langue dans l'Eglise.

On ne put néanmoins, dans les théories de Méthode, découvrir de points contraires à l'Evangile et l'on fut obligé de l'acquiescer par égard pour les nouveaux convertis.

¹⁾ Clément, élève de St. Méthode, l'appela *Cirilice*.

En 885 il revint en Moravie; mais il avait apporté avec lui le germe d'une maladie lente qui l'emporta la même année. Il mourut, entouré de ses disciples, et nomma Govazd son successeur dans la direction de l'oeuvre du christianisme. Ce dernier, persécuté par l'entourage allemand du prince Svatopluk ou Svatopluk de Moravie qui refusa de le reconnaître, se refugia avec les siens en Bulgarie et son départ marque le terme de l'existence de l'église slave en Pannonie.

S'étant ainsi défait des frères Soluniens Constantin (Cirille) et Méthode, le pape recueillit les fruits de leurs pénibles travaux et imposa aux Slaves le culte latin et le gouvernement german.

Aperçu de l'histoire des Croates.

Charlemagne en 803 au concile de Rejno (Regensburg) érigea en deux margraviats les pays conquis entre l'Adriatique et le Danube: ce furent le margraviat Oriental et celui du Midi. Sous le premier nom on entendait la haute et basse Pannonie; celui du midi comprenait la Carinthie, l'Istrie et la Croatie.

Les margraves étaient indépendants des Francs, mais ils payaient tribut à l'empereur et avaient le droit de demander sa protection en cas de besoin.

Sous le règne de Louis-le-Pieux, fils de Charlemagne, des hordes allemandes envahirent la Croatie. Celle-ci réclama, mais en vain, les secours et la protection de Louis.

Les Croates saisirent les armes et *Ljudevit*, grand župan de la Pannonie et de la Croatie, commença la grande guerre de l'indépendance des Slaves que la mort ne lui permit pas d'achever.

Ses successeurs furent:

Terpimir, qui par la conquête du Frioul, affranchit sa nation et raffermi les anciennes frontières du pays;

Krešimir I.,

Miroslav,

Pribunt (865),

Domagoj,

Sedeslav (877) dont l'amitié et l'alliance avec l'empereur d'Orient Vasili (Basile) donna à son

peuple quelques années de la plus grande prospérité.

Branimir commença la guerre contre les Mletci ou Vénitiens; il les battit et fit décapiter leur doge. Il envoya à Rome une ambassade au pape Jean VIII. en signe de soumission filiale au trône de St. Pierre. Sous *Branimir*, le jeune fils de *Terpimir* dont l'éducation s'était faite à Rome sous le nom de *Mutimir* se fit reconnaître par le peuple slave: „par la grâce de Dieu prince de Croatie“ (892.).

Mutimir et ses successeurs *Tomislav* et *Krešimir II.* (987) firent aux Bulgares de continuelles guerres fratricides que l'influence romaine sut envenimer avec la plus grande adresse.

Après eux vint *Deržislav*, le premier vrai roi de Croatie (990—1000). Il se distingua par son alliance avec Basile et Constantin, empereurs d'Orient, et ses guerres avec les Vénitiens. Il eut pour successeur son frère aîné

Krešimir III. (1000—1035) père de

Stepan I. (Étienne) (1035—1050). Ce roi passa sa jeunesse en Vénétie. Il s'empara des provinces que les Vénitiens avaient usurpées sur la Dalmatie. Quand les Turcs voulurent conquérir ce dernier pays, les Croates secoururent leurs frères illyriens et dalmates et battirent l'ennemi.

Ce fut aussi le moment de la plus grande puissance de l'Eglise.

Pierre Krešimir IV. le Grand, fils de *Stepan I.*, s'est fait un nom immortel parmi les rois croates. Il délivra les Dalmates de l'invasion des Sarrasins et sut en faire des alliés. Puis il leur fit secouer le joug de Venise et acheva leur union volontaire aux Croates. En 1050 il prit le titre de roi des Royaumes-Unis de Croatie et Dalmatie. *Krešimir* n'eut pas d'enfants. Il présenta pour son successeur au peuple son filleul *Stepan* auquel la royauté fut disputée par *Slaviša*; mais la nation s'entendait avec les évêques et élut roi

Dimitre Zvonimir (1075—1087).

Tous les monarques jusqu'à *Zvonimir* avaient cru devoir conserver des égards plus ou moins profonds envers l'empire romain d'Orient; mais *Zvonimir*, voyant d'un côté l'affaiblissement de

cette puissance, et de l'autre l'imposante grandeur de la capitale romaine et l'influence qu'elle exerçait sur la prospérité des monarchies de l'Europe Occidentale, accepta avec empressement les opinions de la cour de Rome, ainsi que les distinctions royales que lui accordèrent les successeurs de St. Pierre, et notamment le pape Grégoire VII. (1076). Le roi Zvonimir jura obéissance et fidélité à la cour romaine; il promit de construire et de protéger les couvents et les églises, destina des sommes considérables à des aumônes et à des actes de charité, et confia aux prêtres le soin de racheter les captifs des mains des infidèles. Enfin il s'engagea à payer tous les ans exactement et sans défaut au pape 200 livres en or pour les fêtes de Pâques.

La Croatie était donc devenue une brebis fidèle et soumise que ses pasteurs pouvaient tondre à leur aise, et néanmoins elle eut à ce moment un instant de repos relatif et de prospérité: car les prêtres la ménageaient pour endormir la défiance des autres pays qu'effrayaient les allures de la cour de Rome.

Après la mort de Zvonimir le concile de Sebenico (Sebenico) offrit la couronne au filleul de Krešimir, Stepan (1087)

Stepan II. (1087—1090) élevé au couvent par les moines, fut l'homme de paille de Rome: de là l'augmentation des bénéfices des églises et des couvents, des dîmes et des offrandes; le peuple fut opprimé sous le terrorisme de la religion. La mort seule de Stepan II. et la guerre civile purent mettre un terme aux désastres du pays pressuré et pillé sans merci par le St. Siège.

Jusqu'à ce moment de l'histoire, nous voyons que les peuples ont quelque influence dans leurs propres destinées et principalement dans l'élection des chefs qui les gouvernaient.

Mais avec la mort du chef Stoinef commença à peser sur les Slaves du Nord le pouvoir absolu de l'empereur et du pape. Ils furent contraints de quitter les vieux chênes de leurs forêts, les romow et les grive qui garantissaient leur indé-

pendance et leur liberté; ils n'eurent de compensation dans le christianisme que le terrorisme des excommunications, du jugement dernier, de l'enfer éternel et la soumission absolue au pouvoir imposé qui leur disait que: „*Chaque pouvoir vient de Dieu, car Dieu même est le pouvoir.*“

Les seigneurs grands et petits s'étudièrent à sacrifier les peuples à leurs ambitions particulières, abolissant toute instruction pour mieux les habituer à la servitude.

L'état des affaires publiques favorisait d'ailleurs leurs entreprises. L'incapacité et l'extrême faiblesse de quelques uns des successeurs de Charlemagne auraient encouragé des vassaux moins hardis que les nobles de ces temps-là à s'arroger de nouveaux droits et à augmenter leurs privilèges. D'autres empereurs, engagés dans des guerres civiles, étaient obligés de ménager ceux de leurs sujets dont ils sollicitaient le secours, de tolérer leurs usurpations et souvent même de les autoriser. Chaque baron commença donc à exercer une juridiction souveraine et arbitraire dans son territoire; et les ducs et comtes d'Allemagne surent profiter de ces circonstances pour faire de leurs domaines des états particuliers et indépendants. Ces projets et ces démarches n'échappèrent pas, il est vrai, aux yeux attentifs des empereurs: mais ces princes n'auraient pu espérer d'abaïsser et de réprimer l'ambition de vassaux déjà trop puissants qu'en dirigeant contre eux toutes leurs forces et toute leur activité; mais comme ils ne pouvaient soutenir qu'avec le concours de la noblesse les guerres continuelles dans lesquelles ils se trouvaient toujours engagés, ils n'avaient garde d'alarmer ou d'irriter les chefs de cet ordre redoutable en attaquant leurs privilèges ou leur juridiction. Les empereurs d'Allemagne crurent néanmoins arriver à leur but par des voies indirectes: ils comblèrent le clergé de nouvelles possessions et d'honneurs dans l'espérance que dans la suite la puissance de cet ordre servirait de contre-poids à celui de la noblesse. ¹⁾

¹⁾ Pfeffel. Abrégé chronol. de l'Hist. d'Allemagne Lib. feudor. tit. I.

Sous l'influence de ces diverses menées, le peuple slave, du rôle actif qu'il jouait dans le paganisme, passa dans le christianisme à un rôle passif et c'était là le triomphe du système de Rome qui crucifie depuis vingt siècles les peuples pour leur prouver que Jésus s'est sacrifié par amour du prochain, de l'égalité et de la liberté. Cette triste réalité nous donne la preuve la plus terrible et la plus convaincante de la puissance de la parole sur l'homme qui se fie à de fausses interprétations des plus sublimes vérités.

La mort de Stepan II., qui ne laissa pas d'héritier direct, conduisit au pouvoir la soeur de St. Ladislav, le quatrième successeur de St. Etienne qui descendait par Geisa de l'ancien vojvode Arpad. Cette femme nommée *Lêpa* (la Belle) était l'épouse de Dimitri Zvonimir; chassée du pays, elle parvint par l'imposture de son neveu Almi à usurper le trône croate. Mais ce ne fut qu'après la mort de St. Ladislav que *Koloman* fut couronné vrai roi de Croatie à Biograd (1103). Koloman commença la race *d'Arpad* qui donna plusieurs rois à la Croatie: ainsi son fils âgé de 13 ans

Stepan II

Bela II l'Avengle

Geiza II et enfin

Stepan III qui eut beaucoup à souffrir de la part de l'empereur d'Orient Manuel qui voulait s'approprier le royaume de Hongrie. Sous le prétexte que Stepan, fils du roi Bela et Ladislav avaient les mêmes droits à la couronne que Stepan le petit-fils de Stepan II, l'empereur envoya aux Magyars l'ordre de choisir pour roi l'un de ces deux princes. Les Magyars voulurent d'abord ignorer ce désir, mais devant les menaces de Manuel ils plièrent et choisirent Ladislav au lieu de Stepan III. Ladislav mourut bientôt subitement, et les Magyars, par peur de l'empereur choisirent Stepan, le fils du roi Bela, auquel fut adjoint par la cour le général impérial Alexis Kontoštefan, pour le protéger contre les différents partis qui s'étaient formés dans le pays. Mais cette circonstance déplut aux Magyars qui se révoltèrent sous la conduite de Stepan III leur véritable roi. La guerre éclata; Stepan III fit prisonnier le fils de Bela,

qu'il grâcia ensuite en lui imposant la condition de se désister de toute prétention au trône. Mais l'empereur Manuel, ne se laissant ni séduire ni intimider par toutes ces menées attaqua la Dalmatie, pour la rendre à Etienne le détroné. Stepan III se défendit et la guerre continua dix ans grâce à la stupide fidélité des Croates. À la mort de Stepan III, Bela monta au trône sous le nom de *Bela III*.

Pendant son règne, la mort lui enleva son défenseur l'empereur Manuel. Bela III reprit plusieurs villes de Dalmatie (1180) qui passèrent alors en partie sous la puissance impériale d'Orient (orthodoxe). Les autres restèrent au pouvoir des Vénitiens. À cette époque se distinguèrent les célèbres Frankopan qui reçurent en récompense de de leurs services la Županie de Modruš. *Mirko* fils de Bela III, qui devait régner avec André, employa ses forces militaires contre son frère que le pape Innocent III invita à faire une croisade dans la terre sainte.

André II (1207 — 1235), parvenu au trône, fut réduit à tenir envers le pape la promesse qu'il avait érudée plusieurs fois. Il arma donc une croisade: mais comme il ignorait le sort que l'avenir lui réservait, il fit couronner et reconnaître comme son successeur le fils de Bela III. Pendant la croisade la Hongrie se révolta; les seigneurs magyars jetèrent la discorde entre le père et le fils et le pape Honoré dut intervenir dans la réconciliation. Bela resta prince et vojvode de toute la Slavonie, c'est-à-dire des terres slaves: Croatie, Slavonie et Dalmatie. Deux ans après, Bela perdit ses droits sur la Slavonie qui passèrent à son frère cadet Koloman.

La célèbre S^{te} Elisabeth, princesse de Turhinge, était fille d'André II (1205).

Sous le règne de *Bela IV*, fils de Stepan, fut lancée la *bulle d'or* (zlatna bula). Les seigneurs prirent le dessus sur la royauté.

Dans ce temps eut lieu aussi l'invasion des Tartares et des Mongols conduits par Batu-kan. Le prince Koloman, par sa valeur et l'héroïsme de son peuple de Slavoniens battit les infidèles; mais

blessé mortellement il ne put jouir des fruits de sa victoire.

D'autres Croates encore se distinguèrent dans cette bataille. Ainsi Detrik, fils de Miholov; Nikolas župan de Dubië, Dionize Vialko, ban de Croatie, Filo président du chapitre de Čazman, le prince Filipe Bebeko, Jeruej Kucgineiki grand dignitaire de Warasdin.

Bela IV fut couronné duc de la Slavonie, (1246) quoique le titre de roi restât encore à Bela III. Il fit la guerre à Ottocar, roi de Bohême (1248) et aux Vénitiens à cause de Zara.

Etienne IV (1270 — 1272) fit la paix avec Ottocar, et eut pour successeur son fils *Ladislas III* (1272 — 1290) Celui-ci ouvrit de nouveau en Croatie les hostilités contre Ottocar. Il tomba et la couronne passa à *André III* (1290 — 1301) fils d'André II qui avait déjà été nommé héritier du vivant de Ladislas. Les révoltes des Magjars et des Slaves reprirent leur cours sous André III que les seigneurs magjars accusèrent de ne pas être le véritable descendant d'Arpad. Sur ces entrefaites la soeur du roi Ladislas de Sicile obtint du pape Nicolas IV la couronne magjare pour Charles Martel.

Les Croates refusèrent de reconnaître le nouveau roi. André arriva à Agram (Zagreb) (1291.) et renvoya les émissaires de Charles Martel.

Dans ces guerres on vit jouer un rôle important aux seigneurs croates, aux évêques d'Agram ainsi qu'aux bans Gussingne et Gardun gospodar de la ville de Medvedgrad.

André III mourut empoisonné en 1301 et avec lui s'éteint pour toujours la dynastie d'Arpad.

Tel est l'abrégé de l'histoire de la Slavonie depuis l'époque de l'arrivée des Croates au sixième siècle et de la formation des États sous l'influence du christianisme, jusqu'au commencement des principes anti-slaves, qui apparurent successivement avec l'introduction des ambitions des grands et dont Rome a la gloire d'être le créateur et le soutien jusqu'à nos jours. Nous voyons l'élément slave tomber moralement toutes les fois qu'il cherchait à sortir de la voie que lui traçaient les lois sacrées et naturelles de fraternité des différentes parties

de ce peuple; mais si le Slave, tant de fois abusé, finit par fournir une carrière passive dans le moyen-âge, ensevelissant au fond de son coeur les antiques vertus de sa race, rien ne s'oppose à ce que, dans les temps modernes et à l'avenir, il ne livre ces trésors si bien conservés à l'humanité reconnaissante qui en saura faire usage pour le bonheur général de la société.

Il n'existe pas de peuple qui ait plus souffert que les Slaves pour la foi des principes purs du Christ que lui enseignaient les premiers apôtres: une politique humaine et impartiale et la philosophie élevée de notre siècle, reconnaissant les mérites de cette nation, lui doivent donc une réparation digne d'elle, et efficace par leur appui, dans le développement de l'éducation et la protection et la défense de ses droits de propriété et de liberté individuelle.

En parcourant les pages de l'histoire des Slaves du Sud, depuis le 12^{ème} siècle jusqu'à nos jours, nous sommes péniblement frappés du tissu d'événements sanguinaires qui en forment les différentes périodes.

La dynastie d'Anjou, fondée par le pape Nicolas IV, et assurée dans la possession du trône par l'empoisonnement d'André III en 1301, commence avec *Charles-Robert* (1301-1342) qui, roi de Croatie, devint aussi roi des Magjars après la mort d'André. Mais les Seigneurs, ne voulant pas reconnaître Robert, proposèrent la couronne au roi de Bohême Venceslas; celui-ci refusa cet offre pour lui-même et la destina à son fils Venceslas III.

Les Magjars n'avaient pas voulu de Charles-Robert, les Croates à leur tour protestèrent contre Venceslas. Robert eut pour lui le pape, l'empereur d'Allemagne Albrecht, tout le clergé et les nouveaux seigneurs croates; le parti de Venceslas ne comptait que l'évêque d'Agram Mihalij, homme populaire et juste et la vieille noblesse croate d'origine slave. Il éclata donc une guerre terrible dont les suites, faciles à prévoir, furent malheureuses pour le parti slave.

Louis I (1342-1382) monta sur le trône et anéantit les derniers seigneurs croates qui ne voulaient pas le reconnaître.

Observation générales sur la Pannonie.

Le nom de Pannonie, que nous rencontrons dans l'histoire des Slaves, n'est pas le nom d'un peuple particulier, mais une nomenclature géographique et politique des temps de l'empereur Auguste (10 ap. J. Ch.), de Tibère et plus tard d'Adrien qui partagea les provinces slaves conquises en deux parties:

Pannonia superior ou *occidentalis* (prima),
Pannonia inferior ou *orientalis* (secunda).

La Pannonie comprenait les contrées du bas Danube, une partie du Kraïn, de la Croatie et de la Bosnie le long de la Save et toute la Slavonie: elle ne saurait donc être considérée comme la dénomination d'un seul peuple ou d'un même pays. Ce nom fut donné par la suite aux princes, bans et rois de Croatie jusqu'à l'époque où l'invasion des Magyars s'approprièrent ces titres que les papes s'empressèrent de leur reconnaître par antipathie pour les Slaves. A tout instant nous voyons les pays slaves rebaptisés de noms nouveaux par leurs oppresseurs, ce qui ne parvint pas cependant à changer le caractère de leur race et de leur nationalité.

Nous avons tracé un résumé succinct de l'histoire des rois et des bans croates, slaves et dalmates jusqu'au commencement du 14^{ème} siècle. Donnons comme complément de cette appréciation générale quelques traits du *magyarisme* et du *papisme* sous l'empire d'Allemagne.

La Hongrie occupe l'emplacement de l'ancienne Pannonie et de la Dacie. Aujourd'hui elle comprend même une partie de la Serbie, de la Bulgarie, de la Bohême, contrées et peuples slaves au milieu desquels elle reste à peu près isolée comme un îlot qu'un jour ou l'autre les vagues de la mer peuvent engloutir et faire disparaître. La rive gauche du Danube fut le principal point de passage des migrations des peuples, et c'est à cette circonstance que ce pays ce dû le bonheur de voir ses hôtes s'y établir en maîtres.

Les Slaves et avec eux quelques peuplades celto-germaniques qui habitaient le même pays furent soumis, après une longue résistance, par les géné-

raux d'Auguste (35 av. J.-Ch, 11 ap: J.-Ch.) A plusieurs reprises ces peuples se révoltèrent contre la domination romaine; mais ils ne purent se délivrer du joug de l'étranger. La Dacie fut plus heureuse sous le roi Décébale, qui attaqua avec succès l'empire en 85 et força Domitien à lui payer tribut. (90-98.)

Trajan après ses victoires (101-103) jeta un pont sur le Danube (104) et rétablit la toute-puissance de Rome dans ces pays.

En 260 les Quades s'établissent en Dacie, qui passe, ainsi que la Pannonie, au pouvoir des Goths (275.)

En 337 les Vandales, poussés par les Romains, s'établirent en Pannonie pour défendre cette contrée et y restèrent jusqu'en 407.

Il est juste d'observer que ces occupations n'avaient aucun caractère commun avec celles qu'on a vues ensuite dans l'histoire. Ces Slaves du Sud, à l'exception de ceux qui se trouvaient sur les points mêmes du passage des hordes étrangères, n'étaient nullement inquiétés et gardaient intégralement leur autonomie nationale.

Vers cette époque, la Pannonie tomba au pouvoir des Huns qui avaient déjà occupé la Dacie dès 375.

Les Huns restèrent maîtres de ces contrées jusqu'à la dissolution de l'empire d'Attila (453). Après eux viennent les Gépides qui inquiétèrent ce pays et lui laissèrent un instant le nom de Gépida: la capitale de ce pays était Sirmium (Vukovar). Après les Lombards vinrent, par le Don, les Avars chassés d'Asie par les Turcs en 557; ils restèrent jusqu'en 799 et ravagèrent la Germanie: mais Charlemagne les battit et disposa du pays qui changea à tout instant de maître jusqu'à l'invasion des *Magyars*.

Les hordes magyares des sources du Volga et d'origine finnoise, mongole ou touranienne arrivèrent au 5^{ème} siècle d'Asie, comme tous les autres nomades, et s'abattirent sur ces contrées en bandes de loups avides de sang et de carnage.

Au 6^{ème} siècle on les trouve sur les rives du Palus-Maeotis, dans la Libédie. Les Petchengues les chassèrent de ce pays en 834. Sous leur

roi Almus ils traversèrent la Russie d'où ils furent chassés par les habitants; en 889 ils arrivèrent dans le pays qui porte aujourd'hui le nom de la haute Hongrie et s'y établirent, car les peuples indigènes étaient trop exténués par toutes les guerres précédentes pour parvenir à se délivrer de ces nouveaux venus. Almus céda le pouvoir à son fils *Arpad* et celui-ci fonda les premières bases de la glorieuse monarchie nommée depuis : *la Hongrie*.

L'arrivée de cette terrible cohue barbare fit trembler l'Europe et les auteurs les plus dignes de foi ne peuvent se défendre de nous laisser une triste opinion de l'antropophagie des Magyars; ainsi M^r Ph. Le Bas de l'Institut, dans son livre; États de la Conféd. Germ. (Paris. Firmin Didot.); puis M^r L. Dussieux: Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et special. La France, (1 vol. in 8° 1839. travail couronné par l'Institut); ces auteurs attestent que :

„Les Magyars effrayèrent l'Europe par leur réputation de cruauté et de violence; les contes que l'on débitait sur leur usage de manger la chair et de boire le sang de leurs ennemis, jetèrent une terreur profonde dans les esprits.“

En 892. l'empereur d'Allemagne Arnoulf, incapable de soumettre les Moraves, appela à son aide les Magyars, qui l'aiderent dans ses conquêtes.

Invasions des Hongrois.

899. Les Hongrois envahirent l'Italie, la Moravie et la Bavière.

901. l'Italie, ils pillèrent Padoue, Vérone, Milan, Pavie et l'Allemagne méridionale toute entière

902. la Bavière.

903—905 et 906. l'Italie fut encore envahie.

906. ils ravagèrent la Saxe et la Moravie.

907. la Bavière et la Bulgarie.

907. *Arpad* meurt; *Loltan* lui succède. Il continue les invasions et ravage en

908. la Saxe et la Thuringue.

909. la Souabe et la Franconie.

910. la Bavière, la Souabe et la France. La Lorraine fut désastée; les Magyars pillèrent les églises, les monastères, et tout ce qu'ils purent atteindre, puis la borde revint à travers l'Italie;

911, 912, 913, 915, 917 ils ravagent l'Allemagne, malgré le tribut que les empereurs leur payent.

917. ils apparaissent de nouveau en France.

919. en Allemagne.

920. en Italie.

922. en Saxe et en France.

923. en Italie et en France.

925. en Italie, en Allemagne et en Suisse.

926. Les Hongrois réclament à l'empereur Henri le tribut auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. De là une nouvelle guerre dans laquelle ils envahirent la Saxe. Un traité de neuf ans mit fin aux hostilités de ce côté. Les Hongrois quittèrent la Saxe pour s'emparer de l'Autriche, piller la Franconie et la Souabe, passer le Rhin et déployer en France leur talent de ravage, mettant les peuples au désespoir, incendiant et anéantissant les monuments historiques, les tableaux, les bibliothèques.

La horde ne s'arrêta que devant Rheims, où une terrible peste mit le comble à toutes ces calamités successives. Les Hongrois, en paix avec l'Allemagne et après avoir ravagé la France, se jetèrent sur l'Italie qu'ils dévastèrent selon leur coutume.

928. Ils sont en Apulie

932. Nouveaux pillages et invasions. Fidèles à leur traité avec l'Empereur, mais emportés par une nouvelle soif de butin, ils tombèrent sur les Sorabes ou Serbes, alliés d'Henri qui, ne voulant pas les laisser entrer de nouveau en Saxe, les poursuivit, les battit et fit un grand nombre de prisonniers. Les Hongrois, malgré cette catastrophe, eurent l'audace de lui réclamer leur tribut, mais il leur fut envoyé pour réponse : „un chien galeux sans queue et sans oreilles.“

Ici vient un moment qui mérite une attention particulière. Rome, qui veillait à l'agrandissement de son oeuvre, c'est-à-dire de l'empire d'Allemagne dirigea la politique d'Henri de telle sorte que ce dernier se crut obligé d'exercer des pillages conti-

nuels dans les pays slaves, aguerrissant par là sa nouvelle armée.

Restait la Moravie et la Bohême qu'il fallut sacrifier pour le plaisir de Rome qui travaillait à l'abolissement et à la destruction des Slaves. Henri fit donc alliance avec les Moraves et les Bohèmes, ce qui exposa ces derniers au premier choc de la fureur des barbares.

Les Hongrois envahirent la Saxe, et se dirigeant sur les Slaves ravagèrent la Moravie et le Nord de la Bohême; Henri les laissa décimer pendant un moment le pays; puis aidé des Saxons il les battit et couvrit le champ de bataille des cadavres de 40000 ennemis.

À la suite de cette victoire, il chassa les Hongrois de l'Autriche qui redevint de nouveau, comme sous Charlemagne, margraviat d'Autriche.

934. Les Hongrois se jettent sur l'empire d'Orient et le ravagent, puis ils passent en Italie.

935. Ils pénètrent dans la Bourgogne qu'ils désolent. Après avoir commis les plus terribles désastres en France, les Magyars tombent de nouveau sur l'Italie et s'avancent jusqu'à Capoue.

936. Ils sont battus en Allemagne par Othon.

937. On les voit en Lorraine et en Champagne.

938. Nouvelle invasion en France.

940. En Italie.

942. Ils sont battus en Bavière.

947. Zoltan meurt; son fils devient le chef des Hongrois sous le nom de Toxun ou Urzus.

949. Toxun en Italie, emporte tout l'or du roi Bérenger II.

950. Les Hongrois sont battus en Bavière.

En 950, une autre bande hongroise envahit l'empire grec. Pendant cette guerre deux chefs hongrois Bulogud et Gylas reçurent le baptême. L'empereur Constantin VII les couvrit d'honneurs et de présents. Hiérothée prêche l'évangile, mais Bulogud bientôt apostasia et pendant que Gylas restait fidèle et s'abstenait de pillages, Bulogud dévastait les pays de l'empire.

La civilisation cependant devait prendre son premier germe et les relations des Hongrois avec l'empire devinrent plus amicales, bien qu'en 951

ils ne purent se défendre de ravager encore l'Aquitaine;

en 953. ils assiégèrent Cambrai;

en 954. il pillèrent la Lorraine, la Champagne et la Bourgogne, passant de nouveau par l'Italie.

En 955. Othon mit fin aux courses de ces féroces brigands qui arrivèrent en plus grande quantité que jamais en Allemagne; le 10 août 955 plus de 100,000 Hongrois trouvèrent la mort dans une terrible bataille et leurs chefs Leclus, Bulogud et Pulszi, pris par Othon, reçurent avec la corde la juste récompense de leurs exploits.

L'Europe occidentale fut délivrée de ces envahisseurs qui tentèrent la fortune en tombant sur l'empire grec; mais il furent battus en 967 et 970. En 971 Toxun signa la paix avec l'empereur Othon. Les missionnaires n'eurent pas cependant encore de grands succès dans l'oeuvre de la chrétienté; ils avaient trop à lutter contre les cruautés de Toxun.

Le christianisme ne se développa en Hongrie que sous *Geisa* (972-997), fils du barbare Toxun, qui fut appuyé dans ses idées par son alliance avec la Pologne, qu'il dut à sa femme Adélaïde, soeur du roi Miecizlas I de Pologne, et sous Etienne (*Walfk*) qui épousa Gisella, soeur de l'empereur Henri II. Alors le caractère politique du pays changea; il devint le soutien des empires allemands; et par son développement intérieur au milieu des Slaves, la Hongrie rendit service aux étrangers en s'agrandissant elle-même.

En l'an 1000 Etienne prit le titre de roi des Hongrois, c'est-à-dire d'une nation qui était parvenue à s'établir par la violence sur les brisées d'un peuple qu'elle prit à tâche d'ignorer, de méconnaître et de traiter en esclaves conquis.

Fonder au coeur même des pays slaves un royaume étranger et hostile par principe aux indigènes était un acte de la plus haute portée politique, et dont Rome put se glorifier. Du même coup elle opprima les Slaves, les divisa, les mit dans l'impossibilité de s'étendre et hâta la chute de la puissance orientale orthodoxe pour assurer le triomphe du catholicisme. Ces raisons si natu-

relles valurent à Etienne l'aurole de la sainteté, et le pape Sylvestre II, ainsi que le rusé Othon III, empereur d'Allemagne, surent s'inspirer des principes de Waik, ce patron béni des Magyars, pour s'établir définitivement en possesseurs du pays arraché aux Slaves qui l'habitaient de temps immémorial.

En 1016 Saint Etienne publia un code de lois (Decretum Sancti Stephani.)

Etienne I. reconnaît au clergé un pouvoir absolu dans le gouvernement des choses ecclésiastiques.

Nul juge ne recevra le témoignage d'un laïque contre un prêtre.

Le clerc ne peut être jugé que par les prêtres.

On arrachera la barbe à celui qui n'ira pas le dimanche à la messe.

Pour avoir tué un homme libre, douzes pièces d'or d'amende pour l'église et un jeûne suivant les canons. Si un esclave est tué, on en rendra un autre, ou l'on payera sa valeur.

Si un comte tue sa femme, il jeûnera pendant quelques jours et payera 50 boeufs à la famille de la victime.

Ou coupera la main aux parjures. Un esclave ne sert pas de témoin. On ne pourra réduire en esclavage un homme libre.

Pour viol, une amende de dix boeufs. On arrachera les cheveux et la barbe pour la violation d'une femme esclave d'un noble.

Le talion est admis pour les cas décidés par l'église.

Tous les biens doivent la dîme au clergé.

Le roi choisit le palatin, après avoir consulté les grands du royaume. Le palatin a la première voix dans les assemblées, il a de droit la régence du pays et le commandement des armées.

Ce n'était certes pas pour le bien des doctrines de Jésus que l'église romaine pouvait reconnaître comme saint et recommander à l'adoration du peuple un homme avec de tels principes. Elle ne le faisait que par des raisons politiques; car les lois de St. Etienne sont trop contraires à une religion de charité et de pardon, tant par le fond même de

l'esprit du code que dans la morale et dans les droits naturels de l'homme.

Ses successeurs ne valurent guère mieux; St. Ladislas (1092), à la diète de Zabloc, permet de tuer la femme adultère et d'aveugler les voleurs, le mariage et le divorce sont remis à la grâce des prêtres qui trouvèrent par là l'occasion de s'introduire dans les familles, d'y commettre les abus les plus abominables et d'y engendrer la discorde selon leur bon vouloir.

La *bulle d'or* d'André II (1222) délivre d'impôts les prêtres et les seigneurs, déchargeant ce fardeau sur les paysans et les étrangers.

„Il n'est pas permis de donner des biens aux étrangers; on peut les reprendre à ceux qui en auraient reçus.“ —

En 1485 Mathias Corvin donna le grand décret (decretum majus) — Un proverbe hongrois, cité par M^r Michelet, suffit à son éloge: „*Depuis Corvin, plus de justice.*“

Puis vient en 1514 le code civil et criminel de Stephan Werbicz, intitulé Tripartitum dans la législation hongroise, qui fut longtemps encore en vigueur malgré les modifications faites par l'empereur Joseph II.

La loi de 1608 fait allusion au droit exclusif du clergé et de la noblesse dans la participation à la diète.

En 1687, une loi établit la succession au trône par droit de primogéniture dans la maison d'Autriche, elle force chaque roi à faire sa déclaration avant le couronnement. Les 5 points de la déclaration royale sont assez connus pour n'en pas reproduire le texte; je me borne à en mentionner l'idée générale: — ad I.) de roi s'oblige à respecter les droits de la noblesse — ad II.) La couronne doit être conservée en Hongrie par les Hongrois; ad III.) Le roi doit conserver intactes à la Hongrie les provinces qui lui appartenaient ad IV.) Si les trois lignes de la maison d'Autriche viennent à s'éteindre, les Hongrois sont libres de faire eux-mêmes le choix du nouveau roi ad; V.) Les points ci-dessus sont obligatoires pour chaque roi héréditaire qui remplira les formalités prescrites, etc.

Le proverbe dit : „Chassez le naturel, il revient au galop.“ Tel qu'il était alors, tel le caractère primitif des Hongrois se retrouve aujourd'hui. La seule différence est que la civilisation mit un frein à leur conduite vis-à-vis de l'étranger et que les empereurs d'Autriche furent obligés de rendre la liberté aux serfs et aux esclaves et d'abolir des usages passés en lois qui sentaient trop l'esprit codicifical de St. Etienne et de St. Ladislas.

Toutes les liaisons, les relations et les intérêts bien souvent communs entre les Slaves et les Hongrois ont-ils aboutis à une sympathie quelconque, garant d'une union solide entre ces peuples?

L'histoire, à cette question, nous donne une réponse négative. Et comment eût-il pu exister d'union entre l'arrogance outrée des envahisseurs protégés et soutenus sur le piédestal du catholicisme et la résignation passive des opprimés qui purent à peine conserver sans tache et sans souillure leur nom, leur langue et leur misère, et devenus des moutons dociles gouvernés par des loups!

Rome attaqua les Slaves du Nord par la création d'une noblesse que le pays ne connaissait pas avant 962, où elle reconnut comme roi un brave laboureur nommé Piast. Les idées slaves en Pologne ne permettant pas à la noblesse de porter des titres comme en Hongrie, Rome en fit une république aristocratique qui fouettait les paysans qu'elle obligeait de la nourrir. Casimir le Grand et quelques autres rois tentèrent l'affranchissement des paysans; nous ne connaissons que trop le peu de succès de leur entreprise.

Rome poussa les Polonais contre leurs frères russes pour affaiblir le développement de la Russie et empêcher l'union générale des Slaves qui auraient pris l'empire d'Orient en s'unissant tous sous l'orthodoxie grecque.

Sans nous occuper de développer la suite de l'histoire de la papauté depuis son origine suspecte à tout historien consciencieux, nous ne nous permettrons de faire sur ce chapitre que quelques

observations succinctes: c'est que le mot même de pape (pappas) vient du grec; que St. Pierre, avant sa mort (crucifixion?) à Rome en l'an 67 avait écrit des leçons et que ces dernières furent rédigées en langue grecque et destinées aux communes chrétiennes de l'Asie-Mineure. Rome, par des moyens qu'on ne saurait aujourd'hui appeler légaux, arriva à enlever la prépondérance aux chrétiens d'Orient; elle fit adopter la tradition de la mort de Kephas (Pierre) à Rome ¹⁾ et établit dans cette ville sa résidence centrale sur le monde entier: les évêques romains crurent voir dans ces antécédents des droits divins de succession au siège du grand pontife, descendant spirituel de Dieu, entre les mains duquel ils cherchèrent à concentrer successivement le pouvoir le plus illimité, et M^r Mastai Ferreti, ex-franc-maçon de la Loge du Grand-Orient ²⁾, aveuglé par l'orgueil que lui souffle l'esprit des ténèbres sous l'habit de l'homme noir plutôt qu'éclairé par l'ange de la charité et de l'humilité chrétienne, serait fier de couronner à la face du monde étonné, l'oeuvre de cette usurpation par la proclamation de son „*infaillibilité*“ ³⁾

Au quatrième siècle les évêques de Rome prirent le titre de papes, s'imposant comme les chefs supérieurs de l'Eglise aux cinq Archevêques ou patriarches de la chrétienté; ils est bon cependant de remarquer que ceux-ci se refusèrent à reconnaître ce titre et n'y attachèrent aucun privilège spécial.

Le synode provincial de Sardica (344) et le décret de l'empereur Valentinien (445) statuèrent la suprématie de l'évêque romain, mais jusqu'au huitième siècle l'Occident même protesta à plusieurs reprises contre le principe de cette usur-

¹⁾ On n'a jamais pu prouver que St. Pierre n'est pas mort en Grèce ou en Asie-Mineure, où cet apôtre résidait tantôt dans un endroit tantôt dans l'autre.

²⁾ à Philadelphie. La Chaîne d'Union 1865. Londres.

³⁾ Depuis le moment où nous écrivions ces lignes, les événements ont marché. L'impossible s'est réalisé. La majorité des Pères de l'Eglise catholique et romaine, réunis en concile œcuménique ont, sous la pression du parti jésuitique et malgré les protestations éraasantes des quelques membres éclairés qui voulaient sauver l'Eglise de ce ridicule indélébile, reconnu l'infaillibilité passée, présente et future de Pie IX, de tous ses prédécesseurs et de tous ses successeurs possibles.

pation du pouvoir spirituel, fondé sur des données vagues et incertaines.

Usant des droits de chaque système politique dont les adversaires sont ou faibles ou maladroits, le clergé romain, rusé et perfide, songeant à un pouvoir temporel et plus encore à la direction arbitraire et incontestée de toute l'humanité, jeta en Allemagne, avec les paroles de l'Évangile, les chaînes de la servitude, y planta l'arbre du despotisme et trôna dans les temples *pleins de miracles* ou plutôt de vices et de crimes que l'esprit brutal de ces siècles de barbarie put seul faire tolérer.

Différents motifs favorisèrent dans ces pays la puissance de la papauté romaine.

1^o D'abord la pépinière des églises nouvelles qui à l'instar de celles de la Grande-Bretagne fondées par les missionnaires, lui vouèrent dès l'abord une soumission aveugle;

2^o Les désordres politiques et les changements de règnes en Italie et en France;

3^o des décrets d'un faux Isidore inventés probablement entre 830 et 850 par un diacre de Mayence nommé Bénédicet et dont le but et la tendance furent d'assurer la valeur des lois et privilèges de la Suprématie romaine par la falsification de dates et la composition d'une hiérarchie d'évêques romains remontant jusqu'aux premiers siècles de l'Église, élevant par là cette suprématie au-dessus de toute critique et donnant aux papes une autorité indiscutable; cette imposture trouva, comme cela devait être, du crédit dans ces siècles peu éclairés qui la transmirent comme vérité fondamentale à la postérité;

4^o La division entre l'Église d'Orient et celle d'Occident; car les chrétiens d'Occident se fièrent toujours à leurs envoyés auprès des papes qui surent gagner ces interprètes par mille moyens de corruption.

5^o Enfin par l'adoption d'un système de flatteries consistant dans la distribution de dignités ecclésiastiques que Rome décernait aux ambitions dont elle savait pouvoir se servir.

Léon le Grand au V. siècle,

Grégoire le Grand au VI. et

au VIII. siècle Léon III., qui couronna Charle-

magne, donnèrent par leurs talents politiques à leur tiare une auréole de grandeur que ne put même éteindre Jeanne l'Anglaise qui usurpa pendant deux ans et demi la dignité papale avant que le mystère de son sexe ne fût découvert.

Nous ne voulons pas nous occuper davantage de la relation de cette chronique où le meurtre, l'empoisonnement et tous les crimes prémédités servirent les passions les plus féroces, l'ambition la plus démesurée, l'orgueil le plus terrible des descendants spirituels de Jésus, Dieu et sauveur du monde.

L'histoire scandaleuse de la famille des comtes toscans qui s'emparèrent du St. Siège en 904 commença avec Serge III, fut célèbre ensuite par les Messalines, marquises Théodore et Marozia, par Jean XII. et Bénédicet IX. dont le premier arriva à la dignité papale à l'âge de dix huit ans (956) et le second à l'âge puéril de douze ans. Le scandale même donné en 1045 par l'élection de trois papes qui résidèrent et regnèrent à la fois à Rome, ne put renverser un système si bien soutenu par la politique de la hiérarchie.

Le règne de Sylvestre II (999—1003) de combien d'atrocités et d'abus n'est-il pas l'exemple?

Nicolas II (1059) arriva à une nouvelle puissance en établissant le *conclave* et concentrant entre les mains des cardinaux seulement le pouvoir électif des papes, dont il dépossédait pour toujours les dignitaires et les autorités civiles.

Depuis ce moment on voit une série de régents de l'Église manoeuvrer à leur guise du haut du trône de la chrétienté.

Grégoire VII qui surpassa tous ses prédécesseurs en énergie et en finesse, commença réellement et avec une adresse incomparable, à mettre à exécution le *plan du règne universel de l'Église sur l'humanité*.

Urbain II., continuellement inquiété et chassé à plusieurs reprises de Rome par le contre-pape Clément III., eut cependant une grande influence de 1088 à 1099.

Alexandre III. (1160—1181) survécut à deux des autres papes, se débarassa du troisième, sut imposer aux rois d'Angleterre et d'Écosse une

obéissance humiliante et fit tenir l'étrier de sa mule à l'empereur Frédéric I.

Innocent III. (1198—1216) éleva au plus haut point de grandeur la dignité ou plutôt l'orgueil de la papauté.

Les papes surent, par leur influence, donner en Europe des lois supérieures à toutes les institutions codificielles; par *l'acte de foi* ils firent reconnaître à l'Eglise le droit de la confirmation de toutes les dignités ecclésiastiques (Investiture) qui rendit les évêques indépendants des monarques et des princes régnants; ils fondèrent un Etat spirituel qui s'étendit sur toutes les nations et sur tous les gouvernements; enfin le St. Siège, se réservant le droit d'arbitrage, institua des légats, des nonces et des missionnaires pontificaux. L'infailibilité fut alors présentée comme dogme; les Ordres, les Sociétés religieuses, l'Inquisition, le droit de confesse et de chaire, la suprématie dans les tribunaux et les sénats, la direction des écoles et la censure des livres, tels étaient les principaux attributs du pouvoir spirituel.

Le pouvoir temporel n'apparut que plus tard. Constantin, en dotant l'Eglise, ne lui avait donné que quelques biens et palais à Rome et aux environs; dans la dotation de Pépin-le-Bref, il ne fut question que du *dominium utile*, c'est-à-dire de l'usufruit du legs; de même aussi dans l'empire d'Allemagne qui sut conserver jusqu'au douzième siècle ses droits gouvernementaux dans les possessions du pape. Jusque là les empereurs eurent le droit de contrôler les élections papales. Mais en 1198 Innocent III s'appropriâ des biens et des provinces et parvint à annuler toute l'autorité impériale vis-à-vis du St. Siège.

Grâces à des circonstances politiques auxquelles les papes eurent soin de ne jamais rester étrangers, ils se créèrent des rentes et des deniers que plusieurs Etats furent obligés de leur payer.

L'Angleterre, depuis le commencement de sa conversion à la chrétienté, la Hongrie et la Pologne dès le 11^e siècle, la Bulgarie et les Deux-Siciles dans le 13^e siècle payèrent régulièrement des sommes plus ou moins fortes au St. Siège

romain; et il est probable que la domination de l'Eglise romaine se serait étendue jusqu'en Orient, si les résultats des Croisades n'avaient été aussi insignifiants et si la papauté n'avait exténué les forces vitales des chrétiens du Nord et du Centre de l'Europe.

Dans ce tableau général de l'histoire primitive du magyarisme et de la papauté, nous voyons distinctement l'immensité du malheur dont furent victimes les Slaves, restés fidèles à l'Eglise romaine.

Au Nord la Pologne ne présente-t-elle pas durant douze siècles une anarchie aristocratique grâce à la soumission des rois aux papes, à leur propre clergé et à la noblesse sous le nom de république, main de fer que les prêtres dirigeaient à volonté. Cet élément asservit le peuple qui payait les frais des guerres fratricides que la noblesse soutenait avec tant d'ardeur contre la Russie et la Bohême.

En résumé nous dirons que Rome sut empêcher l'union et la fusion des Etats slaves par des différences de religion, inconnues même aujourd'hui à des millions de bons orthodoxes et de bons catholiques, plus acharnés les uns contre les autres, à cause de cette ignorance même, que les chrétiens et les sunnites de l'islamisme.

Rome travailla toujours au démembrement des peuples par son principe de
divide et impera.

Elle sut exciter toutes les passions de l'homme, et surtout la première, la principale, la vanité, l'orgueil, le despotisme, qui enfanta les noblesses polonaise, bohême, hongroise et allemande et celle que nous avons à signaler dans les Royaumes-Unis de Slavonie, Croatie et Dalmatie et les Confins-Militaires.

La vermine et la noblesse sont les deux plus grands fléaux du genre humain, mais tandis que la première n'est qu'un mal individuel, la noblesse est un mal général et toutes deux sont les suites de la faiblesse et du désordre et poussent aux dernières extrémités de la misère.

Pour avoir une idée plus précise sur les noblesses qui se nourrissent depuis le commencement de la chrétienté jusqu'à nos jours aux dépens des peuples slaves, marquons les traits caractéristiques de cette caste.

Les nobles polonais (*schlachta*) sont ivrognes et querelleurs. Les Hongrois se distinguent par une cruauté sauvage, des crimes violents et la dépravation des mœurs. Les Allemands, outre leur arrogance despotique qui ne reconnaît l'homme qu'à partir du titre de baron, ont un faible marqué pour la propriété d'autrui; pour arriver à leurs fins ils se mettent l'esprit à la torture, y concentrent tout leur sang-froid et leur persévérance, et ils réussissent presque toujours à déposséder les Slaves, aidés qu'ils sont par leurs alliés les juifs et avec l'appui du gouvernement qui ne fait plus mystère de ce moyen de germanisation.

La Slavonie, la Croatie et la Dalmatie ont le bonheur de posséder cinquante magnats ou seigneurs qui, jusqu'en 1848, exerçaient le *jus gladii* dans leurs propriétés. Aujourd'hui ces joyaux personifiés de la couronne de St. Etienne ont tant de mérites que je m'abstiens de relever les traits de grandeur d'âme qui les distinguent, leur humanité, leur désintéressement et les sacrifices qu'ils s'imposent pour le peuple. Et cela ne saurait étonner; car avec le titre de magnat, sans avoir jamais rien vu ni appris, on sait, on connaît déjà tout bien mieux que le plébéien; et d'ailleurs le magnat, avec le sang bleu qui coule dans ses veines, n'a-t-il pas le sentiment sublime du savoir imposé quand même?

Après avoir donné à mes lecteurs ces quelques observations sur le côté historique du peuple slave je voudrais présenter un résumé succinct des mœurs et des habitudes de la Slavonie et jeter un regard sur l'avenir de ce pays.

Les Slaves du Sud forment une population d'environ 1,200,000 âmes, répartie dans les pays depuis la Hongrie et la Haute-Autriche jusqu'au Tyrol, la Styrie, l'Italie, les bords de l'Adriatique et les frontières turques.

Les Confins-militaires y jouent un rôle presque prépondérant sous le rapport de la population

en tant qu'individus qui ont la conscience de leur existence animale.

Les habitants des Royaumes-Unis et des Confins-militaires se partagent en paysans et en bourgeois qui eux-mêmes se subdivisent en agriculteurs et en commerçants.

La Slavonie et la Croatie se composent d'un grand nombre de villages où l'on trouve presque partout des églises et des écoles pour la plupart catholiques.

Le paysan slavonien porte un costume assez pittoresque, mais surtout pratique contre les violences du climat dans les saisons froides. La couleur prédominante est le blanc avec des passe-points rouges et noirs. Le linge est blanc brodé avec goût et avec luxe, et souvent avec de la laine rouge et noire.

Le blanc et le rouge me semblent être les couleurs nationales primitives. Le bleu clair, qui appartient à l'Ecu de la couronne doit avoir une origine moins ancienne.

La chaussure offre de l'intérêt en ce qu'elle a quelque chose d'excessivement primitif. Un morceau de cuir en guise de semelle attaché par les lacets, chausse le pied enveloppé dans une étoffe de laine. C'est léger, commode, pratique, mais peu gacieux, offrant cependant l'avantage que le pied conserve ses formes naturelles déformées presque généralement par l'usage des chaussures étroites et trop justes des pays civilisés.

Le Slavonien est agriculteur par prédilection; il élève avec soin les chevaux dont il possède deux races; l'une d'une taille audessus de la moyenne se rapproche quelque peu des percherons par sa forte carrure, dans la Murinola surtout où ces animaux atteignent les proportions et la force des gros chevaux de trait français et anglais; la seconde race, celle des montagnes, est plus petite, plus légère et plus vive; il n'est pas rare de voir ces bêtes courir avec une vitesse surprenante et sans se ralentir, par monts et par vaux, des stations de poste entières; mais s'ils sont dociles sous la main de l'homme, ils s'emportent très facilement aussitôt qu'on les abandonne sans prendre les précautions nécessaires. Ajoutez à cela que cette der-

nière race est très frugale et se contente la plupart du temps de l'herbe qu'elle trouve le long des grandes routes; l'avoine est un luxe qu'il lui est rarement donné de goûter.

La race bovine est tombée en décadence; car les seigneurs ont retiré peu à peu aux communes leurs riches pâturages, à mesure que le sol et les produits de l'agriculture acquièrent ici une valeur plus importante; aussi ces races grises d'une bonne origine semblent-elles aujourd'hui, par leurs squelettes mouvants, prouver une fois de plus l'injustice de la puissance anti-populaire.

Le paysan cultive son champ avec beaucoup de soin selon les forces de son inventaire vivant. Et ce qu'il y a de remarquable dans ce peuple, c'est le talent qu'il possède de savoir faire lui-même tous les instruments, tous les outils et les objets de destinations diverses dont il peut avoir besoin. Ici l'on voit à chaque pas la vérité de ce dicton populaire que. „La misère est la mère de l'industrie.“

C'est un élan que la civilisation se doit d'encourager et qui conduirait facilement ce peuple à l'aisance par l'impulsion de la prospérité.

Le Slavonien est généralement d'une taille élevée, svelte et bien fait; on rencontre souvent parmi le bas-peuple des hommes d'une force herculéenne. Il a les traits du visage réguliers, le front large, les yeux bleu foncé, la poitrine bien développée et les mains assez petites. Sa démarche est vive pendant le travail, fière et digne dans les moments de loisirs.

Les communes nourrissent leurs pauvres aux frais des villages qui les composent, mais ne leur permettent pas la mendicité. Il leur répugne d'avoir des obligations et elles s'acquittent au plus tôt de toute dette privée.

Les hommes sont en général doux et indulgents envers leurs femmes, ils les affectionnent beaucoup dans leur jeunesse et les respectent dans leur vieillesse. L'homme ne prend jamais de décision sans consulter sa femme.

On se marie d'ordinaire vers l'âge de vingt ans; mais les maris ne manquent jamais de laisser à leurs femmes la haute-main dans la maison pour

tout ce qui regarde les soins de l'intérieur, bien qu'ils se fassent servir par elles aux moments des repas.

Le Slave du Sud n'accouplera pas à son chariot sa femme et son chien pour se laisser traîner en fumant tranquillement sa pipe jusqu'au lieu de la foire, comme il n'est pas rare de le voir chez les Allemands de la Bohême et de la Saxe.

Les femmes sont placées commodément dans la voiture et souvent le mari ou le fils qui conduit les chevaux descend aux endroits difficiles pour soutenir l'équilibre du véhicule.

Les familles sont composées ici de tous les membres des deux sexes vivant sous le même toit et sous l'autorité d'un chef ou gazda, d'ordinaire le père de la famille. Tous doivent respect et obéissance à sa femme. Il arrive aussi que les frères du gazda restent avec lui et agrandissent avec leurs enfants et leurs petits-enfants le nombre de têtes de la communauté.

Si le gazda devient trop vieux, ou qu'il est reconnu, en conseil de famille, incapable du gouvernement de la maison, l'autorité passe à la majorité des voix à un autre membre qui est investi de toutes les attributions et de toute la responsabilité de son devancier. Ce n'est pas de droit le plus âgé. J'ai vu des familles où l'autorité absolue était dévolue à l'un des plus jeunes auquel les vieillards même obéissaient. Le gazda tient la caisse. C'est lui qui reçoit l'argent gagné par les différents sujets qui lui sont soumis; le produit des ventes des boeufs, des moutons et des porcs, de la laine et des tapis, de toutes les industries enfin qui existent dans la maison. Il est obligé, par contre, de fournir à chacun ses habillements et les matières premières reconnues nécessaires; il veille à la conservation et au bon entretien de la maison, paye les impôts et livre tous les ans le compte de sa gestion, discuté et critiqué librement par le conseil de la famille, tenu à des époques fixes. C'est là aussi que se prennent toutes les grandes décisions. Chacun a le droit d'y porter les différentes plaintes qu'il croit devoir formuler, les torts que le chef est chargé de redresser et d'arranger à l'amiable, s'il est possible. En un mot c'est une

sorte de cour de justice pareille à celle qu'avant 1848, les seigneurs tenaient eux-mêmes dans les villages de leur dépendance.

En hiver une grande pièce sert de dortoir général où chacun a sa place marquée et son lit séparé. Il y règne toujours la plus grande propreté.

En été les enfants dorment à la belle étoile, les époux dans les petits cabinets sombres d'un bâtiment particulier, aérés seulement par la porte ouverte toute la nuit. Le jour ces loges sont fermées, ce qui y entretient la fraîcheur et les met à l'abri des moustiques et des insectes.

La boisson ordinaire du paysan est le vin; la bière lui est peu connue; le Slivovitz ou eau-de-vie faite de prunes, se rapprochant beaucoup du kirsch de la Forêt-Noire est une liqueur trop chère et trop forte pour qu'il puisse en user souvent: il la réserve pour l'hiver. Il y a d'ailleurs beaucoup de paysans qui se bornent leur vie entière à l'usage seul de l'eau.

Livrognerie est moins fréquente ici que chez les peuples du Nord. Le Slavonien surtout est incapable de rester comme l'Allemand des heures entières à déguster un pot de bière ou un verre de vin. Il lui arrive bien quelques fois de boire outre mesure, à l'occasion d'une fête, de la conclusion d'une affaire ou de toute autre circonstance; mais jamais il n'a le vin méchant; au contraire, il perd son sérieux pendant les quelques instants de son ivresse; il chante, tutoie et embrasse tout le monde; mais cela dure peu, car il faut dire qu'il se dégrise très vite.

Les femmes mettent beaucoup de goût et de soins dans leur toilette quand elles sont libres de leurs devoirs domestiques de tous les jours. Les snâse (vierges, jeunes filles) savent arranger leurs cheveux noirs avec un art particulier; elles enrichissent de rubans et de fleurs ces coiffures naturelles auxquelles viennent se joindre la beauté de la jeunesse et la régularité des traits pour donner à l'ensemble un cachet ravissant. Les jeunes filles et les jeunes mariées portent les couleurs les plus vives tandis que les femmes d'un certain âge se vouent généralement au blanc et au noir.

Les femmes slavonnes ont un talent inné pour la broderie, qu'elles exécutent sur des tissus de laine dont elles font des couvertures et des tapis. Ces ouvrages ont été appréciés même à l'exposition de Paris, et la nonchalante protection de la princesse M. était superflue pour leur assurer de la vogue, car les vrais connaisseurs se sont vivement intéressés aux dessins et à l'harmonie des couleurs que ces enfants de la nature savent reproduire avec beaucoup d'art et de goût. Les femmes cultivent elles-mêmes les plantes qui leur donnent des nuances pures et vives dont la manipulation reste un secret dans les familles. La fantaisie de leur imagination les conduit sans effort sur le sentier inaccessible à tant d'autres, sur la voie du sentiment du beau.

La douceur si séduisante de leur voix limpide, les expressions souvent si délicates de leur langage se remarquent déjà dans l'âge le plus tendre où l'enfant ne sent certes pas encore le besoin de plaire. Leur passion pour les fleurs, pour les chants et pour la danse nationale ou Kolo qui n'est qu'une ronde pareille à celle qu'on danse en Bretagne et qu'ils accompagnent des sons de la cornemuse fait trahir ces dispositions innées pour l'harmonie et pour la grâce, reflêt des cœurs purs et candides.

Les femmes et les filles savent à chaque circonstance marquante composer des couplets dans le genre des bucoliques, où les sentiments triomphent sur la passion vulgaire. Ce sentiment, le peuple le possède dans son cœur, et il en donne des preuves partout où il lui est encore permis de s'affranchir des étreintes de la misère.

N'oublions pas non plus la poésie épique, qui enflamme la jeunesse des deux sexes pour les héros qui en tous temps ont combattu contre les Turcs, et contre les Hongrois en 1848. Un des poèmes les plus remarquables en ce genre est celui qui fut composé en l'honneur du Ban Jellačić qui sauva le pays du magyarisme. Parmi les poésies épiques anciennes nous trouvons le chant de la délivrance de Vienne par le roi de Pologne Sobieski et qui commence par ces mots:

„Hodi brzo ti do mene, oj poljački moj sokole, ptico plemenita.“

„Viens vite à moi, mon aiglon polonais, notre oiseau national.“

N'est-ce pas là une preuve certaine d'une parenté de races? Quel malheur alors qu'on n'ait jamais su s'en servir pour le bien général des Slaves.

Comme je m'enferme pour aujourd'hui dans les limites du monde qui peuple la chaumière et qui fait fructifier les champs, je me réserve de parler en un autre lieu de la littérature ancienne et moderne des Slaves, qu'on pourrait appeler un produit du monde citadin quoique appuyé sur les éléments nationaux.

M^r. François-Xavier Koch, d'Essegg, musicien très capable et très laborieux a fait une collection consciencieuse des airs et des mélodies slaves composée d'au delà de deux mille motifs différents et tous puisés à leur source même. Cet auteur compétent affirme que ce n'est qu'une faible partie de ce qui existe, dispersé parmi le peuple. En parlant une autre fois plus en détail de littérature et de musique nous ne manquerons pas de donner à nos lecteurs un rapport précis des études musicales et estétiques de M^r. Koch; pour le moment nous sommes forcés dans le développement de nos idées générales d'éviter la relation de beaucoup de sujets intéressants.

L'amour de la patrie, cette vertu si marquante chez tous les Slaves, leur respect pour les lois de l'Eglise et de l'Etat, bien qu'ils n'en sentent que trop bien le poids qui les prive des bienfaits de la liberté, voilà les causes qui, de ce peuple né pour être libre et si digne de l'être, font un esclave plié sous le joug de la féodalité des seigneurs allemands ou magyars et des prêtres dont la conduite n'a quelque peu changée qu'autant qu'ils y ont été contraints par l'influente pression de l'opinion publique appuyée par les efforts de Monseigneur Strossmayer, évêque de Diakovar.

Les différentes nationalités slaves, Slovaques, Serbes, Kroates, Karinthiens, gens du Krain, Slavoniens, Illyriens, Dalmates ou Bochèses des bouches du Cattaro sont presque toutes ensevelies dans une même position politique négative, triste passivité que leur ont seule laissée leurs maîtres.

Ces peuples, qui habitent la campagne, n'ont presque aucune part dans les avantages qu'apportent les progrès de l'industrie, du commerce, des découvertes et des applications de nouvelles institutions humanitaires, répandues superficiellement en Autriche. Ils sentent leur infériorité, abusés qu'ils sont si souvent par leurs exploitateurs; ils n'ont et ne peuvent avoir aucune foi dans des éléments qui leur sont étrangers, ils savent qu'on ne les aborde jamais que pour se servir contre eux-mêmes ou de leurs forces physiques ou des fruits de leur travail.

L'apathie populaire ne saurait être secouée par les proclamations des satrapes, ou par des cérémoniens qui ne font que glacer davantage ces coeurs navrés d'une douleur, devenue, hélas! traditionnelle et héréditaire.

Le bon sens, l'instinct animal de l'homme lui fait garder le souvenir du bien et du mal qu'on lui fait. Si cet axiôme est vrai, les suites du mal séculaire qui s'élève ici en une pyramide colossale, doivent faire frémir tout être pensant.

C'est une tâche très difficile, mais possible encore de guérir ce peuple. On ne saurait certes désespérer de lui: car il est Slave, c'est-à-dire qu'il n'est pas étiolé, qu'il n'est pas abâtardi dans ses sentiments par les immoralités dont il a eu pourtant de si riches exemples dans ses oppresseurs. La confiance du peuple ne se gagne que par un système juste et pratique:

Via breve, recta.

Cette confiance est une position stratégique des plus importantes qui seule donne une base solide à tout gouvernement. Aussi, pour y arriver voyons-nous des partis nationaux et étrangers se disputer avec animation la prépondérance: le gouvernement seul a l'air de s'en soucier fort peu.

Le clergé catholique, grâce à l'esprit progressiste et au patriotisme éclairé de son chef Monseigneur Strossmayer, ne peut que mériter nos éloges pour les soins qu'il prend de la conservation de la langue et des sentiments patriotiques de la nation. Mais malheureusement la voix des pasteurs n'est qu'un faible écho qui se perd sous les voûtes de l'église, ce ne sont souvent que

de plates dissertations quelques fois peu choisies, sans le moindre effet électrisant, des paroles mortes le lendemain, si ce n'est le jour même.

Et la faute en est dans l'histoire même de l'Eglise, dans sa construction caduque, dans le malheur qu'elle a de voir trop souvent ses ministres outrager les lois de la moralité par des déprédations et des crimes auxquels, pour être juste, il faut bien avouer qu'il est presque surnaturel de résister dans les chaînes du célibat.

Le paysan slave, je l'ai entendu répéter et j'ai eu l'occasion de m'en assurer personnellement, est porté vers la chasteté des moeurs et la solidité du repos de la famille. Mais que peut-il croire quand il voit les faiblesses de son curé qui lui prêche la tempérance et la sobriété et qui fait abus des boissons enivantes, qui lui prêche la pudeur et demande pour son compte le *droit de jambage*. Ce dernier fait expliquons-le ouvertement.

Les promis sont obligés d'aller chez leur curé pendant les quelques semaines qui précèdent leur mariage, pour se préparer à la vie prochaine de famille, pour apprendre le catéchisme et se fortifier dans la foi. Mais ce ne sont pas des visites faites à une heure convenable où les fiancés se réunissent ensemble devant leur père spirituel pour entendre les douces paroles des trésors que la religion du Christ renferme en elle, non, malheureusement; c'est une triste servitude, car tandis que le promis est occupé à différents travaux hors de la maison et couche dans les granges sa future est obligée de prendre soin des appartements de Monsieur le curé et reste enfermée avec lui durant des journées entières; la nuit elle a sa chambre séparée et ainsi la brebis soumise sort avec un coeur dépravé, déshonoré pour la première fois de sa vie, se préparant, d'après les conseils de son bon pasteur à jouer le reste de sa vie un rôle hyppocrite, à moins que le repentir ne soit plus fort que la nature qui a une fois échouée. Si la brebis est récalcitrante aux désirs de son père spirituel, ce qui arrive souvent, elle s'expose pour l'avenir à des difficultés sans nombre et aux coups de sourde vengeance d'une passion méprisée.

Quoique cette terrible circonstance ne soit pas, Dieu merci, générale, elle est fréquente cependant, et connue du peuple, qui cherche à se tenir sur ses gardes.

Le clergé catholique ne saurait donc rêver à gagner jamais la confiance du peuple, car avec des circonstances aussi défavorables à toute autorité morale son crédit, si toutefois il lui en reste encore quelque peu, ne sera jamais que superficiel.

Relégué malheureusement par son célibat dans une catégorie exceptionnelle du genre humain, ce même clergé ne saurait non plus, sinon enflammer dans les populations un fanatisme aveugle pour la croix, du moins éveiller une foi suffisante pour la religion. La cause en est très simple et très naturelle. Le sacrifice divin se passe en latin. Qu'a de commun cette langue étrangère avec les rapports entre le cœur de l'homme et son créateur?

On ne saurait trop le répéter: le paysan slave est las de mystifications; et forcer les hommes à aimer et à adorer ce qu'ils ne comprennent pas, c'est trop demander de leur bonne volonté. On dit que c'est la foi qui sauve: possible, quand on parle à des masses qui ne cherchent pas à réfléchir à ce qu'on exige d'elles. Mais le Slave a passé par une trop rude école pour n'avoir pas pris l'habitude de se rendre compte de tout; et il se trouve froissé et humilié dans sa dignité d'homme, quand il se voit imposer des rites dont il ne peut saisir la signification. Et la langue latine jette un discrédit sur l'Eglise qui n'est soufferte que par habitude et parcequ'il faut aux femmes un sujet quelconque pour nourrir l'exaltation de leur imagination et une occasion de se réunir pour faire étalage de toilettes, s'observer et se dénigrer mutuellement, quisquelles ne sauraient suivre les cérémonies dans une langue qui leur est parfaitement inconnue.

Il est facile de voir d'après cela quels sont les avantages de l'Eglise orthodoxe sous le rapport moral et politique; il est plus facile encore de le démontrer: le prêtre est marié, il appartient au peuple, la liturgie et les cérémonies se font en langue nationale, et ainsi peuple et prêtre se com-

prennent et sont unis toujours dans une solidarité mutuelle.

Sans approfondir ni discuter les projets de Monseigneur Strossmayer, nous partageons le respect et l'admiration du monde civilisé pour ses tendances et pour les paroles dont il a fait retentir les voûtes de S^t Pierre. Mais nous osons formuler le vœu que ce grand homme ne s'arrêtera pas à un si brillant début, qu'il restaurera de fond en comble la maison caduque pour unir tous les Slaves dans le même temple national et faire gagner au clergé marié et réhabilité l'amour et la confiance du peuple.

L'entente cordiale et fraternelle entre l'église orthodoxe et l'église américaine est un fait accompli. J'ai été assez heureux d'assister moi-même à New-York à plusieurs meetings où cette réunion des des cultes fut discutée par les autorités les plus accréditées; j'ai été témoin oculaire de l'enthousiasme que mirent tous les partis à s'accorder pour accueillir cette idée.

Et en effet la défense des droits du paysan, la tolérance, bien plus, l'union des sublimes vérités de l'Eglise avec la moralité du Nouveau-Monde, n'est-ce pas un des plus beaux moments de l'Histoire, une des pages les plus profondes de l'humanité et la plus digne, à coup sûr, de l'attention et de l'étude de tous.

La jeune Amérique a devancé sa vieille mère l'Europe dans la voie du génie et de l'esprit social; mais elle n'a trouvée qu'un seul allié toujours fidèle, un seul ami qui la comprenne et la soutienne dans ses projets: c'est la monarchie slave indépendante ou la Russie.

Que ces idées sociales s'étendent aussi sur les Slaves du Sud, c'est le vœu le plus ardent que je leur porte du fond de mon cœur.

La meilleure et la plus sûre chance d'existence pour le gouvernement de l'Empereur dans les pays slaves qui portent encore le nom général d'Autriche, c'est l'appui du clergé catholique dans la voie des réformes nécessaires et la conquête patriotique des peuples par le respect de leur individualité, de leurs droits particuliers et de leurs

intérêts pour justifier la belle devise. „Viribus unitis.“

Le clergé ainsi réformé cessera d'être latin, il sera plutôt analogue à l'église protestante épiscopale de l'Amérique du Nord, ce sera en un mot, une église nationale slave, fraternellement unie à l'église orthodoxe russe. Si des voix anti-russes s'élèvent contre cette opinion, ma seule réponse pour le moment serait encore une fois de dire que la forme peut bien offusquer les ignorants; mais les penseurs justes et profonds ne sauraient nier que pour le bien même de l'avenir de l'humanité il est indispensable qu'une chaîne d'union morale cimentée avec plus de force encore le patriotisme individuel de tous les partis d'une nationalité homogène dans le principe de leur origine mais courant des chances différentes dans les directions contraires d'une même sphère politique.

Le clergé doit servir dans une certaine mesure à l'exécution de la grande oeuvre d'union slave, mais qu'il ne prétende pas par là gagner de droits à la moindre influence temporelle civile, politique ou gouvernementale. Qu'il se souvienne des belles paroles d'une dame de l'Hôtel Lambert qui se distingua comme une élève accomplie de ce repaire jésuitique.

„Madame, lui disait le prince de Varsovie, Paskiewisch, vous êtes donc la belle-mère du prochain roi de Pologne“ — „Notre royaume n'est pas de ce monde“ „fit la comtesse en levant les yeux au ciel.

Le royaume des prêtres n'a donc qu'à s'étendre et à prospérer dans toute sa grandeur dans l'autre monde, nous le souhaitons de bon cœur, mais ici-bas qu'ils ne perdent jamais de vue le méchant pronostic de la révolution française, dont mes lecteurs sauront bien eux-mêmes tirer les terribles conclusions. Et si un peuple, dans l'effervescence d'une révolution a posé cette condition comme indispensable à la liberté humaine sans la prendre, du premier coup au pied de la lettre, on ne saurait pas pour cela, se croire en droit de traiter trop légèrement la pensée qu'elle renferme en elle et qu'elle couve.

Les Slaves sentent le besoin d'un gouvernement monarchique, ils le désirent, ils veulent être unis et concentrés, ils attachent même une singulière affection à la maison d'Autriche, mais ils sont déjà assez éclairés pour savoir que les droits de l'homme ne permettent pas qu'on les considère comme une masse mouvante sans volonté et sans autre valeur que celle d'esclaves pareils à un troupeau de bêtes de somme dont l'existence dépend d'un maître momentané ou d'un propriétaire héréditaire.

Le dévouement du clergé pour le gouvernement et réciproquement du gouvernement pour le peuple peut seul donner des garanties de bonheur pour l'avenir.

Il n'existe pas de frontière morale ou patriotique entre la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie et les Confins-Militaires et leurs frères de la Turquie. Les relations les plus terribles de la persécution des rayahs ou chrétiens traités d'infidèles par les Osmanlis n'ont pu toutefois exciter dans le peuple slave une animosité aussi forte contre les sauvages Turcs que celle dont ils sont pénétrés contre le germanisme et le magyarisme. Aussi toutes ces nationalités répètent-elles à chaque circonstance qu'elles „préfèrent le handjar“ *) des Turcs au bâton des Allemands.

L'Allemagne n'entend pas ce „vox populi“, ou fait semblant de ne pas le comprendre, ou n'y veut attacher aucune importance; mais qu'elle n'aille pas croire que le Slave hait l'Allemand par rancune, si bien méritée qu'elle soit: non, le Slave le méprise, il le tient audessous du Turc à cause de son hypocrisie soi-disant humanitaire, mais plus funeste dans ses suites que la cruauté sanguinaire des barbares.

Les chrétiens habitant la Turquie se composent de Slaves de Grecs et de quelques familles d'Arméniens, et forment un ensemble beaucoup plus nombreux que leurs oppresseurs. Ils ont tous un point de commun avec ceux de l'Autriche: c'est la voix du sang, et de même que dans le corps la douleur d'un membre fait tressaillir tout l'en-

semble de l'organisme, ainsi chaque coup porté aux Slaves dans l'esclavage du Sultan se ressent immédiatement dans le sentiment du peuple slave de pire d'Autriche.

Ils gémissent ensemble sans pouvoir se porter secours.

Jusqu'en 1848 la persécution des chrétiens dans les Principautés danubiennes était empreinte d'une brutalité sauvage, fanatique et violente; depuis elle a fait un progrès grâce à l'influence de la plus haute civilisation politique de l'occident, des innovations et des plans ingénieux des renégats de toutes les nationalités européennes et surtout des membres de la famille de l'Hôtel Lambert et de ses satellites jésuitiques de l'émigration polonaise; cette persécution des Slaves, si importante à l'équilibre politique des intérêts de l'occident, est aujourd'hui une oeuvre systématique et parfaitement organisée. Rome en tire sa part du lion et souffle la discorde entre le clergé grec et slave dont elle cherche à nourrir l'animosité avec une audace et une habileté surprenantes.

La prospérité ou du moins la tranquillité des Slaves d'Autriche peut-elle être assurée sous l'influence des bourrasques politiques que chaque jour l'histoire nous apporte dans les Royaumes-Unis et les Confins-Militaires?

L'extrême loyauté de la conduite politique des Serbes et des Monténégrins vis-à-vis de l'Autriche, cette réserve marquée dans la terrible et malheureuse affaire des bouches de Cattaro prouve non leur indifférence envers leurs frères massacrés et ruinés par suite d'une intrigue magyaro-tudesque, non une complaisance politique des chefs de ces nations, mais une attitude froide et concentrée où l'on attend la définitive solution de la question des autonomies slaves si menacée par le dualisme.

Citons-en un exemple entre mille.

Le jeune cabinet de Pest organisa l'année dernière, comme chacun sait, une descente de savants naturalistes magyars à Fiume pour accentuer la prise de possession de cette ville et de ce pays au nom de la mère-patrie, la Hongrie.

Il lui fallait improviser un port de mer pour abriter sa future flotte, car les monitors nouvellement

*) Couteau qui leur sert à trancher les têtes.

construits pour la défense des eaux du Danube ne lui paraissent pas une garantie suffisante de sa puissance navale.

En parlant de religion dans les pays sud-slaves il est impossible de ne pas toucher à la politique, et de même en parlant de politique on ne saurait s'abstenir de remonter à la source et au berceau des continuelles misères, des malheurs et des catastrophes qui accablent les Slaves, sans s'écrier involontairement :

„Oh Rome, jusques à quand abuseras-tu de notre patience!“

Tant que l'Eglise slave ne sera pas délivrée de toute influence de Rome, il n'y a pas d'espoir d'amener ces peuples à former un corps entier bien organisé, obéissant, tranquille, dévoué envers le gouvernement, en commençant par les Tschèques pour en arriver jusqu'aux Dalmates et aux Bocchèses.

Si grâce aux dispositions pacifiques et patientes des Croates, Slavoniens et Dalmates, Serbes Bocchèses et autres le gouvernement parvenait quand même à conserver encore pendant plus ou moins longtemps son autorité, ce ne sera qu'en cherchant la contre-balance du magyarisme dans l'élément slave satisfait par des mesures qui assureront les droits du peuple, par la contrainte des bureaucrates et surtout des magnats, par une protection éclairée des sciences et des langues nationales, par la fondation d'écoles et avant tout par l'introduction sur une large échelle de l'instruction primaire et d'établissements d'encouragement de l'agriculture et de tous les genres d'industrie que comporte le pays.

Les opinions que nous venons de présenter à nos lecteurs sur l'état déplorable de l'enseignement de la morale au peuple slave par la voie des prêtres catholiques attachés aveuglement au système arbitraire de Rome sont encore bien au-dessous d'une réalité, dont les suites peuvent produire des événements dangeureux au dessus de toute attente pour la société. Ce cancer moral qui ronge l'imagination populaire et ses opinions, qui pousse le peuple au désespoir, à la paralysie cy-

nique, est le résultat d'un abus des plus sublimes théories qui servent de manteau et de passe-droit aux malfaiteurs dont l'âme est vendue à la *légion noire* et dont elles assuraient la sécurité et l'impunité.

Il faudrait en effet, recourir aux archives mystérieux de l'enfer pour arriver à reproduire une idée générale et précise de ce repaire d'ennemis de l'homme qui, à côté de l'arbre de la liberté, de l'humanité, de la vérité sublime du fils de Sirah, ont planté *l'arbre vénéneux* dont l'extérieur, aussi simple et aussi sublime que l'autre trompe les hommes et développe à pas de géant une existence parasite sur les plus précieux sentiments de la société, sur sa foi et sur son dévouement.

Aussi y a-t-il un seul peuple heureux au monde dans les pays où la religion catholique romaine est l'église de l'Etat? — Non. — Au contraire, n'avons-nous pas la preuve palpable que le progrès de la civilisation, le respect des droits de de l'homme, le repos même, première base du bonheur moral et matériel de la société ne peuvent se développer, se répandre et prospérer qu'autant que le peuple est éloigné de la domination de ce même clergé.

Je crois superflu d'appuyer cette vérité incontestable par des citations des auteurs les plus distingués de tous les siècles du christianisme; je me bornerai à dire que la lutte entre les deux éléments de l'Amérique du Nord n'était que le développement des principes de l'éducation jésuitique du Sud, qui depuis l'histoire des Incas (Marmontel) jusqu'à la triste affaire du Mexique et des autres pays transatlantiques n'a donné lieu qu'à des effusions de sang continuelles.

A l'absolutisme de Rome avec l'infailibilité du pape, à son procès politique pour la conservation du pouvoir temporel, il faudrait des empereurs disposés à tenir l'étrier de la monture papale, des nobles toujours empressés, sous l'emblème de: „Patria ecclesia“, à faire des révolutions de palais, et à tenir le poison et le poignard cachés, prêts à frapper leurs souverains et leurs bienfai-

teurs sur les ordres de Rome émanés des Pères confesseurs

La capitale spirituelle du monde tient à la terrorisation, à l'oppression du peuple, à son ignorance et à sa soumission aveugle; car autrement les grands, qui se font gloire de ne rien faire, ne seraient plus les seuls riches et ne pourraient envoyer à Rome soit des croix d'or comme l'ont fait dernièrement les magnats hongrois, soit des plateaux précieux couverts des sommes extorquées sur les pauvres Polonais, comme le fit l'évêque, comte Leduchowski, qui promit à ces malheureux leur vieille Pologne rétablie par l'influence papale, soit enfin des bijoux de famille, comme en envoyèrent d'Aix-la-Chapelle les partisans irlandais, en demandant à la future Infaillibilité personnifiée sa bénédiction pour leur prospérité fénienne.

Si l'on nous dit que „le catholicisme“, par les croisades, a servi la cause de l'humanité, réduisant et ruinant les seigneurs féodaux, qui n'étaient que des brigands dont l'empereur Rodolphe de Habsbourg acheva de délivrer l'Europe, que les Bénédictins et les Cisterciens ont été les premiers piliers de la littérature du moyen-âge et qu'ils ont préparé l'époque des lettres, dont s'emparèrent les Jésuites pour conduire ensuite l'oeuvre de l'éducation sur des bases plus larges et plus certaines, nous pouvons aussi soutenir en nous appuyant sur l'histoire, que la civilisation des anciens nous livre des preuves certaines que l'humanité possédait déjà une instruction restreinte, il est vrai, et concentrée dans les castes privilégiées, et malgré la perte de la bibliothèque Alexandrine, malgré les dissidences avec l'Orient dont l'élément arabe versa tant de brillante lumière sur le monde, la civilisation, disons-nous, eût pris son ascendant progressif et fût arrivée à des résultats supérieurs peut-être à ceux d'aujourd'hui, si l'élément de la Rome chrétienne n'avait monopolisé les consciences, les capacités, les coeurs et surtout les bourses des croyants fidèles.

La paléontologie, cette science jeune encore, ne nous offre-t-elle pas assez de preuves que le progrès de la perfection morale et physique de

l'homme avance et que nulle force ne saurait arrêter les lois de la nature.

La tendance vers la civilisation, quoique paralysée, endormie ou étouffée chez certains peuples, comme cela a lieu chez les Slaves du Sud ne saurait manquer de prendre son essor naturel dans les générations suivantes et de produire des orages plus terribles peut-être que ceux de 1793 et de 1848; il est du devoir des gouvernements de prévenir ces dangeureuses explosions et de satisfaire un peuple qui se laisse volontairement enchaîner par les obligations et les dettes de reconnaissance.

Le peuple slave est reconnaissant par ambition; la fierté de son sang et l'amour pour son bienfaiteur le pousseront à tous les sacrifices.

Le peuple ne ment jamais: il ne trahit pas; il doit même être exaspéré pour oser se défendre.

Quand on lui fera justice dans ses droits territoriaux, dans ses droits à la confiance du gouvernement, il ouvrira son coeur aux progrès qu'on lui doit et surtout aux bienfaits de l'éducation primaire dont nous voulons donner un exposé général.

L'instruction publique.

Il est une vérité parfaitement reconnue aujourd'hui; c'est qu'il ne saurait jamais y avoir trop d'instruction dans un pays; il ne vient à l'idée de personne de critiquer la quantité d'écoles de tous genres des Etats d'Allemagne, et cependant l'Autriche, considérée superficiellement étonne et surprend par le grand nombre de ses Académies, des universités, des lycées et des écoles supérieures, militaires, de marine, de géographie, d'agriculture, des mines, y compris l'Académie des Beaux-Arts et les Conservatoires de musique.

Nous sommes saisis d'admiration pour toutes les sociétés qui s'occupent d'histoire naturelle, d'industrie, d'agriculture: deux cent trente sept collèges fréquentés par vingt neuf mille élèves, et vingt cinq mille écoles élémentaires donnant l'instruction à plus de deux millions d'enfants! Et cependant, malgré la justesse de cet exposé, le Pèlerin slave, qui descend au fond des choses pour chercher à découvrir la situation vraie et la valeur réelle de la question n'est pas le seul à nier

les effets pratiques de ces pompeuses prémices. Tous les voyageurs s'accordent à donner un démenti à la civilisation et à l'instruction de l'Autriche en général et particulièrement des pays slaves qui, comme nous l'avons démontré dans les chapitres précédents forment pourtant le corps et l'élément principal de la population hétérogène dans ses autres parties, des pays soumis au sceptre de la maison de Habsbourg.

L'élément tudesque a été de tous temps, aux dépens des autres peuples, l'objet des soins et des frais de l'instruction dont le gouvernement lui faisait la plus large part dans le but de le rendre plus capable d'exercer sur le reste des masses ignorantes son métier parasite.

Mais sous ce rapport les efforts de cette sollicitude du gouvernement ont porté moins de fruits que l'on s'était promis, et l'on eût eu l'occasion de constater avec plus de sûreté encore l'infériorité réelle de cette nation lourde et grossière, si le voisinage des États d'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie n'avait fortement réagi sur les Allemands de l'Autriche.

Le système des gouvernements qui se sont succédés jusqu'à ce jour offrait peu de voies d'instruction à la population des villes et même à la noblesse, qui jusqu'à présent, jouit de bien des privilèges et d'institutions spéciales, aux frais naturellement de l'entier de l'Empire.

Et la preuve en est dans le manque de têtes pratiques et d'esprits façonnés à servir consciencieusement le pays, ce qui a amené la suite des 69 changements de ministres qui essayèrent de diriger les affaires publiques depuis 1848. Il n'y a dans le pays, à de bien rares exceptions près, que des pédants formalistes et entêtés, des rapporteurs et des protocollistes innombrables qui ne rougissent même plus de leurs viles menées d'espionnage et des tentatives provocatrices qui livrent souvent à leur vengeance les gens les plus honnêtes et les plus respectables, dont la patience finit parfois par s'épuiser envers ces misérables.

Où donc est la cause de ce mal qui retarde et empêche l'exécution des plus belles dispositions et des lois les plus bienfaisantes des empereurs ?

Nous ne pouvons que donner toujours la même réponse.

La source du mal est ici, comme dans tant d'autres circonstances, dans le génie des ténèbres envoyé de Rome, qui plane audessus de ces pays, dirige l'éducation primaire et secondaire, paralyse les efforts de l'esprit du siècle qui cherche à accentuer son affranchissement dans les écoles supérieures, et retranche de l'ensemble de l'instruction l'enseignement raisonné de l'histoire et de l'économie politique, des sciences, en un mot, qui pourraient éveiller dans l'homme le sentiment de sa dignité personnelle, basé sur la conscience de ses droits vis-à-vis de l'humanité entière.

De toutes les nationalités slaves, les Tschèques et les Silésiens sont les seuls qui jusqu'ici aient été assez heureux pour voir une instruction un peu plus avancée pénétrer parmi les *siedlaks* ou citoyens agriculteurs habitant la campagne. Le prolétariat est donc là relativement plus éclairé que dans toutes les autres contrées de l'Autriche.

Les Slovènes occupent sous ce rapport à peu près le même rang que les Tschèques, mais quant aux Polonais, aux Ruthènes, aux Slovaques et enfin aux Slaves du Sud, nous devons avouer qu'à une très légère différence près, leur état d'instruction est très triste; et s'ils sont de quelque utilité pour la Couronne et la société ils ne le doivent qu'à leur bon naturel, qui sauvegarde de la perdition ces âmes condamnées par les Germains à un anéantissement successif et par Rome à l'ignorance du sort que les premiers leur préparent.

On peut dire que les Royaumes-Unis de Croatie, Slavonie et Dalmatie et les Confins-militaires sont dépourvus d'instruction primaire, car celle dont on a bien voulu doter les campagnes et les petites localités reste sous la direction du curé et d'un maître d'école asservi au premier et élevé dans des établissements qui lui inculquent la haine du peuple et l'humilité rampante devant les positions plus puissantes et plus lucratives des seigneurs et des magistrats.

La caste des maîtres d'école est, on peut le dire avec raison, le fléau des campagnes, car elle

fait plus de mal que de bien dans l'intérêt de la civilisation.

Ces hommes ne cherchent qu'à se faire quelques petites rentes aux frais des paysans qu'ils terrorisent par les mauvais traitements qu'ils font subir aux enfants. Les exercices religieux ont la plus grande part dans cette soi-disante éducation. Les enfants sont obligés, même dans les mauvaises saisons, de rester à l'église trois à quatre heures les dimanches et les jours de fêtes et deux heures les autres jours de la semaine; puis rentrés à l'école sous la surveillance de leur pédagogue ils étudient et entonnent les louanges des saints et des saintes du Paradis et de Rome et prient pour la prospérité temporelle et spirituelle et les longs jours de l'administrateur du diocèse.

Le maître d'école s'intéresse généralement à faire traîner en longueur l'apprentissage de la lecture et de la calligraphie, ou de l'enseigner aussi incomplètement que possible, et l'on ne saurait nier qu'il a beaucoup de succès au moins sous ce rapport.

Que si l'on veut connaître le motif de sa conduite, la raison est facile à donner.

Il tient à conserver le plus longtemps possible les mêmes élèves, pour n'avoir pas à chaque instant l'embarras et l'ennui de préparer de nouveaux-arrivés. Au pis-aller il tient une sorte d'école mutuelle, et ne se fait pas de grands scrupules, de confier sa tâche à la science et aux connaissances certainement très étendues de ses premiers élèves.

L'étude par là devient un amusement et les enfants qui s'habituent à ce genre de divertissement qu'ils trouvent à l'école où ils n'ont jamais rien à faire, le préfèrent, comme de juste, à toute autre occupation qui pourrait les déshabituer de la paresse engendrée, nourrie et développée par le maître d'école.

L'été, il faut bien le dire, les enfants ont plus à faire. Je connais un pédant dont les dispositions innées pour la botanique sont d'un grand profit pour ses élèves. Pour ne pas les tenir toujours enfermés dans les salles humides d'un local fermé quand tout s'épanouit dans la nature qui s'éveille de son long sommeil d'hiver, il leur fait,

sous prétexte d'herborisation, enlever au printemps les mauvaises herbes qui croissent dans ses bleds et se sert en été de leurs forces naissantes pour l'aider gratuitement à la récolte de ses produits, ce qui leur apprend la botanique. Les enfants ne peuvent donc manquer de reconnaître de bonne heure la différence qui existe entre les diverses céréales, et leurs forces physiques ne s'en développent que plus régulièrement, mais l'alphabet reste en retard, le tout au profit du maître d'école.

Et de même des autres, à de très rares exceptions près.

L'éducation primaire repose donc aujourd'hui sur la mauvaise volonté et l'ignorance des maîtres d'école qui ne songent après tout qu'à leurs propres intérêts et à leur existence, peu enviable du reste même pour un philosophe de l'école de Diogène.

Si ces malheureux veulent remplir consciencieusement leurs devoirs ils ont à combattre les mauvaises dispositions des trois facteurs actifs, en jeu dans la partie:

Les parents sont mécontents de la perte d'argent qu'ils subissent, du temps que leurs enfants passent inutilement à l'école et du danger qu'ils y courent dans les saisons rigoureuses exposés alternativement au froid et à l'humidité ou à l'air comprimé des classes;

Les enfants fatigués bientôt d'entendre des théories mal expliquées se découragent et perdent le goût de l'étude;

Le maître d'école lui-même devient une machine parlante, gronde, s'impatiente et maltraite les élèves pour se venger de ses ennuis.

L'éducation primaire, ainsi dirigée jusqu'aujourd'hui sous les paternels auspices du clergé, à quel résultat aboutit-elle? Pour un petit nombre d'enfants qui parviennent à lire et à griffonner, la majorité ne participe pas en réalité aux bienfaits si restreints de cette éducation. Ils grandissent presque tous dans les ténèbres de l'ignorance qui les excluent de la société et les rendent incapables de suivre les progrès de l'humanité civilisée. Ceux même qui savent lire et écrire l'oublient pour la plupart faute d'exercice, et ainsi les frais et les sacrifices que le peuple s'impose sont perdus pour

lui, malgré les brillants résultats insérés dans les tableaux de statistique d'après des données superficielles et intéressées.

Le seul moyen de remédier à ce désordre palpable, d'obvier à la négligence générale et à l'incurie invétérée dans cette branche si importante à la prospérité d'une nation, est, à notre avis, de soumettre toute l'éducation à une révision complète, à une nouvelle organisation qui, d'après des données appuyées sur l'expérience, et aidée de l'énergie loyale de toutes les parties intéressées dans la question, sera fondée sur les lois qui régissent ce ministère dans les pays qui nous offrent l'exemple d'une instruction avancée. Comme cette organisation demande de la part de tous les hommes versés dans les différentes sciences qu'elle renferme une étude consciencieuse des branches diverses qu'elle embrasse, le „Pèlerin slave“ ne saurait nullement avoir la prétention de résoudre cette tâche; mais fidèle à son principe, il veut chercher, selon ses forces, à jeter quelques jalons sur la route à suivre, et donner à ce sujet des observations concernant plus particulièrement la Croatie et la Slavonie, dont la position et les intérêts identiques forment un entier indissoluble.

La majeure partie de la population habite la campagne, s'occupe d'agriculture et base son existence sur les produits du sol. L'éducation primaire de ces pays devrait donc répondre à ces conditions vitales et être dirigée en ce sens.

Selon l'importance des localités, il faut aux institutions primaires deux instituteurs au moins, le plus souvent davantage, sans compter les institutrices qui sont la condition sine qua non de la première éducation des filles.

Les appointements des instituteurs et des institutrices doivent être sensiblement augmentés pour en faire des personnes qui travaillent avec plaisir et dévouement. Par là aussi on relèverait leur autorité morale qui traîne jusqu'ici dans la misère et annule l'influence progressiste que leur poste leur permet d'exercer sur l'ensemble de la population. Il s'en suit naturellement que ces places ne peuvent être occupées que par des hommes d'un caractère éprouvé et d'une instruction supérieure

à celle des pédants d'aujourd'hui. Placés sous la surveillance immédiate d'une Commission d'éducation qui s'assurerait tous les mois de la conduite de chaque établissement, ils n'auraient plus à dépendre de l'autorité ecclésiastique de l'endroit.

Enfin on pourrait, dans ces conditions, leur défendre sous peine de renvoi, de demander ni d'accepter les cadeaux obligatoires des enfants ou des parents.

Mais pour arriver à ce but, il faut savoir éveiller l'ardeur des hommes dont on se sert, soutenir leur émulation, stimuler leur goût pour l'étude. Aussi qu'on ne les condamne pas à rester toujours dans le même endroit, mais qu'on leur laisse ouverte la voie de l'avancement, la perspective d'une position plus élevée et plus en relation avec le travail auquel ils se soumettent. L'éducation des enfants ne saurait absorber à tel point leurs facultés qu'ils ne trouvent le temps d'étudier les diverses sciences requises dans l'enseignement supérieur, pour avoir le droit de prétendre aux places vacantes des collèges, des gymnases et même des universités, s'ils possèdent les titres nécessaires. On aura bientôt par là des hommes qui connaissent de longue date la jeunesse et sauront mieux la conduire que les savants très versés, je veux bien le croire, dans la théorie des livres, mais peu familiarisés avec la tâche, difficile du reste, de maintenir l'ordre au milieu d'une jeune légion exubérante de force et de vie.

Les membres de la Commission d'éducation seront élus moitié dans les différentes classes de la société, moitié composés de gens de lettres et de sciences, et chargés deux par deux de l'inspection continuelle des écoles primaires, chaque groupe dans un certain rayon variable. Après chaque tournée l'inspecteur sera tenu de faire un rapport lu et discuté en séance publique.

Puis la Commission nommera un bureau chargé de la rédaction d'un rapport général présenté à la diète du pays et au gouvernement, qui, sur la proposition de la Commission statueront tous les ans sur les récompenses à décerner tant aux instituteurs qu'aux élèves les plus distingués.

L'enseignement de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique est la base naturelle qui servira au développement successif des sciences nécessaires à l'agriculteur : telles que les notions élémentaires et préparatoires de la technologie, de la mécanique, de l'architecture, du commerce, de l'économie politique, des codes judiciaire et administratif, de la géographie et de la statistique.

Un abrégé pratique et général, expliqué en un style accessible aux gens de la campagne et souvent comparatif, formera en un seul livre le trésor des jeunes gens qui y trouveront un stimulant qui éveillera leur curiosité et les soutiendra dans la voie du travail et de la réflexion.

Si le plan de cette éducation présente une grande difficulté pour les pédagogues, il est bien facile d'y remédier en rédigeant de même à l'usage des maîtres d'école une instruction exacte et détaillée qui les aidera dans la succession nationale de leur enseignement et où ils pourront puiser les compléments des notions qu'ils auront acquises dans leurs propres études.

Toutefois les efforts, même les mieux dirigés, se perdent sans résultat durable si l'on ne sait entretenir et revivifier dans les esprits les principes qui y ont été déposés dans l'enfance, et l'enseignement reçu dans les écoles ne saurait être d'aucun profit pour l'homme fait, s'il n'apprend à mettre en pratique les leçons qu'il a reçues dans sa jeunesse et dont l'ensemble et l'idée générale restent en lui quand il en a oublié depuis longtemps la forme et les détails.

C'est dans ce but que chez des nations voisines de la nôtre, en Allemagne, en France, en Angleterre ont été institués les cours du dimanche. S'ils ne réussissent pas partout, si l'on n'y trouve pas toujours cet entrain et cette légitime curiosité que seraient en droit de réclamer ceux qui sacrifient si généreusement pour le bien général leur temps et leurs occupations particulières, il ne faut s'en prendre qu'aux habitudes innées de paresse et de nonchalance ou d'orgueil mal placé de certains individus. Mais pour ce qui concerne le Slave, il n'est ni sauvage, ni opiniâtre, ni incrédule, il n'a ni de l'Allemand ni du Hongrois sous

ce rapport : nous avons eu au contraire trop souvent des preuves convaincantes de l'intérêt qu'il porte à tout ce qui peut servir à l'éclairer pour craindre de le voir négliger ces cours. Tenez-vous dans les bornes de la vérité pratique et il vous écoutera avec confiance et suivra volontiers les conseils dont il reconnaît instinctivement l'opportunité et le désintéressement.

Il est naturel que la partie de la société populaire à qui ces cours s'adressent, ne saurait être dirigée par des procédés obligatoires analogues à ceux dont on se sert d'ordinaire envers les enfants. Ici il faut savoir éveiller l'intérêt pour former un auditoire, s'emparer de son attention et lui offrir des notions saines et pratiques en rapport avec les besoins et les occupations de chacun.

D'ailleurs la nature même du Slave le porte déjà à ces sortes de réunions qui lui offrent l'occasion de s'enrichir de l'expérience des gens âgés. Ainsi les dimanches et les jours de fêtes, quand la jeunesse se rassemble pour jouir du divertissement des jeux nationaux et de la danse, les vieux se groupent à l'ombre des muriers et des chataigniers autour du chef de la commune élu par le suffrage de la localité et causent des heures entières sans querelle et sans bruit. Leur conversation, que j'ai souvent écoutée avec attention, était toujours sérieuse et fondée sur un bon sens naturel qui ignorant les causes, sait apprécier les faits et en déduire les conséquences. De temps à autre aussi leur venaient de ces réflexions tristes qui caractérisent si bien la souffrance et l'ennui de l'homme opprimé et malheureux.

Tout ce que nous venons de rapporter sur les éléments ennemis de l'existence des Slaves et de leur affranchissement de la misère qui les accable n'est qu'une bien faible esquisse de l'énormité du fratricide impunément exercé, sous l'influence de la cour de Rome, par l'Allemand et le Magyar catholiques sur le Slave catholique et orthodoxe. Aidée de ces puissants satellites Rome voudrait ensevelir le Slave dans un immense oubli dont il ne pût se relever aujourd'hui, demain, jamais ni toujours, pour s'avancer triomphante à

travers les tombes fermées de tout un peuple anéanti. L'horreur de cette conduite injuste et impossible à justifier nous a contraints à la citation de quelques faits particuliers qui, malgré le dégoût que nous éprouvons à les rapporter, ne pouvaient passer sous silence dans un livre dont le but est de dévoiler la vérité, serait-ce même aux dépens des formes parlementaires et du goût délicat de quelques lecteurs scrupuleux et faciles à effaroucher. Que l'artiste, que le poète se tiennent dans les limites d'une vérité qui ne les fait pas descendre dans la discription intime du choses!

Mais l'ami du peuple, le rapporteur consciencieux, qui s'est fait un devoir de présenter la question telle qu'elle est dans la nature, doit faire connaître à la grande famille de l'humanité les circonstances aggravantes ou atténuantes du sujet qu'il traite; car cette sorte de familiarité c'est la voie la plus courte et la plus naturelle du coeur et de l'esprit qui mène le penseur à des nuances très importantes dans son jugement et ses conclusions définitives.

Le clergé catholique romain ne renferme-t-il pas bon nombre de consciences et d'esprits qui n'attendent que le moment propice pour se réhabiliter devant leur propre être et devant la société abusée et blessée de si longue date?

Le jour où la *sancta obedientia*, qu'en vain le concile voulut imposer au grand et courageux Strossmayer cessera d'exercer sa pression sur les Slaves du Sud, le clergé, nous n'en pouvons douter, embrassera sincèrement la cause du peuple, quand ce ne serait que par sollicitude pour sa propre existence. Il lui sera impossible, il est vrai, de se détacher subitement de l'esprit de *divine hiérarchie* et de se réincorporer à l'humanité dont il ne s'est détaché que pour la tromper et pour la dominer.

Les ministres de Dieu ont pris depuis longtemps, il est vrai, l'habitude de croire à la supériorité que le St. Esprit répand sur eux, et ils craignent de se couvrir de ridicule en descendant de leur piédestal pour se jeter dans les bras du peuple: mais qu'ils se rassurent. „Il n'y a que le premier pas qui coûte“ dit la sagesse des nations

et une fierté mal placée peut seule les empêcher de sortir de la fausse position qu'ils occupent. L'estime du peuple est acquise d'avance à toute intelligence et à toute instruction pourvu que l'honnêteté des procédés soit d'accord avec l'esprit. Le rôle du prêtre slave peut être sublime s'il devient populaire et pratique, si l'homme qui exerce ce ministère est fidèle à l'esprit de sa mission. Mais s'ils ne veulent suivre les progrès de l'époque, ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-même et ne pourront accuser d'injustice la Providence le jour où leur orgueil et leur aveuglement les conduira à leur perte, couverts de haine, de malédictions et de ridicule, même sous les voûtes du Vatican, qu'un avenir plus ou moins prochain brisera et renversera comme l'ont été tant de temples où le mauvais génie s'était installé en maître dans le sanctuaire destiné aux anges.

Entre le prêtre d'Amérique et celui qui, en Europe, voudrait exercer les fonctions spirituelles d'après les mêmes principes, il n'existe de différence que sous un certain rapport politique inhérent aux peuples même auxquels la parole de Dieu s'adresse. En Amérique c'est la nation elle-même qui, de sa propre initiative, se donne une religion et une éducation par la force morale de son *self government* qui la fait jouir de l'indépendance la plus parfaite.

En Europe où il faudra du temps encore jusqu'à ce que les différentes races se confondent par le croisement, par l'unité des opinions que le progrès prépare, par la suprématie d'un seul intérêt universel consistant dans le bonheur de l'homme élevé au-dessus de toutes les prétentions, des ambitions et des vicissitudes de tant de nationalités particulières, le prêtre doit dépendre du gouvernement comme tout autre employé du pays, ce qui ne doit pas empêcher de le choisir, comme en Russie et en Allemagne par le concours public et le suffrage de la commune; qu'il soit marié pour donner l'exemple de la vertu dans la vie privée et devenir ainsi le modèle de ses concitoyens. En abolissant le droit d'hérédité, on garantira facilement le pays de ces fils de prêtres qui pourraient créer de grands inconvénients dans la société.

Dans l'éducation primaire du peuple, la connaissance des idées philosophiques de la religion est de la plus haute importance, à la condition cependant que l'étude de ces notions se tienne toujours éloignée du mysticisme et des doctrines spéculatives qui dominent aussi bien dans le Koran que dans les sermons des Dominicains et des Jésuites. La conception vraie et rationnelle des sentiments religieux innés dans l'homme ne lui offre-t-elle pas un vaste champ de réflexions dont l'étude impartiale le conduira nécessairement à la notion des vérités qui le guideront dans ses devoirs souvent difficiles envers la société, qui l'encourageront et le consoleront dans ses revers, qui lui inspireront envers le prochain cet amour dont le plus beau reflet est la douceur des procédés et la sévérité des mœurs. L'intérêt seul a pu tenir jusqu'aujourd'hui ces théories renfermées dans des mythes discrédités par la raison. Mais il est temps qu'elles se fassent jour, qu'elles s'animent et impriment à la société l'impulsion de leur activité. Sous cette égide et acceptée par les opinions diverses dont elle représentera les aspirations, le but, la pensée intime, la religion accélérera la marche du progrès qui s'identifiera avec elle, et sera le plus sûr garant de la paix, de la tranquillité et de la sécurité pour toute forme de gouvernement.

Le ministère apostolique ainsi compris sera le promoteur des idées du siècle, l'emblème de la vérité, l'interprète auprès des masses de tous ceux dont les efforts, divergeants en apparence, tendent tous à rapprocher l'humanité, et ne serait-ce que d'un pas, d'un but commun, d'un point idéal : la perfection.

Mais ce n'est que par la simplicité et le désintéressement que le prêtre arrivera à faire accepter au peuple le poids de cette autorité morale. Point n'est besoin d'un mérite extraordinaire pour se faire comprendre de lui. Il ne se laisse non plus éblouir longtemps par de fausses apparences : la pratique d'une vertu vraie et tranquille est une caisse d'épargne qui enrichit souvent davantage que les gros lots du sort accordés au génie ou aux heureux. Et ainsi le prêtre aussi servira, dans

les limites de son ministère, au perfectionnement moral et intellectuel de ses ouailles. Au lieu des tirades, souvent fort ridicules sur l'enfer et ses habitués, ou des réflexions quelque fois déplacées sur des personnalités qui lui déplaisent et des détails, indiscrets, à coup sûr, concernant des gens même de la commune, pourquoi le prêtre, du haut de la chaire, ne parlerait-il pas à ses auditeurs de sujets qui les intéressent ? N'y a-t-il donc aucun point qu'on puisse traiter et à l'église et hors de l'église ? Ou bien le pasteur n'a-t-il d'autorité que pour ce qu'il s'agit de défendre et ne peut-il permettre à ses fidèles que la répétition d'exercices religieux ? Qu'il leur fasse comprendre les idées dont nous venons de donner plus haut une faible esquisse et il verra l'intérêt que ces hommes montrent pour tout ce qui peut les instruire. Au lieu de critiquer ses paroles ils suivront ses conseils, fonderont des cours du dimanche et avec leur fierté innée et le noble élan qui les porte à se distinguer, ils surpasseront bientôt les espérances de leurs maîtres.

Ce peuple d'ailleurs a un penchant inné pour toute instruction. Que de fois il m'est arrivé de voir le soir toute une maison réunie dans la salle commune, écouter avec attention et intérêt la lecture d'un livre de religion ou la relation des hauts faits de quelque héros national. C'est après les fatigues et les labeurs de la journée que ces hommes trouvent encore un délassement dans ce genre d'entretien : et un peuple pareil on le condamne à l'ignorance !

Dans les Confins-Militaires, auxquels nous aurons l'occasion de revenir en parlant de l'administration, l'éducation est remise entièrement aux mains des officiers. Les enfants mâles étant, par leur naissance même, destinés à la carrière militaire, leur éducation très superficielle du reste, est dirigée en ce sens. À ceux qui n'ont pas de goût pour le métier des armes il ne reste d'ouverte que la carrière ecclésiastique, et encore l'admission dans les séminaires dépend-elle du nombre d'emplois vacants. Que peut-on, sous de tels auspices, espérer d'une jeune génération obligée, ou de suivre à contre-cœur une éducation qui lui déplaît ou de

croûpir dans l'ignorance héréditaire, soutenue par les mesures gouvernementales.

Peu-à-peu cependant les Confins commencent à sentir l'infériorité où les retient le despotisme militaire. Leurs relations continuelles avec leurs frères civils, les Dalmates surtout, les mettent à même de juger de l'énorme abîme que l'ignorance a creusée entre eux et les autres pays de la Couronne d'Autriche. Ils demandent à grands cris pour leurs enfants, les avantages dont jouissent les autres peuples : après avoir, pendant tant de siècles, versé leur sang pour la défense de la nation entière et avoir puissamment contribué à consolider la grandeur et le prestige de la famille des Habsbourg, ils ont, ce nous semble, bien le droit de jouir des droits mêmes dont les autres leur sont redevables. Et le premier de tous est celui de faire de leurs enfants des hommes à la hauteur du siècle, d'avoir, eux aussi, des établissements convenables d'instruction, de laisser surtout à tous la liberté de se choisir librement une carrière pour remplir avec conscience l'existence dévolue à chacun.

Quant à l'éducation supérieure développée, dans les écoles secondaires, dans les gymnases, les écoles réales et les lycées, elle est trop restreinte pour pouvoir profiter à tous ceux que leurs talents poussent à aspirer aux bienfaits d'une instruction complète. Il n'existe que peu d'institutions de ce genre et les Royaumes-Unis n'ont en somme qu'une Académie, celle d'Agram dont ils sont redevables en grande partie à la munificence princière de *l'enfant du peuple*, l'évêque de Diakovar, Monseigneur Strossmayer, l'un des fondateurs et le promoteur le plus zélé, à coup sûr, de la propagation de l'instruction parmi les Slaves du Sud.

Dans l'exposé précédent, relatif à l'éducation primaire, nous nous sommes permis quelques reproches que nous croyons fondés ; mais pour être justes, nous devons faire remarquer que dans les classes aisées et surtout au milieu de la jeune génération, les lumières de la civilisation commencent à se répandre et à vivifier la société, rede-

vable, ici du moins, de ces bienfaits à la révolution de 1848. Dans la carrière politique on commence à voir apparaître certaines personnalités qui se distinguent par leur science, leurs talents, leur patriotisme et par l'énergie qu'elles mettent à annuler les efforts magyaro-tudesque, cléricals et aristocratiques tendant à perpétuer les ténèbres qui couvrent les pays slaves. Aujourd'hui même la Diète d'Agram ne nous offre-t-elle pas l'exemple de ces hardis champions politiques, travaillant avec courage et persévérance à la délivrance de leur pays, sans se laisser abattre par les obstacles de toutes sortes que sèment sur leur route les ennemis de leur race !

Nous nous réservons de donner dans la conclusion quelques observations sur les systèmes anti-slaves et nous passons à la partie des forces matérielles de la nation slave en Slavonie.

Le 2. Octobre 1860 la chambre de commerce et d'industrie de la ville libre d'Essek présenta à ce sujet un rapport au gouvernement, et comme depuis ce temps les changements survenus dans le principe et dans l'esprit d'amélioration du pays sont presque insignifiants, nous croyons pouvoir présenter à nos lecteurs un résumé de cette pièce.

Le manque de voies de communications, le manque de capitaux, le manque de main-d'œuvre, voilà les trois grandes plaies qui rongent à sa racine l'économie nationale de la Slavonie. Commençons par la première, qui résume les deux autres : le manque de voies de communications.

Routes et chaussées, navigation, chemins de fer.

Des voies de communication rapides et sûres sont la condition première et indispensable de la prospérité d'un pays. Il faut que l'agriculteur et le producteur jouissent de la faculté d'écouler sans obstacles leurs denrées, que l'industriel puisse se procurer facilement et sans perte de temps les matières étrangères dont il a besoin ; et ce résultat on ne l'obtient que par de bonnes routes convenablement entretenues. Mais sous ce rapport

la Slavonie, une des parties les plus importantes de l'empire d'Autriche par la quantité et la qualité de ses produits bruts, occupe malheureusement la dernière place de toutes.

L'état des routes est si déplorable que pendant une bonne partie de l'année la communication est sinon interrompue, du moins possible seulement à force de sacrifices de temps et d'argent. Les chaussées les plus importantes, comme celles d'Essek à Agram, d'Essek à Brod qui sert de jonction entre la Drave et la Save, d'Essek à Vukovar qui unit la Drave au Danube, de Vukovar à Vinkovce qui est le point de départ de la grande ligne de communication entre le Danube et la mer Adriatique, toutes ces artères ne sont qu'entamées; les tronçons construits et mal entretenus sont séparés par des espaces qu'un jour de pluie suffit à rendre impraticables aux voitures même les plus légères.

Le fait est que pour aller d'Essek à Agram on était obligé, il n'y a pas encore longtemps de cela, de faire le détour par Pesth, Vienne et Graz. Aujourd'hui le voyage est moins long.

La route la plus communément suivie est celle de Mohacs, la Hongrie, la Styrie, la Carniole et la Carinthie. La route par Požega n'est praticable que pendant quelques mois de l'année aux petites voitures de paysans et aux touristes romanesques, résignés, le cas échéant, à passer des jours et même des semaines entières dans quelque malheureux cabaret de village à attendre un temps et un chemin favorable pour continuer leur course.

D'après ce qui précède, on pourra croire peut-être que le pays est trop pauvre pour construire des chaussées ou que le gouvernement oublie de porter en compte, dans la répartition des impositions, le chapitre qui nous occupe.

Loin de là. Nous tenons de source certaine, de la bouche même d'un des plus importants fournisseurs de pierres, que depuis deux ans le gouvernement, quoique rentré dans ses impôts, n'a rien donné au pays pour la construction des routes. Ce fournisseur a à lui seul, une livraison mon-

tant à 100.000 florins (250.000 francs) par an; les engagements des autres fournisseurs s'élèvent au double: voilà donc depuis deux ans 600.000 florins ou un million cinq cent mille francs que la Hongrie à puisée en Slavonie et qui n'y sont pas revenus, malgré leur destination arrêtée d'avance. Où cet argent a-t-il été employé? Nous laissons à nos lecteurs le soin de le découvrir eux-mêmes, et d'y ajouter les réflexions que la question ne peut manquer de leur suggérer.

S'il en est ainsi des routes principales, que dire des voies secondaires et des chemins vicinaux qui de l'intérieur du pays débouchent aussi vers les grandes artères du Danube et de la Drave. Une bonne partie de l'année ils sont sous l'eau; le reste du temps l'instinct seul du voyageur et du roulier leur servent de guide dans cette mer de bone où l'on cherche toujours à se frayer de nouveaux passages. Quand les chaleurs de l'été dessèchent la route, le malheureux est littéralement asphyxié dans les nuages d'une poussière qui s'amorce à l'envi. Pour ces chemins le pays possède une façon toute particulière et très ingénieuse d'amélioration. Quand le comitat décrète la réparation d'une route le paysan, obligé de fournir à cette fin six journées de travail par an (*robot* ou *corvée*) arrive avec sa hache. Il coupe le long des haies les branches d'arbres les plus fortes, les place dans les trous en travers de la route et les recouvre de terre prise dans les fossés. A la première pluie la terre se délaye et les voitures les plus solidement construites ont de la peine à résister aux cahots qui sont la suite inévitable de ce mode de pavage primitif. Aussi l'on ne saurait s'étonner qu'il se perde ici chaque année une si grande partie du bois le plus utile et le plus précieux, par la raison seule que le transport en est impossible. Et cependant cet article, un des plus importants aujourd'hui pour la Slavonie et dont la valeur ne saurait qu'augmenter si un système raisonné de lois forestières pouvait restreindre les abus des seigneurs avides d'un revenu qu'ils se procurent sans travail ni peine, attire chaque année une phalange de capitalistes de toutes les nations de l'Europe.

L'agriculteur souffre nécessairement aussi de cet état des routes. Souvent une distance très courte le sépare d'un marché; mais dans l'impossibilité de surmonter les obstacles de ce bout de chemin, il ne peut réaliser le bénéfice de son travail. Il est obligé ou d'emmagasiner ses récoltes ou de les vendre à vil prix à des intermédiaires.

Tel est en abrégé l'état des routes dans toute la Slavonie. Le comitat seul de Požega, grâce à l'énergie de son dernier chef d'administration, nommé, il y a peu de temps gouverneur du comitat d'Essek, fait une exception à la règle générale. Espérons que M^r Frédéric de Kraljevich voudra bien continuer, dans le nouveau cercle d'action qui lui est dévolu, les progrès qui l'ont tant fait regretter dans la partie du pays qu'il vient de quitter.

Naviga tion.

La Slavonie, placée entre deux rivières navigables, la Drave et la Save, a reçu de la nature même, des débouchés peu coûteux pour ses produits. Et cependant ces routes ne sont pas exploitées comme elles pourraient l'être. La Save a bien un service régulier depuis Sissek jusqu'à son embouchure; mais la Drave n'est parcourue par les bateaux que dans son cours inférieur depuis Essek jusqu'au Danube. Les remorqueurs ne remontent la rivière jusqu'à Legrad que quand leurs chargements sont au complet et que des marchandises les attendent pour le retour: le service ordinaire se fait par voie de hâlage ou par des espèces de radeaux qui coulent au fil de l'eau.

C'est en 1855 que la Société J. et R. des bateaux à vapeur du Danube remonta pour la première fois la Drave jusqu'à Essek, y établit un débarcadère et se chargea des transports de passagers et de marchandises. Elle y fit toujours de très bonnes affaires, ce qui, dans ces derniers temps, appela la concurrence d'autres sociétés dont les bateaux concourent avec les premiers à assurer la rapidité des transactions.

Mais sur la Drave aussi bien que sur la Save, ces compagnies ont à combattre contre des

difficultés inhérentes au pays même. La quantité considérable des moulins en rivière fixés sur des bateaux et retenus au rivage par des cordes, les troncs d'arbres que les inondations du printemps entraînent à de grandes distances, les sables mouvants, le manque complet de canalisation et de dragueurs, ce sont là autant d'obstacles à écarter dont les sociétés ne veulent pas porter les frais, et dont le pays ne peut pas porter les dépenses.

Les rives sont en général peu élevées. Les eaux, à la première crûe, débordent et ne peuvent couler avec assez de force pour nettoyer elles-mêmes leur lit.

Selon leur courant momentanément, elles changent de direction et se déplacent continuellement, allongeant à chaque fois leurs sinuosités. Une canalisation bien entendue diminuerait, à coup sûr, de moitié la longueur des trajets et permettrait d'obtenir un volume d'eau plus considérable; mais c'est à peine si l'on a les fonds nécessaires pour garantir par des éperons les points les plus menacés à l'époque des inondations annuelles.

Cette canalisation faciliterait par contre-coup le dessèchement des marais qui se trouvent disséminés sur tout le pays: devenu maître des eaux, l'homme pourrait alors, par des irrigations qui s'étendraient facilement à une grande distance dans l'intérieur des terres, faire de cette contrée la plus riche de l'Europe et rentrer en peu de temps dans les frais occasionnés par ces travaux. Sous le rapport du dessèchement il s'est opéré déjà de grandes améliorations, surtout le long des rivières: il s'est même formé des sociétés dans ce but; mais l'exemple donné n'est pas toujours bon à suivre: témoin l'entreprise spéculative du dessèchement des prairies de Lonjsko polje, tentée par certains magnats et que l'opinion publique a reconnue pour une escroquerie infantée par la rapacité magyare, unie à la cupidité germanique, à l'intention d'arracher à des paysans abusés les derniers restes de leurs possessions réduites déjà au strict nécessaire.

Nous rendons cette opinion telle qu'elle se trouve dans les différentes feuilles nationales, sans prendre aucune responsabilité de médisance envers

le Ban et les illustres seigneurs qui le secondèrent dans sa tâche.

Chemins de fer.

La première idée d'un chemin de fer à travers la Slavonie remonte à l'année 1845. On voulait, à cette époque, construire une voie ferrée pour relier le Banat à la mer Adriatique par Vukovar, Essek et la partie la plus productive de la Slavonie dans la direction de Fiume. L'importance de ce chemin de fer fut reconnue partout; le tracé en fut fait; l'argent était là, quand les événements de 1848 vinrent anéantir toutes les espérances fondées sur cette ligne.

En 1856 un comité slavonien reprit le plan primitif avec quelques changements nécessités par les lignes déjà existantes. La nouvelle voie devait passer par Essek et Agram et déboucher à Trieste et à Fiume, par la réunion avec les chemins de fer de la Compagnie du Sud. Le charbon de terre de Fünfkirchen devait, grâce à un embranchement trouver un écoulement assuré. Mais toutes les démarches furent infructueuses: la ligne fut refusée.

Le seul espoir qui restât alors à la Slavonie fut de voir au moins à l'Est une partie minime du pays traversée par la grande ligne orientale, comme compensation des différents refus essayés. Mais là aussi le pays se vit déchu dans ses projets; la ligne orientale fut renvoyée aux calendes grecques.

Aujourd'hui enfin, après tant d'années d'attente infructueuse, le pays se voit en possession d'une ligne ferrée. Mais l'histoire des démarches, des frais, des exemples de partialité que nous offre la concession de la partie de la ligne de l'Alföld qui va d'Essek à Sissek est trop intéressante pour que nous n'en fassions pas une petite esquisse à nos lecteurs.

Le projet patronné par le gouvernement de Pesth devait laisser la Slavonie complètement de côté et aller par Bezdan vers Agram pour réunir ainsi le Alföld avec Fiume. Mais cette route n'avait d'avantages que pour la compagnie du Sud. Il fallut l'abandonner et passer, bon gré, mal gré, à travers la Slavonie. La première partie de la

ligne, c'est-à-dire celle qui va de Grosswardein à Essek fut donc concessionnée et construite. Restait la partie qui devait couper le pays. Ici se présentaient trois routes: Le bassin de la Drave, celui de la Save, et la route par le milieu du pays. La première voie n'offrant pas de grands avantages et n'étant qu'une ligne parallèle du chemin de fer du Sud, on ne s'y arrêta pas. La seconde, qui devait traverser la partie la plus riche et la plus populeuse du royaume, d'Essek à Diakovar, Brod, Sissek, était demandée par toutes les chambres de commerce du pays, par celles d'Agram, de Fiume et même par la haute chambre de commerce et d'industrie de Pesth: c'était donc la ligne qui paraissait avoir le plus de chances de réussite, d'autant plus qu'elle ne présentait pas de difficultés dans sa construction. La troisième ligne enfin était tracée par le milieu de la Slavonie, par Požega vers Sissek, passait par les montagnes, couvertes de belles forêts, mais désertes et coûtait trois millions et demi de florins ou neuf millions de francs de plus à construire que la seconde. C'est nécessairement cette dernière dont la Hongrie, dans sa sagesse, devait doter le pays, soutenue en cela par le représentant même de la ville d'Essek, qui fidèle au principe de „prima charitas ab ego“ fut sourd aux instances réitérées de ses mandataires, et réussit avec l'aide de la noblesse hongroise, à faire passer le chemin de fer au milieu de ses propriétés de Naschitz. Le gouvernement payera la garantie accordée à la compagnie: c'est peut-être là le seul avantage qu'il en retirera jamais; et la Slavonie pourra, comme par le passé, juger des progrès que les voies ferrées apportent aux autres pays, sans en profiter elle-même. Le prix de transport à Fiume étant plus élevé, que celui de Pesth et de Triest, les marchandises continueront à suivre la même route qu'auparavant, et le nouveau chemin, qui coûte une garantie très forte à la Couronne, ne servira à peu près qu'à la plus grande commodité d'une famille de comtes.

Ainsi, malgré le bon vouloir et les efforts du gouvernement, les artères du pays sont et restent paralysées; le commerce, l'industrie, l'agriculture, la civilisation en un mot souffrent, et,

dans cet âge de mouvement et de progrès universel, sont exposés à rester au niveau primitif des habitants de la Bokhara et des déserts de l'Arabie.

Capital, caisses d'épargne, de crédit et autres.

Si mal dotée que soit la Slavonie en ce qui concerne les voies de communication, on est forcé d'avouer que s'il peut exister un parallèle entre ce chapitre et celui du capital, la comparaison serait encore en défaveur de ce dernier.

Depuis longtemps déjà on cherchait à créer une caisse d'épargne; et ce n'est qu'à force de persévérance et à la suite d'insuccès et de contrariétés en tous genres que l'on est arrivé à obtenir les autorisations nécessaires à la formation de cette institution. Mais ici l'on eut à lutter contre d'autres difficultés. Le bas peuple, habitué à se tenir en garde contre la rapacité de quelques usuriers qui, seuls possesseurs de l'argent avaient élevé le taux légal à 12% sans que la justice trouvât rien à redire à cette manipulation, le bas peuple, dis-je, n'osait se dessaisir de ses petites épargnes et préférait garder de l'argent mort plutôt que de le faire valoir entre des mains étrangères. Ce n'est que grâce à la confiance dont jouit en ce moment l'administration de cette institution qu'il se laisse amener peu-à-peu à profiter des avantages que lui offre le placement sûr de ses fonds.

Plus que la caisse d'épargne, la banque est un bienfait pour la nation. Les usuriers, dont quelques uns ne rougissaient plus depuis longtemps en demandant 15, 18 et plus% de leur capital, firent nécessairement l'opposition la plus acharnée; mais de guerre lasse et refoulés peu à peu, ils opérèrent un revirement complet et surent s'emparer d'une partie de l'influence administrative de cette branche.

Les affaires toujours croissantes de ces institutions firent naître d'autres banques, comme celle du crédit mutuel, indépendante de toute influence protectrice et illégale.

Recherches géognostiques entreprises en Slavonie par quelques ingénieurs des mines.

Avant de terminer ce volume par quelques mots sur les forêts et l'agriculture, nous nous permettrons de présenter à nos lecteurs un tableau très succinct de quelques recherches géognostiques entreprises, il y a longtemps déjà, par quelques ingénieurs des mines, dans les chaînes de montagnes de la Slavonie. Ce sont les seules qui aient été faites, et malgré les importants résultats obtenus, personne depuis n'eut le courage de les poursuivre dans un pays où l'on avait à lutter contre des difficultés sans nombre résultant du manque de communication et de main-d'oeuvre que nous venons de signaler dans les pages précédentes.

En 1851 et 1852, M^r. Göttmann explora la partie Sud de la Slavonie dans l'intention de rechercher la *valeur aurifère des roches de mines d'étaïn cristallisé* qui s'y trouvent. Cette région se dessine entre Naschitz au Nord et les deux Gradiška au Sud-Ouest avec Požega pour centre. Le D^{teur} Charles Zerrenner donne le résultat de ces recherches dans le Journal de l'Institut impérial géologique. (IV Année, Nr. 3.)

D'après cet exposé on constate dans cette sphère une vallée qui s'étend entre deux chaînes de montagnes dans la direction de l'Ouest vers l'Est. La chaîne du Nord qui va de Civil-Sagovina à Naschitz se compose

a) de *schiste-micacé* et de *roche de corne striée-schistoïque*,

b) de pierre de *roche opaque*, qui consiste en *schiste-micacé*, en *quartz* et en *pietatizite-quartzique*, distribués pour la plupart dans des gisements d'*argile* de deux pouces d'épaisseur. On rencontre dans ces formations schisteuses des filons de *pyrite sulfureuse*, principalement aux points de contact avec les dépôts de couches calcaires et de quartz.

La suite des montagnes du Sud qui à une petite distance Est de Cèrnek s'élèvent à une hauteur considérable se compose principalement de *gneiss* et de *schiste-micacé* et se terminent par

la *molasse* tantôt sous la forme d'un letton d'un blanc-grisâtre, tantôt de *schiste-doux* gris cendré.

Dans la partie de ces montagnes qui avoisine Černek et dans les premières ramifications qui s'en détachent pour s'allonger vers le Nord-Ouest jusqu'à Civil-Sagovina, on a reconnu la présence de l'*or*.

M^r Göttmann en 1851, trouva au fond d'un lit de gros graviers de 12 pieds d'épaisseur une couche d'argile rouge qui, sur 10 livres de gravier lui donna 8 grammes de *Pierre d'aimant ferrugineux* contenant de l'*or de lavage* évalué à la proportion de 20 grammes d'or sur 500 Quintaux de gravier.

Quant à la partie si riche en quartz de Ober-Lipovatz et de Skrabutnik, elle livra 5 grammes d'or sur 500 Quintaux de sa masse.

La région de Gradištje appartient à la *marne-crétacée*, recouverte de *schiste micacé* qui se continue de l'Est à l'Ouest. Ce minerai très répandu ici forme, entre les abîmes et les crevasses de longues couches brunes de *quartz* et de *fer* que l'observateur, placé à un point avantageusement situé près de Gradištje peut suivre très loin et presque sans interruption dans sa continuation de *schiste de fer micacé* et de *schiste-micacé quartzeux*, jusqu'au pied des grandes montagnes de Velika.

Quelques essais de lavage de ce quartz en fragements et même à l'état *non brocardé* ont déterminé l'existence de l'or jusqu'à 9 grammes sur 500 Quintaux.

Plus loin dans la vallée, les quartz contiennent beaucoup de *spath calcaire* et se forment dans des lits accentués, mais avec l'apparition du *spath calcaire* diminue et disparaît l'existence de l'or.

C'est au point extrême du terrain qu'il exploita près de Velika que M^r Göttmann trouva la plus grande quantité d'or. Dans une épreuve de lavage d'environ 12 livres de gravier on trouva de l'or dont la proportion s'élève à 14 grammes sur 500 Quintaux: un essai donna même 46 grammes d'or de lavage, production surprenante toutefois et qui pourrait faire concevoir les espérances les plus brillantes, si M^r Göttmann, à la fin de son rapport officiel de l'an 1852 n'établissait la puissance de

cette capacité aurifère comme un fait rare et de peu d'étendue.

Le graviers de ce deux essais, dit M^r Göttmann furent enlevés nécessairement avec un letton verdâtre compacte renfermant de nombreux morceaux de quartz. Très probablement ce quartz et ce letton compacte appartiennent-ils encore au *Diluvium*, ce qui fait entrevoir la possibilité de découvrir à une plus grande profondeur des couches encore plus riches; mais plus près des montagnes, où le *Diluvium* prend déjà une position plus élevée audessus de l'eau, on chercherait vainement des lits de letton avec sa riche couverture.

Quoiqu'il en soit, un gravier qui, dans 500 Quintaux de sa masse donne de 14 à 46 grammes d'or mérite bien, d'après les témoignages récents des recherches de l'or, d'être mis en parallèle de richesse non seulement avec l'Ural et la Sibérie, mais même avec la Californie; aussi y aurait-il le plus grand intérêt à avoir à ce sujet des données plus précises.

Ce qu'il y a de remarquable, ajoute M^r Göttmann c'est que dans le lavage de ce gravier si riche on trouve *continuellement* des grains de plomb, ce que les laveurs d'or reconnaissent comme une preuve incontestable d'un grand dépôt aurifère.

Enfin cette contrée de Velika, dans sa vallée descendant vers le levant se distingue encore par différents autres minéraux. Dans la continuation des couches *calcaires des Alpes* qui s'étendent encore à une grande distance, on trouve beaucoup de *manganèse en rognons ou en marrons* et de la terre *argilo-ferrugineuse*, souvent en blocs de plusieurs pieds cubes.

Plus loin à 500 mètres environ au-dessus de Velika, on a découvert dans une couche de *calcaire-quartzeux* cristallisé, placé entre le *schiste-micacé* et le *calcaire des Alpes du vert-de-gris (cuprifère)* qui, d'après les expériences par voie sèche, donna sur 100 livres de sa masse 60 grammes d'*argent natif*; à une demi-lieue de Velika se trouve une roche dure de *schiste micacé*, pénétrée dans toute son étendue de *vert-de-gris (cuprifère)* ou *protosulfure de cuivre natif*.

Ajoutons enfin que dans la contrée de Požega, se trouvent des mines de fer, constatées et traitées par le chevalier de Hauek dans les laboratoires chimiques de l'Institut géologique de l'Etat et qui donnent 80% de fer natif.

Matières brutes du règne minéral en Slavonie.

Indépendamment de la présence de l'or, de l'argent et du fer que nous venons de signaler à nos lecteurs dans les recherches des ingénieurs des mines autrichiens nous croyons devoir dire encore un mot sur la naphte de la localité de Černek dont l'exploitation aujourd'hui irrégulière et parfois interrompue ne correspond nullement à la richesse de ces sources nombreuses et fécondes. Sur un point de la montagne on a élevé des constructions régulières pour servir à la recherche du minerai; mais l'insuffisance des capitaux n'a pas permis d'arriver à un résultat sérieux. Il serait fort désirable qu'une compagnie, munie des fonds nécessaires s'occupât d'une exploitation énergique dont les résultats surpasseraient certainement toutes les attentes.

L'importance des gisements houillers, dont la présence se constate sur différents points conduirait aussi à la formation d'établissements des plus importants avec des débouchés assurés.

Dans les montagnes de Syrmie nous rencontrons aussi des mines de houille. Près du monastère de Verdnik on a obtenu des échantillons de cette matière d'une qualité très supérieure; mais l'insuffisance des ouvertures n'a permis de livrer que des quantités insignifiantes pour le pays. Dans la même chaîne de montagnes, près de Čerević, se trouvent des lits immenses de calcaire hydraulique, employé avec un grand succès dans la construction des piles du pont de fer de Pest et du canal nommé Franzens-Canal.

Mentionnons encore que la Slavonie possède plusieurs échantillons de très bonne terre glaise et d'argile qui, outre leur emploi régulier pour les poteries les plus fines, surtout dans les contrées de Naschitz et d'Orahovac servent à la fabrication de tuiles et de briques de la meilleure qualité.

Forêts.

La plus grande partie des Royaumes-Unis de Croatie, Slavonie et Dalmatie et des Confins-Militaires est encore couverte de forêts; mais il n'existe aucun système arrêté et suivi pour régler leur exploitation.

L'espèce qui, par ses qualités reconnues et appréciées dans le commerce universel occupe sans conteste la première place, c'est le chêne; c'est aussi dans ces heureux pays l'arbre le plus puissant et le plus répandu et il a le droit d'être préféré à tous ses frères de la même famille croissant dans les autres pays, pour la confection des douves et merrains et des différents bois de construction.

Cette espèce, épuisée en Allemagne, en Pologne, en France et en Angleterre, où elle peut compter parmi les raretés, atteint en Slavonie et dans les Confins-Militaires la hauteur des chênes américains et grâce au sol humide et à la température favorable grandit incomparablement plus vite que dans le reste de l'Europe.

La Russie et l'Amérique sont les seules contrées heureuses qui pourraient concourir avec la Slavonie aux droits de la priorité pour l'exportation de cet article si considérable dans le commerce général.

Depuis 1850 la production du bois travaillé comme douves pour les tonneliers et du bois de charpente et de construction pour la marine s'est progressivement élevé et il serait même difficile aujourd'hui d'en évaluer exactement le chiffre: de 1850 à 1860 cette production a augmentée d'un million et demi, maintenant on pourrait évaluer approximativement les affaires de cette branche à une augmentation de 3 millions de quintaux.

Le prix nécessairement s'est élevé dans la même proportion. Les arbres qui se vendaient, il y a une vingtaine d'années de 40 à 50 kreuzer (1 franc à 1 franc 25 centimes) sont arrivés au prix exorbitant de 36 à 40 florins d'Autriche, qui représentent au pair 90 à 100 francs.

Agriculture.

Pour finir disons encore un mot de l'agriculture.

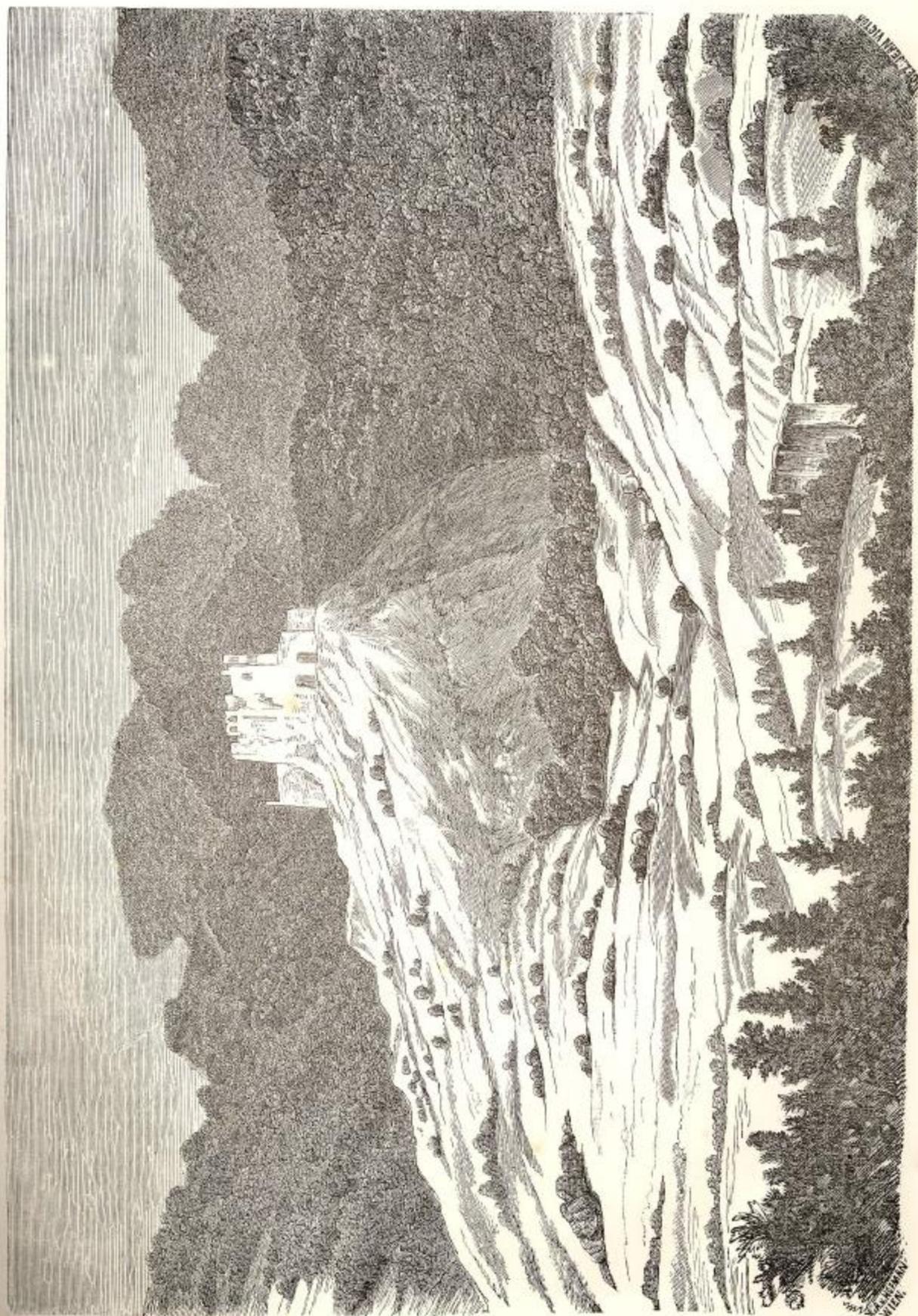
Le climat de la Slavonie, qui n'est tempéré que très imparfaitement par la présence des mon-

tagnes de l'intérieur du pays, est exposé aux plus grandes variations de température. Une chaleur tropicale pendant l'été, des froids de Sibérie l'hiver, voilà les alternatives coupées par des printemps et des automnes très-courts. Et malgré cela, les produits de l'agriculture prospèrent ici merveilleusement. Les blés d'hiver et d'été donnent lieu à une exportation des plus importantes qui ne pourrait que s'augmenter grâce à quelques améliorations dans les voies de communication.

Avant 1848 le paysan avait droit à une certaine quantité de terrains qui lui étaient accordés, sous condition de servitude; il jouissait des pâturages et avait le droit de participer à tous les bénéfices des forêts. Aujourd'hui, avec la corvée, ces avantages pour la plèbe des campagnes ont disparu. A peine reste-t-il au paysan le moyen d'acquérir quelque petit terrain sur lequel il est obligé de vivre avec sa nombreuse famille.

Toutes les observations qui précèdent ne sont que des opinions détachées qu'il nous était impossible de traiter dans ce volume avec tout le développement qu'elles comportent; nous nous réservons de parler plus au long dans les feuilles suivantes des principes d'économie politique et de l'esprit des lois. Pour le moment, nous osons penser que nos lecteurs, disposés en faveur des Sud-Slaves, ne sauraient nier que le temps est venu où la véritable charité chrétienne est de compatir aux souffrances des pauvres; et si l'injustice nous fait horreur, si l'amour de la liberté nationale nous fait admirer ce sentiment même dans la chaumière, essayons, par nos sympathies, de jeter un baume consolant sur ces âmes navrées de douleurs!





W. & A. GILBERT

W. & A. GILBERT
LONDON



C. A. JEAN HOFMANN WIEL

K O L O G Y V A R

GEZÉNYI VICTOR